

NOUVEAU

THEATRE ITALIEN.

TOME HUITIE'ME.

TOME HUITIE'ME.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN OU RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

Representées par les COME'DIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

Augmenté des Piéces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comédies representées depuis le rétablissement des Comédiens Italiens.

NOUVELLE E'DITION,

Corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a joint les Airs des Vaudevilles, gravez à la fin de chaque Volume.

TOME HUITIE'ME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE RETOUR DE TENDRESSE, OU LA FEINTE VERITABLE.

COMEDIE.

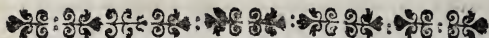
Par Mr. F.

Representée pour la premiere fois, par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 31 May 1728.



A PARIS.
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



ACTEURS.

ORONTE, Pere de Julie.

DORANTE, Amant de Lucinde.

LISIMON, Amant de Julie.

LUCINDE, Niece d'Oronte.

JULIE,

SPINETTE, Suivante de Lucinde.

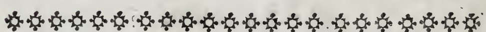
ARLEQUIN, Valet de Dorante.

*La Scene est dans la maison d'*ORONTE.



LE RETOUR DE TENDRESSE, OU LA FEINTE VERITABLE,

COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



Uy, Monsieur, je soutiens que vous allez faire un fort mauvais mariage ; Julie est jeune, riche, & jolie, mais... enfin ce n'est point votre fait.

DORANTE.

Peut-on demander à Monsieur Arle-

quin ce qui le fait penſer de cette maniere ?

ARLEQUIN.

Tout.

DORANTE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Tout, vous dis-je.

DORANTE.

Il convient que Julie eſt aimable ?

ARLEQUIN.

Oui.

DORANTE.

Qu'elle eſt riche,

ARLEQUIN.

D'accord.

DORANTE.

Qu'elle eſt jeune,

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon.

DORANTE.

Sage ?

ARLEQUIN.

Je ne vous ai pas dit cela.

DORANTE.

Comment, maraud !

ARLEQUIN.

Ah ! je ſçavois bien que nous nous fâcherions.

DORANTE.

Nous pourrions aller plus loin.

ARLEQUIN.

Point du tout, restons-en là, s'il vous plaît : je conviens que Mademoiselle Julie est très sage, mais êtes vous assez simple pour lui tenir compte de sa vertu ?

DORANTE.

Quel raisonnement ?

ARLEQUIN.

Il est des plus sensez ; ne voyez-vous pas que cette jeune personne est une place nouvellement fortifiée, qui n'a reçû aucunes attaques ? il ne faut pas beaucoup s'étonner si elle n'a jamais capitulé.

DORANTE.

Tu m'ennuyes : je voudrois bien sçavoir les raisons qui t'obligent à t'opposer si fort à ce Mariage ?

ARLEQUIN.

Vous aimiez Mademoiselle Lucinde autrefois ?

DORANTE.

Oui.

ARLEQUIN.

J'aimois sa suivante Spinette.

DORANTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Vous aimez maintenant Julie.

DORANTE.

Après ?

ARLEQUIN.

Et je n'aime point ſa ſuivante Marton.

DORANTE.

Ah ! je n'ai plus rien à dire.

ARLEQUIN.

Lucinde eſt la plus aimable perſonne du monde, car vous conviendrez que Spinette eſt bien jolie ?

DORANTE.

Ah ! Monſieur Arlequin, ſi votre penchant pour Spinette eſt ſi rapide, vous pouvez vous y abandonner ; je ne vous ai jamais défendu de lui faire votre cour.

ARLEQUIN.

Mais vous n'allez plus chez ſa Maîtreſſe ?

DORANTE.

Cela vous empêche-t'il de voir ſa ſuivante ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & vous n'avez pas plûtôt été brouillé avec Lucinde, que j'ai éprouvé les rigueurs de Spinette par contrecoup ; que je ſuis malheureux ! je me ſouviens que mon amour étoit le ſinge du

vôtre, & lors que vous étiez aimé de cette adorable Lucinde, que nous vous entendions ſoupirer tous deux dans ſon Cabinet, nous faiſions Spinette & moi chorus dans l'antichambre; & quand vous peſtiez contre l'heure qui vous chaſſoit, je jurois contre vous que j'étois obligé de reconduire; je voudrois bien ſçavoir quel rat vous a pris de ne vous plus aimer? cela étoit ſi joly!

DORANTE.

Je ne ſçai comment j'ai fait pour me dégager d'elle; il faut avoir autant de force que j'en ai ſur moi-même pour y avoir remporté une pareille victoire, je ne l'aurois pas crû.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt peut-être pas encore bien fait.

DORANTE.

L'animal! j'épouſe ce ſoir Julie ſa Couſine.

ARLEQUIN.

Et Lucinde qui épouſera-t'elle? car, elle eſt bien capable de vous rendre la pareille.

DORANTE.

C'eſt de quoi je ne me ſuis pas informé; ſi elle m'en croyoit, elle épouſeroit Eraſte, ou Clitandre.

ARLEQUIN.

Quoi, un de ces Meſſieurs dont vous étiez ſi jaloux ? oh ! pour le coup vous n'êtes plus amoureux d'elle.

DORANTE.

A propos de jalouſie, il me ſemble que Liſimon affecte de ſuivre partout Julie.

ARLEQUIN.

Je ne voulois pas vous en parler, mais il y a longtems que je m'en apperçois.

DORANTE.

Je le prierai fort ſerieuſement de ceſſer ſes pourſuites.

ARLEQUIN.

Vous ferez fort bien.

DORANTE.

Ses aſſiduitez me gênent, & Julie qui n'eſt pour ainſi dire qu'un enfant, ne ſçait point encore à quelles conſequences cela tire.

ARLEQUIN.

Il lui apprendra.

DORANTE.

Tais-toi.

ARLEQUIN.

A propos, vous vous mariez ce ſoir. Diantre !

DORANTE.

Il la connoît dès sa plus tendre jeunesse, & cette habitude de se voir, fomente une certaine familiarité, de certaines liaisons....

ARLEQUIN.

Oui, cela ne vaut pas le diable, retournez à Lucinde.

DORANTE.

Tais-toi te dis-je, avec ta Lucinde, en serois-je le maître, l'amour éteint peut-il se rallumer ?

ARLEQUIN.

C'est selon : je compare l'amour à une lampe, si elle s'éteint faute d'huile, on ne peut plus la rallumer ; ainsi l'amour ne peut plus renaître quand il meurt de sa belle mort ; mais aussi si un coup de vent souffle la lampe, la moindre allumette lui fait reprendre feu : de même si le dépit a éteint notre amour, le moindre caprice le rallumera.

DORANTE.

Le dépit ne m'a point gueri, c'est la raison.

ARLEQUIN.

Bon ! la raison se mêle bien de ces sortes de choses là : on fait la folie de s'aimer sans sçavoir pourquoi, & l'on se quitte sans en devenir plus raisonnable.

DORANTE.

Vois si Julie est éveillée.

ARLEQUIN.

Sa Cousine doit l'être, car je viens de voir entrer Spinette dans sa chambre.

DORANTE.

Il est bien question de sa Cousine.

ARLEQUIN.

Quoi, vous ne voulez pas donner le bon jour à Lucinde?

DORANTE.

Non.

ARLEQUIN.

Il le faut pourtant bien, car la voilà.

SCENE II.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

OUi Spinette, vous êtes la plus grande étourdie...

ARLEQUIN.

Qu'a-t'elle fait la pauvre Spinette?

LUCINDE.

Je vous avois dit que c'étoit pour ce soir.

SPINETTE.

En verité, Madame...

LUCINDE.

Taisez-vous, on ne peut compter sur rien avec cette fille; ah vous voila, Dorante, vous me voyez en colere.

DORANTE.

C'est ce qui m'empêchoit de vous aborder Madame. * Vas voir si je puis parler à Julie.

LUCINDE.

C'est ce soir que vous vous mariez; n'est-ce pas?

DORANTE.

Oui, Madame.

LUCINDE *à Spinette.*

Vous le voyez, Mademoiselle.

DORANTE.

Quoi, mon mariage seroit le sujet de votre couroux?

LUCINDE *à elle-même.*

Allons, il faut prendre mon party.

DORANTE *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie?

SPINETTE.

Si cela vous fait tant de peine, Madame, on peut y remedier.

LUCINDE.

Non, non, voila qui est fini, je n'y

* *Parlant à Arlequin.*

penſe plus : vous allez vous mocquer de moi , Dorante , de m'avoir trouvé ſi fâchée pour une bagatelle.

DORANTE.

En effet, cela ne vaut gueres la peine...

LUCINDE.

Pardonnez-moi, les femmes ont des fantaiſies.

DORANTE.

Je le ſçai.

LUCINDE.

Mais heureuſement qu'elles ſe paſſent.

DORANTE.

Il eſt vrai.

LUCINDE.

Ne pourriez-vous pas remettre votre Mariage ?

DORANTE.

Cette queſtion m'embarraſſe, Madame, quelles raiſons pourrois-je avoir de le differer ?

LUCINDE.

Tant pis pour vous ; vous y perdrez la plus jolie maſcarade du monde, que j'avois fait preparer pour vos nôces.

DORANTE.

Comment ?

LUCINDE.

Je l'avois ordonnée pour aujourd'hui ,

mais l'attention de Mademoiselle Spinette...

DORANTE.

Je vous rends mille graces, Madame, je vous en tiens un égal compte.

LUCINDE.

C'étoit la plus jolie chose du monde: mais n'importe, nous ne nous en réjouirons pas moins.

SCENE III.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JUlie est à sa toillette, vous pouvez entrer, elle n'est pas en grande compagnie; il n'y a que Monsieur Lisimon.

DORANTE.

Que me dis-tu?

LUCINDE.

Je ne vous retiens point, Dorante, puisque Julie est visible.

ARLEQUIN.

Ma chere Spinette.

SPINETTE.

Finissons.

DORANTE.

Madame, pardonnez-moi cette incivilité; ſuis moi.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ne vous ſuis point neceſſaire.

DORANTE.

Viens, te dis-je.

SPINETTE.

Vas, vas, trouver ta Marton, elle t'appartient de droit.

ARLEQUIN.

Je n'en voudrois pas, quand elle ſeroit auſſi jolie que toi-même.

SPINETTE.

Cela eſt trop galant.

ARLEQUIN.

Madame, ayez pitié d'un miſerable, faites en ſorte que Spinette m'aime.

LUCINDE.

La commiſſion me fait honneur.

ARLEQUIN.

Peignez-lui ma conſtance, & s'il le faut, mon merite.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Vous n'en ſçauriez trop dire.

LUCINDE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Elle m'aimoit autrefois.... Ouf, pourquoi vous étes-vous brouillée avec mon Maître?

SCENE IV.

LUCINDE, SPINETTE.

LUCINDE.

LE pauvre Dorante a bien des affaires, je le plains, & ma Cousine aussi.

SPINETTE.

Mais vous ne l'aimez donc plus?

LUCINDE.

N'en es-tu convaincuë que d'aujourd'hui seulement?

SPINETTE.

Son Mariage ne vous pique point?

LUCINDE.

Tu le vois.

SPINETTE.

Qu'est donc devenu votre amour propre?

LUCINDE.

L'hymen de Dorante ne lui porte aucune atteinte.

SPINETTE.

Quel flegme! oh! je crains bien que ce calme là ne nous ameine l'orage.

LUCINDE.

Mais, Spinette, tu es folle, eſt-ce ma faute à moi, ſi je ne ſuis point piquée?

SPINETTE.

Vous croyez ne le pas être? mais vous ne vous étes brouillée avec Dorante que par une extravagance de ſa part, & un entêtement de la vôtre; un frivole point d'honneur vous arrête; vous en êtes ſur le ceremonial; perſonne ne veut faire les premieres démarches, & vous ſerez la dupe de votre fierté l'un & l'autre.

LUCINDE.

Ah, ah, ah!

SPINETTE.

Oüi cela eſt fort riſible: mort de ma vie, je ne vous plaindrai pas au moins, quand vous viendrez me dire, Spinette, c'en eſt donc fait? tout eſpoir eſt perdu, je pouvois d'un ſeul mot me conſerver mon cher Dorante, & je ſuis cauſe de ſon malheur & du mien. Car je ſuis ſeure qu'il vous aime toûjours, & qu'un ſeul regard...

LUCINDE.

Tu nous fais plus malheureux que

nous ne le ſommes : il ſe mariera ſans repentir, & je le verrai ſans jalouſie ; d'ailleurs, ne voudrois-tu pas que j'allaſſe le conjurer de renouer notre chaîne? cela me conviendroit fort, en verité ; mon ſexe m'auroit des obligations infinies, je lui traceroit une jolie route ; non il ne ſera pas dit que j'aboliſſe ſes privileges, & quand j'aurois tort, ce n'eſt point à moi à revenir la premiere.

SPINETTE.

Voila des privileges qui font beaucoup d'honneur à notre ſexe, aſſurement ; eh Madame ! de pareils avantages ne nous ſont accordez qu'en conſequence de notre folle vanité ; & les hommes qui nous connoiſſent, & qui ne cherchent que les moyens de nous vaincre, n'en pourroient trouver de plus ſûrs que de flater notre orgueil.

LUCINDE.

Vous nous accomodez bien, Mademoiſelle.

SPINETTE.

Comme vous devez l'être, Madame. N'aurez-vous pas lieu de vous reprocher toute votre vie, votre rupture avec Dorante ? il vous demandoit pour toute grace, que vous ne viſſiez plus Eraſte &

Clitandre; vous ne les aimez ni l'un ni l'autre; mais point, la pluralité l'emporte, & Madame a trouvé plus à propos de perdre un Amant cheri, que d'en congedier deux indifferens.

LUCINDE.

Il appartenoit bien à Dorante de m'imposer des loix: n'étoit-ce pas assez que je lui eusse fait l'aveu de ma tendresse, pour qu'il fût sûr de ma fidelité? mais les Amans ne se contentent pas de si peu de chose; il leur faut des preferences autentiques; nous devons les rassurer sur le moindre de leurs soupçons, par un mépris évident pour le reste des hommes: non Messieurs, non pas s'il vous plaît, cet empire sur nous vous rendroit trop vains, & vous rallentiroit même; & quoique l'on n'ait nulle envie de vous devenir infidele, il faut toûjours s'en conserver la prochaine occasion, pour vous tenir en respect.

SPINETTE.

Pour vous tenir en respect! & ne voyez-vous pas que cette politique fait deserter tous ceux qui vous aiment avec delicatesse?

LUCINDE.

Il faudroit toûjours les perdre, ma che-

re enfant : la legereté des hommes eſt auſſi grande que la nôtre, & du moins eſt-il plus glorieux pour nous de les voir nous quitter par dépit, que de nous en voir privées par la trop grande confiance où nous les mettrions de leur merite.

SPINETTE.

Quelle methode bizarre ! & que deviendroit le Mariage avec ces beaux préceptes-là ? on ne s'aime donc aujourd'hui que pour avoir le plaiſir de ſe ſeparer dans les regles de l'art ?

LUCINDE.

Si Dorante avoit été bien épris, il ne m'auroit pas abandonnée ſi bruſquement.

SPINETTE.

Si Dorante ne vous avoit adorée, vos refus ne lui auroient pas été ſi ſenſibles.

LUCINDE.

J'admire ſon caractere !

SPINETTE.

Et moi le vôtre !

LUCINDE.

Prendre ſon parti au pied levé ! Monſieur ſe marie.

SPINETTE, *à part le premier mot.*

Bon, & à votre Couſine encore ?

LUCINDE.

Elle ne l'aime pas au moins, & je ſuis

fort trompée si elle n'a pas quelque penchant pour Lisimon.

SPINETTE.

Je le voudrois.

LUCINDE.

Et moi aussi pour punir Dorante: après tout je ne suis point piquée contre lui.

SPINETTE.

Vous n'avez garde.

LUCINDE.

Que dis-tu de mon Oncle qui lui à accordé sa fille à la premiere demande qu'il lui en a faite?

SPINETTE.

C'est qu'il a crû le parti avantageux pour Julie.

LUCINDE.

Mais il sçavoit que Dorante m'aimoit, & qu'on ne se détache pas si facilement.

SPINETTE.

Dorante l'aura assuré sans doute, qu'il vous avoit entierement oubliée.

LUCINDE.

Je suis outrée contre mon Oncle: allons, allons, il faut rompre ce mariage.

SPINETTE.

Comment vous y prendrez-vous?

LUCINDE.

En faisant épouser Julie à Lisimon.

SPINETTE.

Vous épouserez donc Dorante ?

LUCINDE.

Moi, que tu me connois mal ! j'aimerois mieux ... Mais voici Julie.

SCENE V.

LUCINDE, SPINETTE, JULIE.

JULIE.

MA chere Cousine, je n'y puis plus tenir, je suis au desespoir.

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc ?

JULIE.

Le moment fatal me menace de trop prés, il faut enfin que j'éclatte, dût-il m'arriver.... vous sçavez qu'on me veut faire épouser Dorante aujourd'hui ?

LUCINDE.

Oui, hé bien ?

JULIE.

J'aime Lisimon.

LUCINDE.

Je men doutois.

JULIE.

Que Dorante ne s'avise pas de se ser-

vir de l'autorité de mon Pere, car . . . . enfin je ne l'épouſerai pas.

LUCINDE.

Mais il me ſemble que pour une jeune perſonne qui a ſi peu d'experience, vos reſolutions ſont vives.

JULIE.

C'eſt qu'elles ne ſont point diſſimulées; ſi j'avois cette experience dont vous me parlez, j'épouſerois peut-être Dorante, pour avoir tout le tems & tout le plaiſir de le punir, de ne m'avoir pas obtenuë de moi-même; il me traite comme un enfant, il conclut avec mon Pere: oh! c'eſt avec moi qu'il faut conclure, ou le marché ne tiendra pas, ſur ma parole.

SPINETTE.

Voilà une petite perſonne bien vive.

JULIE.

Et le bon de l'affaire, c'eſt qu'il ne m'aime pas non plus, lui; il ne m'aborde jamais que comme s'il étoit mon mari; il eſt d'un froid!

LUCINDE.

Mais s'il ne vous aimoit pas, vous auroit-il recherchée auſſi ſerieuſement?

JULIE.

Bon, bon, je ne prends point le change; c'eſt vous qu'il aime, mais vous êtes

brouillez, & pour se faire valoir il a voulu vous opposer une rivalle jeune & jolie.

SPINETTE.

Quelle rusée !

LUCINDE.

Elle pourroit bien dire vrai.

JULIE.

Et moi je serois la victime de tout cela; Dorante ne penseroit qu'à vous quand il seroit avec moi ; & toutes les douceurs que je recevrois de lui, ne s'adresseroient qu'à vous même : hom...

LUCINDE.

Vous ne meritez pas cela, je vous plains.

JULIE.

Ce n'est pas assez de me plaindre, il faut me servir.

LUCINDE.

Que puis-je faire pour vous ?

JULIE.

Me debarrasser de Dorante; il est sûr que s'il ne se dégage lui même d'avec mon Pere, il faudra que je l'épouse, ou que je retourne au Convent, & je crains autant l'un que l'autre.

LUCINDE.

Mais votre pere ne paroissoit pas s'opposer aux soins que Lisimon vous rendoit.

JULIE.

Non vraiment, avant que Dorante se fût proposé ; mais vous connoissez les peres, c'est le bien qui les détermine. Celui-ci est plus riche que l'autre, Mademoiselle, il faut que vous l'épousiez ; que leur répondre ? vous dépendez d'eux; oh ! si jamais si je suis veuve. . . .

LUCINDE.

Ma chere Cousine, les peres consultent nos interêts lorsqu'ils nous marient, & sçavent que pour nous rendre heureuses, ils doivent nous unir à des personnes riches.

JULIE.

Bon, riche; faut-il l'être tant ? Lisimon a dix mil livres de rente, est-ce que celà n'est pas bien honnête pour un gascon ?

SPINETTE.

Dix mille livres de rente ? il faut qu'il soit l'aîné de dix familles.

JULIE.

Et d'ailleurs n'est-on pas bien dédommagé des biens de la fortune, quand on est avec ce qu'on aime ?

SPINETTE.

Oui, mais on ne s'aime pas toûjours.

JULIE.

Eh bien, on se separe, & en ce cas chacun reprend le sien.

SPINETTE.

SPINETTE.

Il n'y a pas le mot à dire.

JULIE.

Debarraſſez-moi de Dorante, vous dis-je, ma chere Couſine.

LUCINDE.

Comment voulez vous que je m'y prenne?

JULIE.

Faites ſemblant de revenir à lui, & rengagez-le; il ne faut qu'un moment pour le rendre plus paſſionné que jamais, car vous êtes adroite.

LUCINDE.

Et vous plus fine que je ne penſois, Mademoiſelle, mais je n'aime plus Dorante, & quand je l'aimerois, pourrois-je me reſoudre....

JULIE.

C'eſt à cauſe que vous ne l'aimez plus que cela ne vous doit rien couter: lorſque mon Pere ſçaura qu'il eſt retourné à vous; pour s'en venger il me donnera Liſimon: allons ma petite Couſine.

LUCINDE.

Et ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir, quelle honte pour moi!

JULIE.

Point du tout, je vous promets de dire

à tout le monde que c'eſt moi qui vous en avois conjurée.

LUCINDE.

Et s'il revient à moi de bonne foi, quel embarras !

JULIE.

C'eſt pour lors que vous lui direz vous-même, que vous vous êtes mocquée de lui ; quelle gloire !

LUCINDE.

J'ai bien envie de me venger de mon Oncle.

SPINETTE.

Vous ferez fort bien.

LUCINDE.

Je vous aime Julie, & je me reſous à vous rendre un ſervice que je refuſerois à tout autre.

JULIE.

Que je vous ai d'obligation !

LUCINDE.

Ce rolle va me coûter cher à joüer, il faut que je m'y prépare.

JULIE, *elle ſort*

Je la ſuis, car Dorante vient, & je ne veux point le rencontrer : il eſt pourtant avec Liſimon, n'importe.

SCENE VI.
DORANTE, LISIMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

NOn, te dis-je, Dorante, je ne souffrirai point que tu te donnes ce ridicule dans le monde.

DORANTE.

Eh Monsieur Lisimon, l'interêt que vous prenez à ce qui me regarde, m'est très-suspect, & je vous prie fort serieusement de ne plus voir Julie.

LISIMON.

Tu ne l'aimes point, mon cher, tu ne l'aimes point.

DORANTE.

Je l'épouse ce soir, encore une fois.

LISIMON.

Hé bien, je serai de la Nôce.

DORANTE.

Je ne vous en prie point.

LISIMON.

Bon, entre amis on passe sur les ceremonies.

DORANTE.

Morbleu, je perds patience.

LISIMON.

Tu l'époufes ce foir? eh donc, que deviendroit Lucinde ? tu l'aimes toujours petit diffimulé ; je veux renoüer cette intrigue, & vous épargner à tous deux la petite honte des premiers pas : vous ne demandez qu'à vous rejoindre, il faut vous rendre ce fervice.

DORANTE.

Oh ! parbleu c'en eft trop. Lifimon, vous fçavez que je ne prends pas beaucoup de goût à la raillerie, & je vous declare une fois pour toutes, que la vifite que vous venez de rendre à Julie, eft la derniere qu'elle recevra de vous.

LISIMON.

Je te craindrai encore moins Mari que Rival, mon cher Dorante, & je t'avertis que je ferai fon ombre.

DORANTE.

A la fin. . . .

LISIMON.

Je ne la quitterai pas d'une minutte, d'une feconde, fandis !

ARLEQUIN.

Voilà un Gafcon bien tenace. Monfieur ne fera pas d'ordinaire chez lui.

LISIMON.

J'y ferai porter le mien.

ARLEQUIN.

Oh je m'y oppose.

DORANTE *l'épée à la main.*

C'est pousser trop loin l'importunité, Lisimon.

LISIMON.

Dorante.

DORANTE.

Eh bien ?

LISIMON.

Remets ton épée.

DORANTE.

Comment ?

LISIMON.

Je te conserve pour Lucinde.

DORANTE.

Vous n'avez point avec moi la ressource de la gasconade, je sçai que vous avez du cœur.

LISIMON.

Eh cadedis qui en doute ? il sçait que j'ai du cœur, si je voulois tu l'aurois bientôt oublié.

DORANTE.

Voyons.

LISIMON.

Allons, du respect pour la maison du

beau-pere, Seigneur Dorante : je commence à croire que vous en voulez tout de bon à la petite fille, mais ſçachez donc que vous allez ſur mes briſées, & que vous riſquez autant à me la diſputer, que ſi vous me conteſtiez mes titres de nobleſſe. Je l'aime, jugez de ſes ſentimens pour moi : j'ai crû juſques ici que ce n'étoit qu'un jeu ; mais ſi dans un quart d'heure, vous ne me la cedez dans toutes les formes, nous prendrons lieu pour parler d'affaire, à pied ou à cheval, & je vous donnerai le choix des armes, depuis l'épée juſqu'au canon.

ARLEQUIN.

Garre la bombe !

DORANTE.

Il ne faut pas attendre ſi long-tems ; & j'accepte à l'inſtant même...

LISIMON.

Tout doux ; réflechiſſez mûrement ſur ce que j'ai l'honneur de vous avancer : il ſera tems de prendre votre parti quand vous n'aurez plus d'autre reſſource.

ARLEQUIN.

Il s'en va, mais je ne crois pas qu'il vienne prendre réponſe.

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

PArbleu, quand ce ne feroit que pour braver fon impertinente audace, je vais figner le Contrat tout à l'heure. Où vas tu?

ARLEQUIN.

Je vais faire avancer l'artillerie.

DORANTE.

Ah, Monfieur Lifimon, vous faites des menaces.

ARLEQUIN.

Le pauvre diable eft le premier en date, une fois.

DORANTE.

Et moi je date du jour que j'époufe.

ARLEQUIN.

Vilaine époque: car fi vous voulez que je vous dife ce que je penfe, vous faites mal de vous marier.

DORANTE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Vous êtes enclin à la jaloufie, & je

crains qu'on ne vous donne dequoi l'exercer.

DORANTE.

Moi jaloux ? point du tout : je n'ai fait cette défenſe à Liſimon, que parce que mon honneur m'y obligeoit. Oh, depuis Lucinde, je ſuis revenu de cette malheureuſe freneſie, & je ſens bien que je ne ſuis pas à beaucoup près ſi jaloux de Julie que je l'étois d'elle.

ARLEQUIN.

C'eſt que Julie doit être votre femme.

DORANTE.

Monſieur Oronte eſt-il ſorti ?

ARLEQUIN.

Non, le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, ARLEQUIN, ORONTE.

ORONTE.

QUoi mon Gendre, vous êtes ſeul ? où eſt donc ma fille ? je croyois la trouver ici.

DORANTE.

Elle eſt peut-être avec ſa Couſine.

ORONTE.

Je ſuis ſûr que les habits de maſque ſont ſur le tapis.

DORANTE.

Cela peut être ; mais Monſieur, me permettrez-vous de ceder à une impatience que vos bontez autoriſent ; plus mon bonheur eſt proche, & plus les momens qui le retardent me ſont inſupportables : nous avions remis à ce ſoir la ſignature du Contrat, ſignons-le tout à l'heure.

ORONTE.

Ah ! que je vous ſçai bon gré de cette précipitation ! j'en ſuis charmé pour ma fille, voilà comme je fis quand je pris ma deffunte ; je ne voulus pas ſeulement lui donner le tems d'acheter ſes habits de nôces ; peſte ! j'étois un vert galant.

ARLEQUIN.

Vous en avez bien la mine.

ORONTE.

Le jour de notre mariage elle s'étoit propoſée de danſer toute la nuit avec ſes compagnes, mais après que nous eûmes ouvert le bal, elle & moi, crac, je la fis diſparoître.

ARLEQUIN.

Quel égrillard !

ORONTE.

La Courante étoit dans ce tems-là en vogue, & je la dansois aussi-bien que mon maître.

ARLEQUIN.

Il va nous tenir jusques à demain.

ORONTE.

Je n'avois pas vingt ans alors, & j'avois déja payé de ma personne à trois siéges, un blocus, deux batailles, six escarmouches, sans compter les duels qui n'étoient pas encore deffendus.

ARLEQUIN.

Ah nous sommes perdus !

ORONTE.

Je vous ferai ce soir à table le détail des occasions où je me suis trouvé.

ARLEQUIN.

Cela sera fort interessant.

ORONTE.

Et je vais de ce pas chez le Notaire lui dire d'apporter le Contrat sur le champ.

DORANTE.

Que ne vous dois-je pas !

ORONTE.

Et je veux que nous le signions sous la grande treille de mon jardin.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'il a dit de meilleur ; eh

bien Monsieur, c'en est fait, vous allez sauter le fossé, le cœur ne vous bat-il pas?

DORANTE.

Hélas!

ARLEQUIN.

Il soupire, haie, haie, haie.

SCENE IX.

LUCINDE, JULIE, DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

JE n'oserois Cousine.

JULIE.

Allons, allons, folle.

LUCINDE.

Arlequin, j'ai quelque chose à dire à votre Maître, vous pouvez aller entretenir Spinette.

ARLEQUIN.

Eh Madame! où est-elle?

LUCINDE.

Dans mon appartement.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé, Madame.

LUCINDE.

Dorante!

DORANTE.

Madame!

LUCINDE *soupire.*

Quoi vous ne me regardez pas? le nœud que vous allez former, vous rend-il mon ennemi?

DORANTE.

Moi Madame? je conserverai toûjours pour vous la plus tendre estime...

LUCINDE.

Ah! vous feignez de ne pas entendre, vous sçavez que ce fatal mariage....

DORANTE.

Hé bien?

LUCINDE.

Me desespere, m'assassine, & vous allez l'achever?

DORANTE.

Comment croirai-je ce que vous me dites, Madame, il n'y a qu'un moment que vous êtiez d'une gayeté....

LUCINDE.

Fort bien, Monsieur, fort bien; si vous n'aviez pas oublié le langage de mes yeux, vous y auriez lû la contrainte où me jettoit cette malheureuse gayeté que vous me reprochez.

DORANTE.

Où cela va-t'il nous mener ?

LUCINDE.

Je vois enfin qu'il faut que ce ſoit moi qui parle, & que j'immole à mon amour ces précieuſes bienſéances où notre ſexe nous oblige : ah ! puiſque nous naiſſons plus tendres, & plus ſenſibles que les hommes, pourquoi nous impoſe-t'on la cruelle néceſſité d'attendre que ces ingrats reviennent à nous les premiers ?

DORANTE.

Juſte Ciel elle m'aimeroit encore !

(*à part.*) LUCINDE.

Bon, cela prend.

DORANTE.

Eh, Madame, ne vous préviendrions-nous pas, ſi nous ne craignions de redoubler vos mépris ; mais vous que pouvez vous riſquer ? votre ſexe charmant n'eſt-il pas toujours ſûr de ſa victoire? quelques ſujets que nous ayons de nous plaindre de lui, pour peu qu'il hazarde un regard, il fait moins éclater ſa foibleſſe que la nôtre.

LUCINDE.

Nous ne ſommes pas ſi redoutables que vous le dites.

DORANTE.

Mais oſerois-je vous demander, Ma-

dame, à quoi tend cette entrevûë, eſt-ce pour jetter ſur le reſte de ma vie une amertume que rien ne pourra adoucir ? eſt-ce pour me faire ſentir toute la rigueur de votre perte, que vous feignez d'être ſenſible à la mienne ? ah ! ſi vous aviez été vraiement touchée de ma reſolution, vous ne m'auriez pas laiſſé engager ſi avant dans une affaire dont je ne puis plus me dédire.

LUCINDE.

Dont vous ne pouvez plus vous dédire ! ah inſenſée ! pourquoi comptois-tu ſi fort ſur le retour d'un volage ; étois-tu aſſez vaine pour te flatter que cette démarche l'attendriroit ? que ne t'épargnois-tu du moins la honte de pleurer à ſes yeux, (*à part.* je crois que je pleure tout de bon.)

DORANTE.

Quelle ſituation ! il ne me falloit plus que ſes larmes pour m'achever.

LUCINDE.

Voyez-les, voyez-les couler, Monſieur, elles doivent flatter votre orgüeil; le triomphe n'eſt pas commun, & ce ſont les premieres que l'amour m'a fait répendre.

DORANTE.

Ah ! qu'elles me ſont précieuſes ; mais

que dois je faire ? ma parole eſt donnée; & d'un autre côté mon rival aura lieu d'attribuer mon changement à ma lâcheté.

à part. LUCINDE.

(Il eſt bien long-tems à ſe rendre, il faudra pourtant bien qu'il y vienne;) Dorante, pardonnez à ma foibleſſe, renfermez-la dans votre ſein; vous êtes galant homme, que du moins ma rivalle n'en ſoit point inſtruite, épouſez-la : puiſſiez vous être auſſi heureux avec elle, que je l'aurois été avec vous !

DORANTE.

Ah ! malheureux Liſimon, ſans tes menaces, & tes gaſconnades, je t'aurois moi-même conjuré d'épouſer ta Julie.

LUCINDE.

Eh quoi, vous ne pouvez vous empêcher un moment de prononcer ce nom ? épargnez-le à mes oreilles, pour le peu de tems qu'il me reſte à demeurer avec vous.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous nous quittez ?

LUCINDE.

Ingrat, ne voudriez-vous pas que je reſtaſſe ? que je viſſe rendre à une autre ces mêmes ſoins qui flattoient autrefois

ma tendreſſe? non, non, & je vous aime trop pour vous expoſer aux remords que mon deſeſpoir feroit naître dans votre ame : je vais le cacher à tout l'univers; heureuſe ſi je pouvois me le cacher à moi-même!

DORANTE.

Arrêtez, je ne puis reſiſter à tant de charmes, & à tant de tendreſſe.

LUCINDE.

Je vous deffends abſolument de me ſuivre : (*à part.* Cela va à merveille, mais il me ſemble que la choſe devient auſſi un peu ſerieuſe de mon côté.)

SCENE X.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

OH c'en eſt fait, je vais me dégager de Julie, ma chere Lucinde! oüi, oüi, le gaſcon peut croire tout ce qui lui plaira; & s'il en veut tirer avantage, nous trouverons les moyens de rabattre ſa vanité.

JULIE.

Mon cher Dorante, nous touchons au moment

moment fortuné, voilà le Notaire que mon Pere amene avec lui.

DORANTE.

Quel funeste embarras?

JULIE.

Comment, vous semblez recevoir cette nouvelle avec chagrin?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Vous repentiriez-vous d'avoir tròp précipité les choses?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

N'êtes-vous point charmé d'unir votre sort au mien?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Comment non?

DORANTE.

Je vous demande pardon, je suis si troublé, ma chere Lucinde....

JULIE *à part.*

Mon stratagême a réussi, que je suis heureuse!

SCENE XI.

ORONTE, DORANTE, LISIMON, LE NOTAIRE, JULIE.

ORONTE.

TOut étoit prêt quand je ſuis arrivé chez Monſieur ; venez mon gendre, vous êtes ſervi à point nommé ; quoi voici encore Monſieur Liſimon ? je vous avois prié, auſſi-bien que Dorante, de ceſſer vos viſites.

LISIMON.

Je viens pourtant vous en rendre une des plus intereſſantes. Eh bien, Monſieur, le reſultat ? vîte.

DORANTE.

Je vais vous le donner dans une des allées du jardin, allez m'attendre.

LISIMON.

J'y vole.

ORONTE.

Suivez-moi, Monſieur le Notaire; venez ma fille, allons mon gendre.

SCENE XII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

J'Ai laiſſé Lucinde dans l'état le plus triſte ; allons l'informer de la reſolution que j'ai priſe.

ARLEQUIN.

Où allez-vous Monſieur ?

DORANTE.

Chez Lucinde, que fait elle ?

ARLEQUIN.

Pas grand choſe, elle eſt évanoüie : voulez-vous que je la faſſe deſcendre.

DORANTE.

Comment évanoüie ?

ARLEQUIN.

Non, non, la voilà.



SCENE XIII.

LUCINDE, SPINETTE, DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

LAiſſez-moi, Spinette, laiſſez-moi.

SPINETTE.

Non, Madame, l'air achevera de vous remettre.

LUCINDE.

Eh crois-tu que je cherche à guerir?

DORANTE.

Madame, mettez fin à vos douleurs qui me deſeſperent; je ne pourrois les ſupporter, quand elles vous ſeroient cauſées par un rival, jugez des effets quelles produiſent dans mon ame, lorſque je m'accuſe d'en être l'auteur : je vais en votre preſence rompre tout engagement avec Oronte, & Julie; qu'allois-je faire! m'auroit-il été poſſible de vivre un moment ſous d'autres loix que les vôtres? ah belle Lucinde, lorſque je me repreſente que c'eſt vous-même qui m'avez empêché de courir à mon infortune, &

que par un retour dont ma jalousie m'avoit rendu indigne, vous daignez me rappeller à tant de charmes, je ne me possede plus.

LUCINDE.

Dorante, vous croyez m'aimer, la situation où vous me trouvez vous attendrit, mais je crains que votre seule generosité ne vous tienne lieu d'amour.

DORANTE.

Ah que ce soupçon est injuste!

ARLEQUIN.

Vous vous mocquez, Madame.

LUCINDE.

Non, vous avez eû trop de peine à vous déterminer, pour que je croye votre repentir sincere.

DORANTE.

Eh! quelle plus grande preuve puis-je vous en donner, que les transports qui éclattent à vos yeux? vous ne vous y trompez pas cruelle, & vous lisez trop bien dans mon cœur pour douter de ma sincerité; mais vous voulez me punir de l'offense que j'ai faite à vos attraits, vous avez raison, elle est impardonnable: songez pourtant si la vengeance vous est si douce, songez qu'au moment que l'on cesse de vous rendre des soins, le coupa-

ble eſt aſſez puni par les efforts qu'il ſe fait en commettant le crime.

LUCINDE.

Voilà ce qui s'appelle tirer avantage de l'infidelité même : hé bien, Monſieur, profitez de toute ma foibleſſe, & retirez votre parole s'il en eſt tems encore, mais ne vous faites point de violence.

DORANTE.

Que dites-vous ? quand vous ne me feriez pas ce doux commandement, quand je vous trouverois inflexible, je n'épouſerois pas Julie, & j'irois loin d'ici regretter toute ma vie le ſeul bien qui pouvoit me la rendre agréable.

LUCINDE. *bas à Spinette.*

Spinette, ce pauvre garçon a donné tout de bon dans ma feinte; je ne ſçai comment faire, moi.



SCENE XIV.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, JULIE, LUCINDE, SPINETTE, ARLEQUIN.

JULIE.

VOyez, voyez, mon Pere.

ORONTE.

Dorante aux génoux de ma Niece, sur le point d'épouser ma fille?

LISIMON.

Ah Monsieur, l'action n'est pas d'un preux Chevalier!

ARLEQUIN.

Aussi sommes-nous des Chevaliers modernes.

DORANTE.

Monsieur, comment recevrez-vous les excuses que je vais vous faire? je sçai que mon procedé vous offense, cependant si j'achevois l'himenée ce seroit vous outrager encore : votre fille est trop aimable pour lui donner un époux prévenu d'une passion violente pour une autre; la demande que je vous en ai faite étoit sin-

cere, mais enfin j'ai revû votre Niece.

ORONTE.

Corbleu, je voudrois n'avoir que trente ans.

ARLEQUIN.

Je le crois bien.

JULIE.

Ne vous fâchez point, mon Pere.

LISIMON.

Seigneur Oronte, j'épouse la Veuve; mais vous sçavez les avantages quelle doit faire à un garçon.

ORONTE.

Je suis trop piqué pour vous la refuser, & si ma fille y consent, donnez lui la main.

JULIE.

Il le faut bien pour reparer le tort que Monsieur fait à ma gloire; voyez, petit perfide, ce que vous m'obligez de faire.

DORANTE.

Madame....

ORONTE.

Eh vous ma Niece, ne rougissez-vous point?

JULIE.

Oh, ne la grondez pas, tout ce quelle a fait n'étoit que pour se mocquer de Dorante.

DORANTE

DORANTE.

Comment ?

JULIE.

Oui, Monsieur, je ne vous aimois pas, & je l'ai prié de feindre avec vous, pour vous engager à rompre avec moi.

DORANTE.

Qu'entens-je !

ORONTE.

J'en suis parbleu charmé. Vous avez ce que vous meritez, Monsieur; venez Lisimon, venez signer le Contrat que nous remplirons de votre nom au lieu de celui de Dorante.

DORANTE.

Lisimon, vous entrez pour quelque chose dans la piece qu'on me joue, mais vous sçavez...

LISIMON.

Oh je ne me bas plus, je dois rendre compte de ma race à la posterité.

SCENE V.

LUCINDE, DORANTE, ARLEQUIN, SPINETTE.

DORANTE.

AH Lucinde, qui n'auroit pas été trompé comme moi à tout ce que

vous venez de faire, vous avez pû jouer un personnage si indigne de vous ?

LUCINDE.

Effectivement le trait est un peu noir ; voyez à quoi m'expose ma folle de Cousine, vous verrez que pour reparer tout cela, il faudra que je vous épouse.

DORANTE.

C'est-à-dire que je ne devrai votre main qu'à votre delicatesse sur les bienséances.

LUCINDE.

Je vous conseille encore de faire le difficile ; ne voudriez-vous pas qu'on allât vous avouer qu'on a été charmé de trouver l'occasion de vous ramener sans paroître se commettre ? qu'on a saisi le prétexte de vous parler, & d'entamer une matiere si délicate, parce qu'on avoit sa restriction toute prête, si vous n'aviez pas répondu aux avances qu'on vous faisoit ?

ARLEQUIN.

Oh que les femmes sont fines !

DORANTE.

Quoi Lucinde, cette feinte étoit donc fondée sur un motif aussi charmant ?

LUCINDE.

Oüi, mais ne nous amusons pas da-

vantage ; ma gloire m'eſt chere auſſi à moi, & je ne veux pas que l'on penſe que j'aye pû la ſouiller par une trahiſon ; venez Dorante, le Notaire eſt encore là-dedans, allons lui faire prendre acte de mon innocence.

SCENE DERNIERE.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

EH bien, Monſieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Qu'y a-t'il ?

SPINETTE.

Tout ſuccede au gré de nos deſirs ?

ARLEQUIN.

Oüi.

SPINETTE.

Ton Maître & ma Maîtreſſe vont s'unir.

ARLEQUIN.

Oüi.

SPINETTE.

Et nous qu'allons-nous devenir ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien.

SPINETTE.

Le ſot animal !

ARLEQUIN.

Attendez, je ne ſuis pas encore votre mari.

SPINETTE.

Comment, tu pourrois differer ?

ARLEQUIN.

Si tu veux que nous finiſſions l'affaire, il faut que tu t'évanouiſſes, ou que tu en faſſes ſemblant.

SPINETTE.

Ah ! je te conſeille de vouloir marcher ſur les traces de ton Maître ; touche toûjours là, je feindrai après.

ARLEQUIN.

Voilà une feinte qui nous aura mené au tout de bon.

FIN.

APPROBATION.

Lu & examiné par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux. A Paris ce 22 Novembre 1728.

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LES

PAYSANS
DE QUALITÉ,

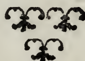
ET

LES DÉBUTS,

COMEDIES EN UN ACTE,

Par Messieurs DOMINIQUE & ROMAGNESI,
Comediens ordinaires du Roy.

Représentées pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le Jeudy 21. Juillet 1729.



A PARIS;
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LES
PAYSANS
DE QUALITÉ,
ET
LES DÉBUTS,
COMÉDIES.

ON trouve dans la même Boutique les Piéces suivantes de Mr. ROMAGNESI, tant celles qu'il a composées seul, qu'en compagnie de Mrs. DOMINIQUE & RICCOBONI.

LE TEMPLE DE LA VERITE'.

ARLEQUIN HULLA, & LA REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

DIVERSES PARODIES.

Toutes ces Piéces se trouvent dans le Recueil du Nouveau Théatre Italien avec les Airs des Vaudevilles in-12. 3. Vol. qui se vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.





PROLOGUE.

SCENE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.



AH! te voilà Chevalier.

LE CHEVALIER.

Bonjour Marquis.

LE MARQUIS.

Comment il est cinq heures & demie, & je ne vois encore personne? il faut que la piece soit bien mauvaise.

LE CHEVALIER.

Nous n'en serons instruits que dans quelques heures, puisque c'est aujour-

d'hui la premiere fois qu'on la jouë.

LE MARQUIS.

Dans quelques heures ! il ne nous faudra pas tant de tems pour en décider, & je la juge bonne ou pitoyable dès la premiere Scene.

LE CHEVALIER.

C'est juger avec un peu trop de précipitation, & l'on ne doit décider d'une piece qu'après avoir réfléchi murement sur toutes les parties qui la composent.

LE MARQUIS.

Bon, où veux-tu qu'un galant homme aille prendre une pareille patience? je veux qu'un commencement me réjoüisse, & me fasse envisager une fin amusante. Voudrois-tu que de Scene en Scene j'attendisse le joli d'un ouvrage ? & qu'à la fin je fusse la dupe de mes esperances ? non pas, s'il te plaît, & je te déclare que si l'exposition de celle-ci m'ennuie, je pars & je vais achever de bailler à l'Opera ou à la Comedie Françoise.

LE CHEVALIER.

Que tu es petulent, mon cher Marquis. Ne sçais-tu pas qu'on ne peut se réjoüir à une piece, qu'en suivant l'in-

trigue pas à pas ? que c'eſt d'elle d'où naiſſent les incidens comiques ou intereſſans, qu'il faut écouter avec une attention ſinguliere & que ſouvent en perdant un bon mot, on ne comprend plus rien à d'autres qui le ſuivent.

LE MARQUIS.

Fort bien; ma foi, Meſſieurs les Auteurs n'ont qu'à s'en flatter, j'attendrai leur commodité pour rire, n'eſt-ce pas ? ne ſont-ils pas obligez de prendre la mienne?

LE CHEVALIER.

Non vraiment, & pourvû qu'ils nous donnent de bonnes choſes, ils rempliſſent leurs devoirs & le nôtre eſt de les applaudir ; c'eſt une reconnoiſſance que l'on ne peut leur nier ſans ingratitude. Juge, Marquis, à combien de périls ils s'expoſent lorſqu'ils ſe donnent en public; que de differens génies il faut concilier ; que de mauvaiſes humeurs ils ont ſouvent à combattre ; que de Sçavans il faut qu'ils contentent; que d'Eſprits délicats il faut qu'ils amuſent ; mais ce qu'ils ont de plus à craindre, ce ſont leurs ennemis particuliers qui ſont en place de leur ſuſciter des guerres générales. Ma foy,

mon cher Marquis, lorſqu'ils ont le bonheur de ſurmonter de tels obſtacles, il faut leur en tenir compte.

LE MARQUIS.

Non, non, cela les gâteroit, il faut les tenir toûjours dans un honnête équilibre. Sçais-tu bien, Chevalier, que lorſqu'on les applaudit trop, ils ont la hardieſſe de ſortir du fond des troiſiémes Loges, & de venir ſe montrer ſur le Théâtre ?

LE CHEVALIER.

Eh ! quel mal trouve-tu à cela ?

LE MARQUIS.

Allons, allons, de la ſubordination.

LE CHEVALIER.

Tu es fol. Comment il ne ſera pas permis à un Auteur de venir recevoir des éloges, & de ſe montrer au public ?

LE MARQUIS.

Non, il y a trop d'orgueil là-dedans, il faut qu'un Poëte ſoit plus modeſte, ou qu'il ſe montre quand il tombe, ou qu'il ſe cache quand il réuſſit.

LE CHEVALIER.

Le beau raiſonnement ! il achete aſſez cher ſon droit de préſence, pour

qu'on ne le lui diſpute pas. Mais tu es terriblement déchaîné contre eux.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'ils m'ont joüé.

LE CHEVALIER.

Toi !

LE MARQUIS.

Oüi, moi, ils ont eu l'audace de tourner en ridicule un petit Maître ſpirituel.

LE CHEVALIER.

Cela ne te regardoit pas. Mais nomme-t-on l'Auteur de la piece qu'on va joüer ?

LE MARQUIS.

Je n'en ſçais rien ; mais voici un bel eſprit qui pourra nous en dire des nouvelles. Monſieur, Monſieur Platinet.



SCENE II.

MR. PLATINET ET LES ACTEURS PRECEDENS.

MR. PLATINET.

Meſſieurs . . . .

LE MARQUIS.

Vous voilà bien rêveur, méditez-vous quelque Epigramme contre l'ouvrage nouveau ?

Mr. PLATINET.

Non, Monſieur, je vous aſſûre.

LE MARQUIS.

Quelle bonté ! vous à qui rien n'échappe, vous ferez quartier à cette nouvelle Comedie ? il faut que l'Auteur ſoit de vos amis.

Mr. PLATINET.

Je ne le connois peut-être pas, il eſt anonime.

LE MARQUIS.

Anonime, allons, allons, ſon procés eſt tout fait, je le ſiffle.

Mr. PLATINET.

Eh ! pourquoi Monſieur ?

LE MARQUIS.

Anonime, comment, il cache ſon nom ? Il veut empêcher le public de porter ſur ſon ouvrage un jugement d'avance. Oh, parbleu, je vais le traiter de maniere qu'on le connoîtra à ſa phiſionomie quelque anonime qu'il puiſſe être.

Mr. PLATINET.

Comment, Monſieur, il n'eſt pas permis à un homme d'être anonime pour empêcher les brigues ?

LE MARQUIS.

Bon, bon, les brigues peuvent-elles rien contre une bonne piece, ne défendez point cette méthode, Monsieur Platinet.

Mr. PLATINET.

Il se nommera si sa piece réussit.

LE MARQUIS.

Voilà justement mon compte, si elle réussit. Il n'avoüera sa progeniture qu'en cas qu'elle lui fasse honneur.

LE CHEVALIER.

Je serois assez de son sentiment, & pour peu que l'on ait une loüable défiance de soi-même, on craint de s'exposer à une chûte désagréable, & d'entendre son nom à la suite de tous les défauts qu'on trouve à une Comedie.

LE MARQUIS.

En dit-on le sujet?

Mr. PLATINET.

J'ai oüi dire que ce n'étoient que deux petites pieces d'un Acte chacune, que la premiere avoit une intrigue, &

que l'autre n'étoit composée que de Scenes Episodiques.

LE MARQUIS.

Vous voyez bien que cela ne peut rien valoir.

Mr. PLATINET.

Je ne vois point cela du tout.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi ne pas faire une piece en trois Actes de la premiere ?

Mr. PLATINET.

C'est que le sujet n'a point assez d'étenduë.

LE MARQUIS.

Il est donc bien mince ; eh ! pourquoi la seconde n'a-t-elle point d'intrigue.

Mr. PLATINET.

Monsieur, ce n'est pas son genre.

LE MARQUIS.

Stérilité, stérilité quand ces Auteurs n'ont point d'imagination, ils vous cousent sept ou huit Scenes ensemble, ausquelles à peine peuvent-ils trouver un titre & les honorent du nom de Comedie.

Mr. PLATINET.

Je ne puis m'empêcher de défendre l'Auteur, quoique je ne le connoisse pas. Quoi ! Monsieur, vous blâmez

les Scenes Episodiques, songez-vous qu'elles ne se soûtiennent que par l'esprit & la vivacité, qu'il faut bien moins de l'un & de l'autre dans une intrigue qui vous interesse, dont les situations vous touchent, & dont les plaisanteries naissent du sujet même. Tout le monde ne pense pas comme vous, Monsieur, & si l'on rend justice à cet ouvrage, qui n'est à la verité qu'une badinerie légere & amusante, on l'estimera autant que ces choses trop bien raisonnées, où l'esprit ne marche jamais de compagnie avec l'enjoüement; enfin j'en suis très-content, & j'aurai bien du malheur si je tombe.

LE MARQUIS.

Ah! ah! la piece est donc de vous?

Mr. PLATINET.

Qu'ai-je dit?

LE CHEVALIER.

Le sang a parlé, Monsieur, Platinet.

Mr. PLATINET.

Ah! Messieurs, soyez-moi favorables.

LE MARQUIS.

Avez-vous besoin d'indulgence? vous êtes sûr de votre fait.

Mr. PLATINET.

Le moment fatal approche, les Comediens vont entrer ſur la Scene, ne me décelez pas.

LE MARQUIS.

Nous vous garderons un ſecret inviolable.

Mr. PLATINET.

Applaudiſſez, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

Je ne doute pas que vous ne nous en donniez ſujet.

Mr. PLATINET.

Vous trouverez peut-être la premiere piece un peu ennuïeuſe?

LE CHEVALIER.

Tant pis.

Mr. PLATINET *au Marquis.*

La ſeconde paroîtra peut-être un peu plate.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Mr. PLATINET.

Mais à cela près, vous vous diver-

tirez à merveille, & vous trouverez des saillies dans la musique qui vous dédomageront. Adieu, Messieurs, on va commencer, je vais dans le fonds d'une loge attendre ma destinée.

LE MARQUIS.

Je souhaite que vous n'y fassiez par le plongeon, Monsieur Platinet.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

Mr. ORONTE, Pere de Colette.

COLETTE, Amante de Mathurin.

MATHURIN,

ERASTE, Frere de Mathurin & Amant de Lucinde.

LUCINDE, cruë fille d'Oronte.

LE TABELLION.

ARLEQUIN, Valet d'Erafte.

UN PAYSAN.

BABET, petite Payfane.

TROUPE de Bergers & de Bergeres.

La Scene eft dans le Jardin de la Maifon de Campagne de M. Oronte.



LES PAYSANS DE QUALITÉ.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, COLETTE.

COLETTE.



DAME, Mathurin, je suis aussi impatiente que toi, mon amitié est au niviau de la tienne, mais il faut aller tout bellement & ne pas faire connoître que je soyons si pressez.

MATHURIN.

Il faut aller tout bellement dis-tu ? Voilà un biau raisonnement ! Oh morgué Colette, si tu veux que j'aille bellement, dis donc à tes yeux qu'ils nalliont pas si vîte ; c'est eux qui me menont une fois, & je ne puis marcher que comme ils me parlent.

COLETTE.

Ils ne te parlent que pour l'avenir, & je ne pouvons pas nous épouser que quand ma mere ne sera plus malade, ou qu'elle sera tout-à-fait morte.

MATHURIN.

Oh palsangué, Colette que ta mere guarisse donc bian vîte, ou qu'alle se dépêche de mourir.

COLETTE.

Les Medecins disont comme cela qu'ils ne croyont rien de bon d'elle.

MATHURIN.

Et moi je ne crois rien de bon d'eux, ils se trompont aussi-bian dans notre maladie que dans notre santé.

COLETTE.

A te dire la verité, Mathurin, je suis pourtant bian fâchée de cette maladie-là, notre Monsieur marie aujourd'hui sa fille, il a amené son gendre avec

lui à sa campagne, il a amené aussi des menetriers pour enjoliver la nôce, & je ne varrons tout ça que de loin ; nous autres je ne danserons pas tant seulement.

MATHURIN.

Morgué ça est malhonnête à ta mere de tomber malade dans le temps que je devons nous marier, il semble qu'a veuille nous faire piece.

COLETTE.

Mademoiselle Lucinde qui m'aime bien étoit venu tout exprès ici pour honorer notre nôce de la sienne, nous devions nous marier de compagnie, cela auroit été bien joli, mais il n'en sera rien, Mathurin, & elle va se faire épouser toute seule.

MATHURIN.

Et palsangué si elle t'aime tant elle attendra notre commodité.

COLETTE.

Oüi, je t'en répons, une Demoiselle attendre la commodité de pauvres Paysans, elle se servira de la sienne, j'en ferois autant qu'elle, je ne lui donne point le blâme, & je lui pardonnerois d'être impatiente, quand ce ne seroit que pour mettre ses biaux habits.

MATHURIN.

Ah que tu me fais de plaiſir de parler comme ça. COLETTE.

Pourquoi, Mathurin?

MATHURIN.

C'eſt que tu n'a pas de biaux habits à mettre toi, & niantmoins tu ne délaiſſes pas d'être impatiente itou.

COLETTE.

Il eſt vrai, c'eſt que je ne ſuis pas ſenſible à la braverie.

MATHURIN.

T'as raiſon, Colette; car au bout du compte, on ne ſe marie pas pour s'habiller.

COLETTE.

Ce ſeroit une honte que de ne s'épouſer que par vanité, c'eſt bien aux habits qu'on regarde, c'eſt la bonne amitié, mon cher Mathurin, qui fait tout le plaiſir du mariage.

MATHURIN.

Morgué tu ſeras donc bien aiſe ſi tu ſçavois combien je t'aime, tiens, tu ne peux pas remuer le bout du doigt ſans entraîner toute ma perſonne.

COLETTE.

Et toi, Mathurin, ſi tu ſçavois combien je ſuis contente quand je te vois,

non,

non, il m'eſt impoſſible de bien exprimer ce que je ſens, ta vûë m'inſpire une ſatisfaction qui rend mon cœur tout different de ce qu'il eſt quand tu n'es pas avec moi.

MATHURIN.

Ça me fait itou la même choſe, Colette, palſangué, il faut convenir que je nous aimons tarriblement, après tout ç'a n'eſt pas étonnant, t'es fille, je ſis garçon, t'es jolie, je ſis gentil, t'as des magneres, j'ai des façons, t'es bien faite, je ſis bian tourné, & le moyen de ne nous pas aimer! j'avons tous deux tant de parfections.

COLETTE.

Je ne ſçai pas où tu as pû prendre les tiennes.

MATHURIN.

Pargué ni moi non plus, encore ſi je connoiſſois mon pere, je dirois que ça me vient de famille.

COLETTE.

Que dis-tu-là, Mathurin, quoi tu ne connois pas ton pere? cela eſt ſurprenant.

MATHURIN.

Bon, ça arrive tous les jours à de plus grands Seigneurs que moi; mais

ce qu'il y a deplus admirable, c'eſt que je ne connois pas ma mere non plus, ſtanpendant il faut bian que j'en aye une, on ne peut pas s'en paſſer de ſtella, ce n'eſt pas comme d'un pere.

COLETTE.

M'eſt avis que tu as raiſon, Mathurin, mais voici Mademoiſelle Lucinde.



SCENE II.

ERASTE, LUCINDE MATHURIN, COLETTE.

LUCINDE.

ARrêtez, Eraſte, ceſſez de troubler par une injuſte défiance le plus doux plaiſir que j'aye goûté de ma vie.

ERASTE.

Et ſe peut-il, belle Lucinde que vous ſoyez auſſi ſenſible que moi.

LUCINDE.

Oüi, c'eſt la ſeule choſe que je m'obſtinerai toûjours à vous diſputer.

ERASTE.

Ce ſera donc une querelle qui ne finira jamais.

MATHURIN.

Comment ils se querellont, tu verras, Colette qu'ils sont déja mariez.

LUCINDE.

Bon jour, Colette, bon jour, Mathurin, je vous ai tenu parole, mes chers enfans, comme vous voyez, j'ai obtenu de mon pere & d'Erafte que mes nôces se fissent ici pour avoir le plaisir d'assister aux vôtres.

ERASTE.

J'y ai consenti avec joye.

COLETTE.

Je vous suis bien obligée, Mademoiselle, & je vous félicite de votre bonheur; mais je suis bien fâchée.

MATHURIN.

Morgué je suis charmé de votre contentement; mais j'enrage.

LUCINDE.

Vous n'y pensez pas.

ERASTE.

Que veux-tu dire, Mathurin?

COLETTE.

Vous en parlez bien à votre aise, vous êtes mariée, autant vaut, & votre pere n'est pas malade.

ERASTE.

Hé bien.

MATHURIN.

Hé bien, eſt-ce que ſa mere ne nous cherche pas chicane à ſtheure.

LUCINDE.

Tu m'étonnes, ſa mere qui ſembloit ſouhaiter ce mariage avec tant d'ardeur.

MATHURIN.

Bon, ne connoiſſez-vous pas les femmes, eſt-ce qu'elle n'eſt pas tombée malade le lendemain de nos fiançailles ?

LUCINDE.

Et ſa maladie eſt-elle dangereuſe ?

MATHURIN *à part.*

Dangereuſe, ou non, ce qui me conſole, j'en ſerons bien-tôt débarraſſez, car elle a fait venir un Medecin de Paris.

COLETTE.

Dame, ç'a eſt bien chagrinant pour nous, encore ſi nous n'étions pas fiancés, patience, mais ces fiançailles affriolent, ça vous donne la çartitude d'un mari, vous croyez le tenir, un moment après vous ne tenez plus rien, voyez la difference.

LUCINDE.

Mais il ſemble, Colette, que vous cedez un peu trop à votre empreſſement, & que les bienſéances vous en-

gagent du moins à cacher....

COLETTE.

C'eſt ce que je diſois tout à l'heure à Mathurin, mais depuis que je ſçai que vous allez tous deux vous épouſer, vraiment ça change bien ma pruderie, & pis vous me faites-là un beau reproche; je cede trop à mon empreſſement; eſt-ce que j'avons étudié comme à la Ville, à cacher les mouvemens de notre cœur, quand il nous parle, je l'écoutons, & je ſommes bien-heureuſes, nous autres Villageoiſes, de ce qu'il ne nous donne jamais que de bons conſeils.

MATHURIN.

Oh morgué oüi, quand on ne familiariſe pas avec le biau monde, notre cœur n'a pas l'eſprit de nous conſeiller des impartinances.

ERASTE.

On voit bien que Mathurin a toûjours été élevé à la campagne.

MATHURIN.

Ca eſt vrai, mais j'y avons entendu parler de la Ville.

LUCINDE.

Conſole-toi, ma chere Colette, reprens ta gayeté ordinaire, Eraſte me

donne ce soir une fête après notre mariage, je veux que tu t'y divertisse autant que moi.

COLETTE.

Ca est inutile, Mademoiselle, je ne serai jamais si guaye que vous.

MATHURIN.

Et pourquoi non, qu'est-ce qu'en empêche, va, va Colette, laisse-les passer devant, si je ne sommes pas si-tôt bien aises qu'eux, du moins je ne serons pas si-tôt fâchez.

LUCINDE.

Venez, Eraste, j'apperçois mon pere avec le Tabellion, ne nous suivez vous pas, Colette?

COLETTE.

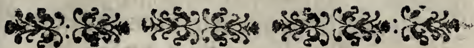
Irons-je avec elle, Mathurin.

MATHURIN.

Non morgué, ils vont se marier, leur bonheur me cause trop de déplaisir, prenons un autre chemin qu'eux.

COLETTE.

Oh non, non, je veux aller voir ma mere.



SCENE III.

ORONTE, LE TABELLION.

ORONTE.

N'Avez-vous rien oublié dans le contrat de nos jeunes gens, Monſieur le Tabellion ?

LE TABELLION *d-un air triſte.*

Il eſt dans les formes, Monſieur Oronte.

ORONTE.

Le doüaire de ma fille eſt-il bien aſſûré & les heritiers d'Eraſte.

LE TABELLION.

Votre fille n'aura rien à démêler avec Monſieur Oronte. . . . Ouf.

ORONTE.

Vous ſoupirez, ſeriez-vous fâché des avantages que je fais à Lucinde, c'eſt ma fille unique, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Votre fille . . . helas !

ORONTE.

Et quelle peine cela vous fait-il ?

LE TABELLION.

Votre fille . . . vous le croyez.

ORONTE.

Vraiment oüi je le crois.

LE TABELLION.

En êtes-vous bien ſûr ?

ORONTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LE TABELLION.

Pauvres peres, voilà comme on vous trompe.

ORONTE.

Sçavez-vous bien, Monſieur le Tabellion . . .

LE TABELLION.

Oüi, Monſieur, je ne ſçai que trop qu'elle eſt la fille de votre Jardinier ...

ORONTE.

De mon Jardinier, quelle inſolence ! Quoi, ma défunte avoit pû . . .

LE TABELLION.

Raſſurez-vous, elle eſt auſſi la fille de votre Jardiniere.

ORONTE.

Je n'y comprens rien.

LE TABELLION.

Ecoutez tranquillement, vous ſçavez

vez que votre Jardiniere eſt malade ...

ORONTE.

Hé bien ?

LE TABELLION.

La pauvre femme vient de déclarer par un acte authentique, que pour aſſûrer une fortune brillante à ſa fille, elle l'a ſubſtituée à la place de la vôtre ; vous ſçavez qu'elle les a nourries toutes deux, &...

ORONTE.

Que m'apprenez-vous ! quoi la malheureuſe auroit abuſé de ma confiance, & l'appas des richeſſes lui auroit fait commettre un crime ſi noir ?

LE TABELLION.

Elle s'en repent, Seigneur Oronte, pardonnez-lui genereuſement, puiſqu'elle vous rend votre veritable fille, & qu'elle n'emporte pas dans le tombeau un ſecret de cette importance.

ORONTE.

Quoi ! Colette eſt ma fille, mais pourquoi la nature n'a-t'elle pas été la premiere à m'en inſtruire ?

LE TABELLION.

Cela n'eſt pas ſurprenant, la nature

dans les peres n'ose s'expliquer avec certitude.

ORONTE.

Sans la prévention où j'étois pour Lucinde, il est vrai que mon cœur avoit panché vers Colette.

LE TABELLION.

Veritable notion paternelle!

ORONTE.

Malheureuse Jardiniere! en effet, Lucinde ne me ressemble pas; mais aussi, Colette n'a-t'elle aucun de mes traits.

LE TABELLION.

Oh! ce n'est plus la faute de la Jardiniere.

ORONTE.

Faites-moi venir Colette, Monsieur le Tabellion, & revenez dans une demie-heure avec le contrat d'Eraste, dans lequel vous aurez soin de mettre le nom de Colette à la place de celui de Lucinde, & de plus défendez bien de ma part à Mathurin de parler davantage à Colette.

LE TABELLION.

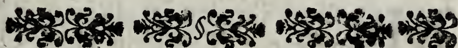
Mathurin est un bon garçon, feu son pere me l'avoit tant recommandé, & j'aurois été ravi qu'il eut épousé Co-

lette ; après tout, s'il étoit riche, il seroit bien son fait au moins.

ORONTE.

Je m'embarasse bien de lui ; faites venir Colette, & sur tout ne la prevenez de rien.

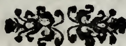
Le Tabellion sort.

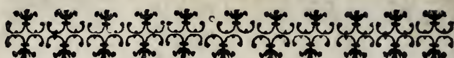


SCENE IV.

ORONTE *seul.*

QUe va dire Eraste ? quel sera sa surprise ? il aime Lucinde, il est vrai, mais quand il sçaura que Colette est mon heritiere, il triomphera facilement d'un amour, qui peut-être n'étoit fondé que sur les seuls avantages que cet Hymen pouvoit lui procurer.... mais voici Colette.





SCENE V.

COLETTE, ORONTE.

COLETTE.

MOnſieur Oronte qu'y-a-t-il? Monſieur le Tabellion vient de me dire que vous vouliez me parler, ſeroit-ce pour mon mariage avec Mathurin?

ORONTE.

Votre mariage avec Mathurin, y ſongez-vous?

COLETTE.

La belle demande! Eh vraiment oüi j'y ſonge.

ORONTE.

Avez-vous aſſez peu de cœur pour vouloir former une pareille alliance?

COLETTE.

Comment aſſez peu de cœur, & qu'y a-t'il donc là de ſi honteux?

ORONTE.

Ah! Colette, on voit bien que vous

ne ſçavez pas encore de qui vous êtes née.

COLETTE.

Je ne m'embaraſſe point de tout ça, je ſçai tant ſeulement que je ſuis née pour aimer Mathurin, & ça me ſuffit.

ORONTE.

Non, ma fille eſt pour un autre que pour lui; je ne puis réſiſter à mes tranſports; embraſſe-moi ma chere enfant.

COLETTE.

Que je vous embraſſe! oh nennin, nennin, je n'ai garde.

ORONTE.

Ecoutez-moi avec attention: vous êtes ma fille, je viens d'être informé par le Tabellion que Lucinde fut miſe à votre place par cette Jardiniere, que ſes remords ont enfin engagé à découvrir la trahiſon qu'elle m'avoit faite, vous êtes à moi, Colette, recevez dans cet embraſſement les témoignages les plus tendres de l'amour paternel.

COLETTE.

Quoi, Monſieur, vous êtes mon pere?

ORONTE.

Oüi, ma fille, prens avec ce nom

les ſentimens que ta naiſſance doit t'inſpirer, tu ne feras pas ſans doute un grand effort ſur toi-même, & il ne te faudra qu'un moment pour détruire ceux qu'une vile éducation avoit produits dans ton ame ; oüi, tu es mon ſang, & déja tu n'aime plus Mathurin.

COLETTE.

Mon pere, il faut que je ne ſois pas votre fille, car je l'aime toûjours.

ORONTE.

Qu'entens-je! quoi la nature ne te fait-elle pas ſentir que tu dois me ſacrifier un amour qui me déshonore?

COLETTE.

Qui vous déshonore! que dites-vous là, Monſieur ou mon pere, puiſque vous croyez l'être, eſt-ce que l'amour a jamais déshonoré la nature, il eſt ſi naturel de lui-même ?

ORONTE.

Je déſeſpere d'en venir à bout. Ma fille, tu n'as pas été élevée de maniere à connoître la juſteſſe & la ſolidité de mes raiſons, tu n'as pas encore aſſez d'eſprit. . . .

COLETTE.

De l'eſprit, ſi j'en avois, il m'ordon-

neroit donc d'abandonner Mathurin, he bien ! j'aime mieux mon inſtinct, puiſqu'il me dit de n'être point perfide.

ORONTE.

Je l'avois prévû : quelle éducation ! ma fille, c'eſt trop me contredire, je vois bien qu'il faut que je me ſerve de mon autorité ; j'aurois voulu ne devoir qu'à votre tendreſſe un ſi foible ſacrifice, mais puiſque votre obſtination m'y contraint, je vous défends abſolument de voir Mathurin.

COLETTE.

Quelle défenſe ! que je ſuis malheureuſe !

ORONTE.

Que dites-vous, Colette, je croyois que ce jour devoit être pour vous le plus heureux de votre vie, vous retrouvez un pere...

COLETTE.

Oüi, mais je perds un amant.

ORONTE.

Peut-tu faire quelque comparaiſon entre un pere & un amant ?

COLETTE.

Vraiment, je ſçavons qu'il y a bien de la difference, un pere veut qu'on le

reſpecte, un amant veut qu'on l'aime; le pere gronde; l'amant flatte; l'un ordonne, l'autre obéit; à la fin pourtant le pere marie, mais c'eſt l'amant qui épouſe.

ORONTE.

Tu trouveras un amant plus digne de toi, Eraſte doit être mon gendre, tu deviens ma fille, il ſera ton époux, ſonge que tu as du bien, de la naiſſance, & qu'il te faut un parti ſortable.

COLETTE.

Me donner en mariage un Monſieur de la Ville, ah! mon pere, vous n'y ſongez pas; il ſeroit mon mari, & j'aimerois toûjours Mathurin, voyez le bel effet que ça feroit, queu vacarme, queu remumenage; ces Meſſieurs-là n'aimont pas qu'on les trompe, & ce n'eſt pas à des maris de qualité qu'on en donne à garder.

ORONTE.

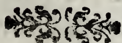
Quelle ſimplicité! ma fille, encore une fois, ne réſiſtez point à mes ordres, je vous laiſſe pour aller avertir Lucinde du changement de ſa fortune, il doit lui paroître plus étrange qu'à vous-même. Adieu, j'eſpere à mon retour vous trouver raiſonnable.

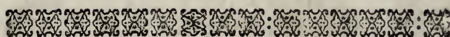


SCENE VI.

COLETTE *seule.*

AH! mon pauvre Mathurin, que vas-tu devenir? moi qui n'auroit ſouhaité de faire fortune que pour l'amour de toi, il faut qu'il m'arrive un bonheur qui va nous rendre malheureux. J'avois vraiment bien affaire de changer de pere, puiſque je ne voulois pas changer d'amant; non, non, il ne ſera pas dit, que parce que je ſuis Demoiſelle il faudra que je devienne inconſtante; il le faudra pourtant bien, ſi je veux ſoutenir ma nobleſſe. Ah! quel embarras que tout ça, & que je vivois contente lorſque je n'étois qu'une ſimple payſane; mais voici Mathurin qui vient à moi, comment m'y prendrai-je pour lui annoncer tout ce bouleverſement-là?





SCENE VII.

MATHURIN, COLETTE.

MATHURIN.

BOnne nouvelle, Colette, ta mere ſe porte mieux, alle en reviendra.

COLETTE.

Comment, ſçais-tu cela ?

MATHURIN.

C'eſt que les Medecins l'avont abandonnée, touche la morgué ; tu vas pardre ton nom, je ſerons bien-tôt mari & femme.

COLETTE.

Ah ! que dis-tu là, Mathurin ?

MATHURIN.

Tu ſoupire, Colette ; je ſçavois bien moi, que ç'a te bailleroit une triſteſſe joyeuſe; car ce n'eſt pas de fâcherie que tu ſoupires.

COLETTE.

C'eſt ce qui te trompe, Mathurin, ce n'eſt pas par modeſtie que je ſoupire, c'eſt par affliction.

MATHURIN.

Qu'as-tu donc qui te chagraine, eſt-ce que t'as peur de te boutre en ménage avec moi ?

COLETTE.

Tu n'y es pas, Mathurin.

MATHURIN.

Non, morgué, mais j'y ſerai bientôt ſuivant toutes les apparences.

COLETTE.

Ça eſt plus éloigné que tu ne te l'imagines.

MATHURIN.

Qu'eſt-ce à dire, Colette ?

COLETTE.

Je ne m'appelle plus Colette, je ſuis la fille de Monſieur Oronte.

MATHURIN.

Queu galimathias ? quoi, il avoit joüé ce tour là à ton pere; que cela eſt noir !

COLETTE.

Non, Mathurin, ce n'eſt pas cela, la Jardiniere m'a changée en nourrice, & lui-même vient de m'en donner l'avertiſſement.

MATHURIN.

Hé bien ! qu'importe, je ne change point avec la forteune, & quoique tu ſois

Madame, je ne ferai pas de difficulté de t'épouſer.

COLETTE.

Oüi, mais mon pere en fait lui, il ne veut plus que je voye, que je te parle; & il prétend abſolument que j'épouſe Eraſte.

MATHURIN.

En voici bien d'une autre; & toi, Colette, qu'eſt-ce que tu dis à tout ça?

COLETTE.

Hé, mais! . . . . que me conſeille-tu, Mathurin?

MATHURIN.

Comment jarnigué, ce que je te conſeille, eſt-ce à moi que tu dois t'adreſſer? tu ne dois prendre avis que de ton amiqué.

COLETTE.

Mais, parlons à la franquette, cette amiqué doit-elle me conſeiller de refuſer Eraſte? qui eſt ſi bien fait, qui me fera voir le biau monde, qui me donnera un biau caroſſe, qui me fera ſervir par de biaux & grands laquais, qui me fera porter de biaux habits, de biaux rubans, de biaux panniers, &

qui me logera dans une belle & grande maiſon.

MATHURIN.

Ah, jarnonce, je ſis pardu, l'air de Paris t'a déja gagnée.

COLETTE.

Dame, Mathurin, tout cela eſt bian agréable.

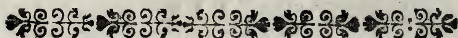
MATHURIN.

Oüi, quand on ne s'aime pas, mais quand on s'aime bian, tout ç'a n'eſt que balivarne ; eſt-ce que tu aimerois mieux une belle & grande maiſon, où je ne nous verrions preſque jamais, qu'une petite mazure où je ſerions toûjours enſemble. A quoi ſarvent tous ces grands eſcogriffes de Laquais, qui vous empêchons de vous ſarvir vous-mêmes ? Qu'eſt-ce que tout ce biau monde qui vous accoûtume petit à petit du plaiſir d'être en particulier, ces biaux caroſſes qui vous donnons de la faignantiſe dans les jambes, ces biaux rubans, ces biaux habits, ces biaux pagniers qui vous augmentons une femme de deux toiſes ?

COLETTE.

Va, va, Mathurin, il n'eſt pas beſoin que tu me diſes tant de mal de tout ça, je penſe trop bien de toi pour vou-

loir essayer d'autres choses; mon pere aura beau m'ordonner de t'oublier, il y a trop long-tems que je t'aime pour en perdre l'habitude.



SCENE VIII.

LUCINDE, COLETTE, MATHURIN.

LUCINDE.

AH! Colette, que viens-je d'entendre? de quel œil m'allés-vous regarder? j'ai joüi jusqu'à present de votre fortune, mon amitié pour vous n'a pas été assez tendre, mes déférences assez marquées, & vous me reprocherés sans doute d'avoir si mal occupé votre place.

COLETTE.

Hélas, ma chere Lucinde, que ne l'occuppés-vous encore? je ne me plains nullement de vous, vous m'avez aimée sans sçavoir que vous y étiez obligée, & moi je dois maintenant vous aimer par obligation.

MATHURIN *en pleurant.*

La bonne petite créatute ! c'eſt morgué tout cœur.

COLETTE.

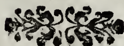
Non, Lucinde, non, vous n'aurés point à vous plaindre du changement de votre fortune ; vous partagerés tous mes plaiſirs, & vous ſerez toûjours ma compagne.

MATHURIN.

T'as raiſon, Colette, quand je ferons dans notre ménage, j'en ferons notre fille de chambre,

LUCINDÉ.

Que pourrés-vous faire en ma faveur, généreuſe Colette ? La nobleſſe de vos ſentimens ne me rendra point Eraſte; Monſieur Oronte vient de m'ordonner d'y renoncer de la maniere la plus dure.





SCENE IX.

ERASTE, LUCINDE, COLETTE MATHURIN.

LUCINDE *à Eraſte.*

VOus voilà, Monſieur, vous paroiſſez bien tranquile, ne ſeriés-vous pas encore informé du revers qui m'accable?

ERASTE.

Je viens de l'apprendre, belle Lucinde.

LUCINDE.

Et vous n'en êtes pas plus émû?

ERASTE.

Que peut faire ſur Eraſte le changement de votre fortune? je ne pourrois être ſenſible qu'à celui de votre cœur.

COLETTE.

Ah! que je vous aime, Eraſte, d'avoir la même penſée que moi.

MATHURIN.

Oüi, je ſommes tretous fort généreux, mais j'ai bien peur que Monſieur Oronte

Oronte ne ſoit têtu, il n'entendra pas le fin de tous ces biaux ſentimens là, & j'en ſerons peut-être pour notre morale.

ERASTE *à Lucinde.*

Calmés cette triſteſſe, & laiſſés-moi voir dans vos beaux yeux, que vous croyés n'avoir rien perdu, puiſque votre Amant vous reſte.

LUCINDE.

Je ſuis contente de vous, Eraſte, vous avez rempli les devoirs de l'Amant ſincere; c'eſt à moi maintenant à remplir ceux de l'Amante délicate. Je ne vous conviens point, ma naiſſance eſt trop inégale à la vôtre, & je vous aime tant que je ne pourrois m'empêcher de vous reprocher votre foibleſſe.

MATHURIN.

Bon, bon, voilà de biaux ſcrupules, alle va morgué tout gâter.

LUCINDE.

D'ailleurs, c'eſt à la fille d'Oronte que votre main eſt dûë; le mal eſt ſans remede.

COLETTE.

Il faudra pourtant bien y en trouver, Monſieur Oronte prétend bien que j'é-

pouſe Eraſte ; mais j'aime trop Mathurin pour lui être infidelle ; ne vous en fâchez pas, Monſieur Eraſte, ce n'eſt pas que vous ne ſoyez bien aimable ; vous avez peut-être plus de mérite que lui ; mais Mathurin me plaît, & vous ſçavez qu'en amour c'eſt là le principal avantage.

MATHURIN.

Il faut pourtant bien que ce ſoit le mérite qui donne cet avantage là.

COLETTE.

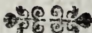
Monſieur Eraſte, laiſſés-nous faire, Lucinde & moi, j'allons nous jetter aux genoux de mon pere, j'allons le prier, le conjurer, le flatter, le careſſer, & ſi je ne pouvons rien obtenir de lui, il faudra bien que l'amour nous aide ; ce ſeront ſes affaires.

MATHURIN.

C'eſt bian dit, je m'en vais itou avec vous pour l'attendrir.

ERASTE.

Soyez sûre, belle Lucinde, que mon bonheur ne ſera jamais attaché qu'à votre poſſeſſion.





SCENE X.

ERASTE *seul.*

JE prévoi que toute cette avanture, ne peut finir que par un enlevement. Oronte voudra ſans doute me contraindre à épouſer ſa fille; je ſuis au déſeſpoir d'avoir l'aiſſé mon Valet Arlequin à Paris, il m'auroit été d'un grand ſecours.



SCENE XI.

ARLEQUIN *botté*, ERASTE.

ARLEQUIN.

MAudit ſoit celui qui a inventé de courir la poſte à cheval, il falloit aſſûrément qu'il fut diablement preſſé d'arriver; quelle fatigue! vive la poſte à pied, on va le train qu'on veut; quand on eſt las de marcher, on ſe repoſe du moins, & cela ſoulage.

ERASTE.

Que vois-je! me trompai-je, n'eſt-

ce pas mon Valet que j'apperçois, c'est lui-même; Arlequin, que viens-tu faire ici?

ARLEQUIN.

Ah! c'est vous, mon cher Maître, que j'ai de joye de vous revoir; faites-moi une grace.

ERASTE.

Que veux-tu?

ARLEQUIN.

Débottés-moi, s'il vous plaît.

ERASTE.

Tu me donne là une jolie commission; satisfait ma curiosité, apprens-moi ce qui t'ameine en ces lieux.

ARLEQUIN.

Une affaire de la derniere consequence, mais vous n'en sçaurés rien que je ne sois à mon aise.

ERASTE.

Pourquoi cela, maraut?

ARLEQUIN.

Toutes vos injures ne me touchent point, tant que mes jambes seront en prison; je garderai le silence, en conscience je n'ai pas la force de parler.... *il crie*, ai, ai, ai.

ERASTE.

Tu m'impatiente.

ARLEQUIN.

Vous avez beau dire, je ſuis plus impatient que vous d'être débarraſſé de ces bottes importunes..... Ouf. Je ſuis à la gêne, allons donc faites la choſe de bonne grace.

ERASTE.

Ne veux-tu pas finir ?

ARLEQUIN.

Cela eſt inutile..... ai, ai, ai, ai.

ERASTE.

Voici par bonheur un Payſan qui fera cet office..... Mon enfant, je te prie de débotter ce garçon.

ARLEQUIN.

Allez-y bien délicatement, je vous prie.

Arlequin fait des lazis avec le Payſan pour faire tirer ſes bottes, qui en vient à bout après un grand jeu de Théâtre; quand Arlequin eſt débotté, il ſaute de joye embraſſe le Payſan & ſon Maiſtre.

ARLEQUIN.

Ah! graces au Ciel, je vous revois mes petites jambes bien-aimeés, à la fin vous voilà en liberté; je vous en félicite de tout mon cœur; je prends part

à votre satisfaction. Quelle joye, quel plaisir!

Il saute, donne des coups de pied au Paysan, qui s'en va aprés les lazis d'Arlequin.

ERASTE.

Modere tes transports, & instruis-moi sans tarder de la cause de ton voyage: pourquoi es-tu venu en poste me trouver sans mon ordre? Il y a là quelque chose d'extraordinaire; à quoi bon ce départ si précipité?

ARLEQUIN.

Par ma foi je n'en sçai rien; c'est un secret qu'un Monsieur a cacheté dans une lettre

ERASTE.

Où est-elle cette lettre?

ARLEQUIN.

Hé mais, si je ne l'ai pas oubliée à Paris, elle doit être dans ma poche.

ERASTE.

Donne-la moi donc?

ARLEQUIN.

La voilà, *decachetant la lettre*, je vais en faire la lecture.

ERASTE *en reprenant la lettre*,

Insolent.

Eraste lit la lettre.

Mon fils . . .

ARLEQUIN.

Comment, Monſieur, vous avez un pere ?

ERASTE.

Quoi, Ciel, mon pere eſt de retour des Indes !

ARLEQUIN.

Des Indes . . . Eſt-ce qu'on revient de ce pays-là ?

ERASTE *lit.*

Après un long ſéjour aux Indes, dont je vous détaillerai les circonſtances, je ſuis enfin de retour à Paris, je vous y attends avec impatience ; je reviens comblé des preſens de la fortune, & je brûle de les partager avec vous.

ARLEQUIN.

L'ingrat, qui ne parle pas de moi, qui ai porté la lettre.

ERASTE *continuë de lire.*

J'ai appris que vous aviez des engagemens avec la fille de Monſieur Oronte, il eſt mon ancien ami, & cette alliance me comblera de joye, informez-vous dans le Village où vous êtes actuellement d'un Garçon dont le Tabellion vous donnera des nouvelles,

c'eſt votre frere, mon cher Eraſte, il eſt le fruit d'un mariage caché, que je contractai avant que d'épouſer votre mere.

ARLEQUIN.

Ai, ai, de quoi diable le vieux raiſtre s'aviſe-t'il de vous donner un frere, ces peres ne ſont faits que pour écorner nos ſucceſſions.

ERASTE *continuë.*

Conduiſez-le avec vous auſſi-tôt ma lettre reçûë, je ſuis votre affectionné Pere, *Chriſante.*

ERASTE.

Cette nouvelle toute agréable qu'elle eſt me fait enviſager une ſuite funeſte; plus Oronte me ſçaura de bien, & plus il me preſſera d'épouſer ſa fille; quelle ſituation!

ARLEQUIN.

Ah! vous ne voulez donc plus l'épouſer, vous avez raiſon, il vous faut autre choſe, & je romprai ce mariage-là.

ERASTE.

Informons-nous d'abord du Tabellion, où peut-être mon frere; & ſi-tôt que j'en ſerai éclairci, donnons au repos de Lucinde tous les ſoins que lui

doit

doit ma tendresse. Arlequin, si tu vois Monsieur Oronte, garde-toi bien de lui parler de cette lettre... Il sort.

ARLEQUIN *seul.*

Ne craignez rien, je suis le garçon du monde le plus discret; mais il me semble qu'au contraire il est bon de l'avertir de ce qui se passe, quand il sçaura que mon maître est si riche, il verra bien la disproportion qu'il y a entre lui & sa fille. Ah! que j'ai d'esprit; mais le voici.



SCENE XII.

ORONTE, ARLEQUIN.

ORONTE.

QUelle obstination! a-t'on jamais rien vû de pareil : oh! vous avez beau faire, Eraste sera mon gendre dès ce soir.

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous votre gendre? vous parlez d'un ton bien imperatif, sçavez-vous-bien à qui vous avez à faire?

ORONTE.

Ah! c'eſt toi Arlequin, il me ſemble qu'Eraſte ne t'avoit pas mené avec nous.

ARLEQUIN.

J'avois bien affaire de Mr. Eraſte pour y venir, j'y apporte des ordres ſuperieurs, entendez-vous ?

ORONTE.

Comment des ordres ſuperieurs ?

ARLEQUIN.

Parlez, vous qui raiſonnez, n'avez-vous jamais été aux Indes ?

ORONTE.

Moi, non vraiment, je n'y ai jamais été.

ARLEQUIN.

Hé bien ! ni moi non plus.

ORONTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

ARLEQUIN.

N'avez-vous jamais connu Monſieur Chriſante ?

ORONTE.

C'eſt le pere d'Eraſte, le meilleur de mes amis.

ARLEQUIN.

Hé bien ! apprenez qu'il eſt de retour des Indes, qu'il apporte avec lui des ri-

cheſſes immenſes : ah ! ſi vous voyez les gros balots de porcelaine, d'étoffes, de pierreries...

ORONTE.

J'en ſuis charmé, moins pour les interêts de ma fille, que pour ſa propre ſatisfaction.

ARLEQUIN.

Vraiment, je le crois bien ; qu'eſt-ce que cela fait à votre fille ?

ORONTE.

Ne ſcais-tu pas qu'elle épouſe Eraſte?

ARLEQUIN *ſe mocquant d'Oronte.*

Pau ; l'arrivée de ſon pere change bien la Theſe.

ORONTE.

Voyez ce maraut.

ARLEQUIN.

Scachez, Monſieur, que quand on revient des Indes, on ne doit marier ſon fils qu'à une Infante de la Chine.

ORONTE.

Tai-toi, ton maître a ſigné le contrat ; nous verrons s'il oſera s'en dédire.

ARLEQUIN.

Il en reviendra ; il dépend de ſon pere qui eſt mineur.

ORONTE.

Nous verrons.

ARLEQUIN.

Msis il me ſemble qu'avec tout mon eſprit j'ai tout gâté ; oüi, Monſieur, nous verrons, nous plaiderons.

ORONTE.

Je m'amuſe ici avec un imbecille.



SCENE XIII.

LUCINDE, COLETTE, MATHURIN, ORONTE, ERASTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

C'eſt en vain que nous nous étions flattés de l'attendrir, ma chere Colette, il ſera toûjours inflexible.

COLETTE *à Oronte.*

Mon Pere !

MATHURIN.

Monſieur !

ORONTF.

Prieres inutiles, je n'en démordrai point.

MATHURIN.

Le petit opiniâtre !

LUCINDE.

Monſieur Oronte, laiſſez-vous toucher par cette tendreſſe dont vous m'aviez honoré juſqu'à preſent.

ORONTE.

Cette tendreſſe eſt éteinte, vous n'êtes plus à moi.

COLETTE.

Et moi, qui ſuis votre fille, je dois donc en faire l'épreuve.

ORONTE.

Vous devez m'obéïr.

MATHURIN.

Et moi itou, car je ſuis preſque votre gendre ; il ne nous manque plus que votre conſentement.

ORONTE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie, contez-moi vos raiſons, mes enfans je vous rendrai juſtice.

MATHURIN.

Morgué, c'eſt qu'il me reprend ſa fille pour la bailler à Monſieur Eraſte.

ARLEQUIN.

Comment ſa fille ; eſt-ce qu'il te l'avoit promiſe.

MATHURIN.

Non vraiment.

ARLEQUIN.

Hé bien ! dequoi te plains-tu donc ?

MATHURIN.

Vous ne ſçavez pas ſa malice, tenez, vous voyez bien ſtellela qui n'eſt pas ſa fille ?

ARLEQUIN.

Après ?

MATHURIN.

Hé bien, c'eſt ſtautre - ci qui ne l'eſt plus preſentement, & parce que ſtelle-ci l'eſt devenuë, il veut qu'alle épouſe ſtila qui étoit promis à ſtautre, & que ſtelle-ci qui eſt à la place de ſtellela mette ſtautre à la place de ſtici qui eſt moi ; vous comprenez bien.

ARLEQUIN.

Il ny a rien de ſi clair ; ſtici, ſtellela, ſtautre, il n'en faut pas entendre davantage pour rendre un jugement ; vous avez raiſon, mon ami, je condamne ſtila.

ORONTE.

Voici le Tabellion fort à propos.



SCENE XIV.

LE TABELLION, ORONTE, COLETTE, LUCINDE, MATHURIN, ARLEQUIN.

ORONTE *à Colette.*

ALlons, Mademoiselle, il ne manque plus au Contrat que votre signature.

ERASTE.

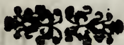
Juste Ciel!

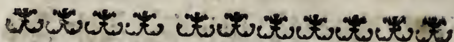
COLETTE *à Mathurin.*

Mathurin . . .

MATHURIN.

Ne t'avise pas de ça, Colette, ne va pas mettre là ta pataraphe.





SCENE XV.

ERASTE, LES SUSDITS.

ERASTE.

JE vous cherchois, Monſieur le Tabelion ; ayez la bonté de lire cette lettre.

ORONTE.

Ah ! Seigneur Eraſte, je ſuis charmé de la bonne nouvelle que je viens d'apprendre.

ERASTE *à Arlequin.*

Coquin, tu as parlé.

ARLEQUIN.

J'ai crû bien faire.

ORONTE.

Allons, ma fille ſignez tout à cette heure ce contrat.

ERASTE.

Mais Mr. mon pere s'oppoſera peut-être à ce mariage.

ORONTE.

Vous vous mocquez, c'eſt le meilleur de mes amis, & d'ailleurs ce n'eſt

point ici un mariage diſproportionné; allons, obéïſſez.

COLETTE.

Helas! je ne ſçai que trop que je vous dois l'obéïſſance, que n'avez-vous autant de tendreſſe pour moi que j'ai de reſpect pour vous; vous ne vous ſerviriez point d'un pouvoir qui me fera mourir en vous obéïſſant.

ORONTE.

Je n'en doute plus, tu es ma fille, je te reconnois à de pareils ſentimens.

MATHURIN.

Oüi, mais moi, jarnigué je ne la reconnois plus; qu'eſt-ce à dire, Colette, eſt-ce que tu veux lui obéïr?

COLETTE.

Il le faut bien, Mathurin; mais va, conſole-toi, ce ne feras pas pour long-temps.

LE TABELLION *à Eraſte, montrant Mathurin.*

Voilà, Monſieur, l'enfant qui me fut confié par Monſieur votre pere.

ERASTE.

Quoi! ce payſan eſt mon frere.

MATHURIN.

Moi, ſon frere!

LE TABELLION.

Oüi, Monſieur, c'eſt moi qui ai pris ſoin de ſon éducation.

ARLEQUIN.

Malepeſte ! vous avez fait là une belle nourriture.

ERASTE *à Mathurin.*

Mon frere, embraſſez-moi.

MATHURIN.

Pargué taupe ... mais à propos qui eſt-ce qui eſt l'aîné de nous deux ?

ERASTE.

C'eſt vous qui l'êtes.

MATHURIN.

Cela étant, vous me devez le reſpect .... embraſſez-moi, vous-même.

ARLEQUIN.

Par ma foi l'on voit bien que Mathurin eſt de qualité, car il ne veut pas perdre ſes prérogatives.

ORONTE.

Quelle avanture !

COLETTE.

Quoi, Mathurin, eſt un Monſieur ?

MATHURIN.

Et vraiment oüi, morgué je m'en étois toûjours bien douté.

ARLEQUIN.

Effectivement, mon ami, vous avez l'air noble.

LUCINDE.

Je ſerai donc la ſeule infortunée.

MATHURIN.

Pourquoi ça, eſt-ce qu'il ne peut pas vous venir itou queuque pere d'haſard comme à nous?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que cela arrive tous les jours.

ERASTE.

Non, belle Lucinde, je ſerois au déſeſpoir que ce fut le haſard qui décidât de votre fortune; c'eſt à l'amour à faire votre bonheur, Monſieur Oronte, votre fille & mon frere s'aiment depuis long-tems, ils ſont nez l'un pour l'autre, & vous n'avez plus aucune raiſon pour vous oppoſer à leur felicité.

ORONTE.

Je donnerois plus volontiers les mains à leur union, ſi votre frere avoit une éducation pareille à la vôtre.

COLETTE.

Bon, bon, mon pere, eſt-ce que la mienne eſt meilleure, nous nous formerons enſemble ; & quand nous ſerons à la ville....

MATHURIN.

J'ai bien peur qu'alle ne nous gâte.

COLETTE.

Tout au contraire, Mathurin, le bien & les richeſſes nous donneront de l'eſprit.

MATHURIN.

C'eſt juſtement à cauſe de ça que je ne vaudrons plus rien.

ARLEQUIN.

Voilà un Gentilhomme qui commence à ſe connoître.

ERASTE.

Eh, quoi belle Lucinde, vous êtes toûjours inquiette.

LUCINDE.

Non, Eraſte, mon chagrin ſe diſſipe, & je vous connois trop bien, pour ne pas être charmé de tenir tout de votre généroſité.

MATHURIN.

Que j'allons être contents, les uns &

les autres ; allons biau pere, appellez-moi donc votre gendre.

ORONTE.

Qu'il eſt groſſier !

ARLEQUIN,

Que cela ne vous faſſe pas de peine ; nous l'envoirons à l'école, & je vous promets que dans une vingtaine d'années, le Seigneur Mathurin ſera un génie tout-à-fait brillant.

MATHURIN.

Morgué, je n'aime pas qu'on me raille, moi, mon frere, empêchez donc Monſieur votre domeſtique de me gauſſer.



SCENE XVI.

BABET, ORONTE, ERASTE, LUCINDE, LE TABELLION, MATHURIN, ARLEQUIN.

BABET.

QU'eſt-ce donc que tout cela veut dire, Monſieur Oronte, je croïons tretous danſer ce ſoir aux nôces de vo-

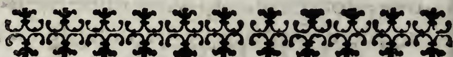
tre fille & de Colette, & les Meneſtriers n'oſont entrer, parce qu'ils diſions comme ça qu'il y a du grabuge parmi vous autres.

ORONTE.

Qu'ils entrent, nous ſommes tous d'accord.

MATHURIN.

Vivat, le biau-pere eſt devenu raiſonnable, bon vla les Meneſtriers, allons ; mes enfans, honneur à ma nobleſſe, que l'on ſe réjoüiſſe.



DIVERTISSEMENT.

Les Danſeurs & les Danſeuſes précédés par les Symphoniſtes & la Muſette font une marche. Après la marche.

LE CHANTEUR.

Air de Muſette.

DE Mathurin & de Colette
Chantons les ardeurs,

Et que le ſon de la muſette
Les inſpire à nos tendres cœurs ;
C'eſt dans ces retraites aimables ,
Qu'avec les nœuds les plus durables,
L'amour unit les plaiſirs les plus doux ,
De tous les biens que l'on nous vante ,
Nous ne pouvons être jaloux ,
Contens du ſort qui nous enchante ,
Nous croyons les poſſeder tous.

On danſe.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

VEut-on dans l'art de dupper
Devenir habile ,
Veut-on apprendre à tromper ,
Qu'on aille à la Ville.

Cherche-t'on la ſincerité
Dont on doit faire uſage ,
La naïve ſimplicité ,
Qu'on aille au Village.

LUCINDE.

Veut-on trouver des Iris
D'un accès facile,
Et de volages maris,
Qu'on aille à la Ville.

Cherche-t'on dans une beauté
Un air modeſte & ſage,
Dans l'hymen la fidelité,
Qu'on aille au Village.

COLETTE.

Juſqu'ici cher Mathurin
Notre ame tranquille,
Goûtoit un heureux deſtin;
Mais garre la Ville.

Là le ſexe eſt trop dégourdi,
Tu deviendrois volage,
J'y trouverois quelque étourdi.
Reſtons au Village,

UNE BERGERE.

Si l'on ne voit point chez nous
La femme fragile,
C'eſt que nos maris ſont tous
Des ſots à la Ville.

Les Epoux ſeroient à Paris
Heureux dans leur ménage,
S'ils faiſoient comme les maris
Font dans le Village.

ARLEQUIN

Nous ne manquons point d'Auteurs,
Leur veine eſt fertile,
Mais il eſt des connoiſſeurs
Qui frondent leur ſtile;
Aux écrits qu'Appollon dément
Où livre-t'on la guerre,
Où décide-t'on ſainement?
C'eſt dans le parterre.

UNE PETITE FILLE.

Je m'épriſe les appas
D'un ſéjour tranquille,
J'aime bien mieux le fracas
D'une grande Ville.

J'ai les yeux frippons & brillans,
L'humeur vive & volage,
Doit-on avec de tels talens
Rester au Village

Fin de la Comedie des Paysans de Qualité.



LES
DÉBUTS,

COMEDIE EN UN ACTE.

Par Messieurs DOMINIQUE & ROMAGNESI,

Comediens ordinaires du Roy.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

PANTALON.
LE DOCTEUR.
SCARAMOUCHE.
ARLEQUIN.
TRIVELIN.
LUCINDE.
VIOLETTE.
ISABELLE.
UN JEUNE HOMME.
UN SUISSE.
MEZETIN.
UNE JEUNE ACTRICE.
BAIOCCO.
SERPILLA.
DANSEURS ET DANSEUSES.

La Scene est sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

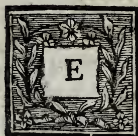


LES DEBUTS.

SCENE I.

ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON, LE DOCTEUR, SCARAMOUCHE, LUCINDE, VIOLETTE, ISABELLE.

TRIVELIN.



Enfin, c'eſt donc aujourd'hui que nous devons eſſayer nos Acteurs & nos Actrices nouvelles. Cette polique là n'eſt pas ſi mauvaiſe; nous avons invité à cette épreuve un nombre de perſonnes de bon

goût, qui nous dirons ſincerement ce qu'elles en penſent ; je vous répons de la juſteſſe de leurs déciſions.

ARLEQUIN.

J'en répons que trop auſſi.

TRIVELIN.

Si cette méthode étoit en uſage, tant pour les Pieces nouvelles, que pour les Débuts, on épargneroit ſouvent au public des momens bien fâcheux.

PANTALON.

Et aux Comediens.

ARLEQUIN.

Et aux Auteurs.

LUCINDE.

Et moi je ne ſuis point de cet avis, nous ne pouvons être jugés ſainement que par les perſonnes qui payent ; on a toûjours de l'indulgence, lorſque l'on n'a pas acheté le droit de dire ſon ſentiment.

ARLEQUIN *au parterre.*

Cela étant, Meſſieurs, faites donc comme ſi vous aviez payé.

SCARAMOUCHE.

Et de quelle utilité nous ſerons ces nouveaux Acteurs ? les Débuts ne ſont pas heureux ſur notre Théâtre.

LE DOCTEUR.

Scaramouche a raiſon, nous n'avons beſoin que de bons Poëtes.

ARLEQUIN.

Dites, de bonnes Pieces, Docteur ignorant; car tous les bons Poëtes ſeroient bienheureux s'ils en faiſoient de paſſables.

VIOLETTE.

Ils ne ſçavent pas travailler pour leurs ſujets; ils ne me donnent jamais que de mauvais rôles à moi: Oh, ſi cela continuë, je ſçai bien ce que je ferai.

ARLEQUIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

VIOLETTE.

J'irai à la Comedie Françoiſe.

TRIVELIN.

Vous n'y feriés pas reçûë, Mademoiſelle, ils ne veulent point d'Italiens.

ISABELLE.

Et moi, j'irai à l'Opera.

ARLEQUIN.

Oh! pour l'Opera il ne vous fera point de difficultés, il prendroit toutes les nations du monde, lui.



SCENE II.

UN LAQUAIS. *Les ſuſdits.*

LE LAQUAIS.

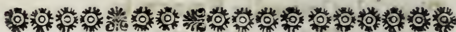
MEſſieurs, il y a l'abas un jeune homme qui demande à vous parler.

PANTALON.

C'eſt peut-être un débutant ; dites-lui qu'il peut venir.

LUCINDE.

On nous l'annonce pour un jeune homme ; il y a de l'eſperance.



SCENE III.

LE JEUNE HOMME. *Les ſuſdits.*

LUCINDE.

IL eſt bien fait, vraiment.

VIOLETTE.

Et d'une jolie figure.

ISABELLE.

Ah, ah ! je le connois, vous en ſe-
rez

rez contentes, Mesdames.

LE JEUNE HOMME.

J'ai appris, Messieurs, que le champ étoit ouvert, me permettez-vous d'entrer en lice?

LUCINDE.

Nous ne doutons point de vos talens, mais il faut voir ce que vous sçavez faire.

ARLEQUIN.

A vous parler franchement, Mesdames, ce jeune homme a l'air bien neuf.

LUCINDE.

Il se fera, Monsieur, il se fera, un peu de patience.

ISABELLE.

Pour moi, je lui donne déja ma voix.

TRIVELIN.

Pour quel rôle vous présentez-vous, Monsieur?

VIOLETTE.

Pour les amoureux, sans doute?

LE JEUNE HOMME.

Oüi, Madame.

ARLEQUIN.

Prenez garde à ce que vous allez faire, Monsieur, les amoureux sont bien froids chez nous.

LE JEUNE HOMME.

On n'a qu'à les joüer avec vivacité, leurs donner de l'enjoüement, de la noblesse, du brillant, & vous verrés qu'ils ne seront plus les mêmes; je les ferai valoir.

TRIVELIN.

C'est tout ce que pourroit dire un Acteur consommé.

LE JEUNE HOMME.

Faut-il tant de choses pour l'être? on n'a qu'à secoüer le joug d'une servile crainte, se croire excellent, paroître avec confiance, donner des entrailles aux endroits qui n'en demandent point outrer son geste, parler bas en entrant, sortir en criant; voilà ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plûpart des grands Acteurs.

ARLEQUIN.

Diable! ce jeune homme là connoît bien son Théâtre.

PANTALON.

Vous avez sans doute une belle mémoire?

LE JEUNE HOMME.

Prodigieuse, elle embrasse tous les rôles à la fois.

LUCINDE.

Vous en ſçavez donc plusieurs dans nos Comedies ?

LE JEUNE HOMME.

J'en ſerois bien fâché ; je n'ai jamais rien voulu apprendre dans vos Pieces, elles n'en valent pas la peine.

ARLEQUIN.

Vous nous faites bien de l'honneur; & pourquoi venez-vous donc débuter chez nous?

LE JEUNE HOMME.

C'eſt une fantaiſie qui m'a pris tout d'un coup ; je n'ai jamais étudié que des rôles tragiques.

TRIVELIN.

Oh, cela étant, vous ſerez un fort bon Comedien Italien.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, il fera rire.

LUCINDE.

Voulez-vous bien avoir la bonté de nous reciter quelque choſe.

LE JEUNE HOMME.

Volontiers.

Il imite les divers tons de la déclamation des Comediens François.

„ La Grece en ma faveur eſt trop inquietée,

,, De ſoins plus importans je l'ai crû agitée. . . .

»Seigneur, montez au Trône, & commandez ici.

» Connoiſſez-vous Ceſar de lui parler ainſi? . . .

» Le deſſein en eſt pris, je pars cher Téramene,

» Et quitte le ſéjour de l'aimable Trézenne. . . .

» Ma colere revient, & je me reconnois;

» Immolons en partant trois ingrats à la fois. . . .

» Mais que vois-je ! à mes yeux Hermione l'embraſſe. . . .

» La fortune, Romains, vient de changer de face. . . .

» Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & le port

» Sont des champs de carnage, où triomphe la mort. . . .

» Prends un ſiége Cinna, prens, & ſur toute choſe,

» Obſerve exactement la loi que je t'impoſe. . . .

» Je le veux, je l'ordonne, & que la fin du jour

» Ne le trouve pas dans Rome & dans ma Cour. . . .

» Obéïssez, c'est trop vous le faire redire. . . .

» Je voudrois, disiez-vous, ne sçavoir pas écrire. . . .

» Mais malgré tout l'amour dont mon cœur est épris,
» Je sens qu'il n'est point fait . . . Allons saute Marquis. . . .

ARLEQUIN.

Monsieur faites-moi la grace de m'expliquer ce que tout cela veut dire ?

LE JEUNE HOMME.

Je viens de vous développer en vingt vers tous les talens d'un grand Acteur François.

ARLEQUIN.

Voilà donc comme on doit joüer la Comedie?

LE JEUNE HOMME.

Assurément.

ARLEQUIN.

Malepeste, il y a de grands agrémens

dans cette maniere de joüer; vous marchez en dansant, & vous parlez en chantant. C'est un Opera tout entier, qu'un couplet de Tragedie.

LUCINDE.

Monsieur, vous promettez beaucoup, étudiez des roles pour notre Théâtre, & vous y réussirez, pourvû que vous retranchiez du moins les trois quarts de vos perfections.

TRIVELIN.

Oüi, nous ne demandons pas chez nous des talents extraordinaires, le simple naturel nous suffit.

LE JEUNE HOMME.

Le simple naturel vous suffit; s'il ne faut que cela pour plaire sur votre Théatre, je n'aurai pas de peine à réussir.

TRIVELIN.

Ne vous y trompez pas, il est plus difficile que vous ne pensez d'imiter la nature, & souvent pour vouloir trop la marquer, on la rend ridicule.

LUCINDE.

Cependant, Monſieur, ſi vous ne ſçavez que des rôles tragiques, il eſt inutile que vous débutiez chez nous.

LE JEUNE HOMME.

Eſt-ce que Monſieur Arlequin ne ſçait rien dans les Tragedies ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, mais ſi vous voulez, pour vous faire plaiſir, Scaramouche joüera le role de Mithridate.

LE JEUNE HOMME *à Lucinde.*

Que me conſeillez-vous donc d'apprendre ?

LUCINDE.

Etudiez le rôle de l'amoureux dans la Surpriſe de l'amour.





SCENE IV.

UN SUISSE, LE JEUNE HOMME, les susdits.

LE SUISSE.

OUy, mon Tame, affiche sous la Surprise te l'amour, il y être moi qui faire ste personnache te l'amouri.

TOUS.

Misericorde, un Acteur Suisse!

LUCINDE.

La plaisante figure!

VIOLETTE.

Il aura vraiment grand air.

LE JEUNE HOMME.

Le joli amoureux!

LE SUISSE *à Lucinde:*

Ponchour Matemoiselle.

LUCINDE.

Monsieur, je suis votre servante.

LE SUISSE *à Arlequin.*

L'i être pas sous, Monsir, qui vous pelle la Harlequin.

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur, je suis la Harlequin.

LE SUISSE.

Parti, Monsir, fous li être pien insolemment, j'avre été quatorze fois chez foüs, & puis encore une fois, n'avre jamais troufé fous dans son maison.

ARLEQUIN.

Aparamment, Monsieur, que je n'y étois pas.

LE SUISSE.

Y être vous tout astere ?

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que non.

LE SUISSE.

Hé bien, puisque fous n'y être point chez fous, foilà un lettre que je vous écrive que fous fous tonnerez quand foüs y serez.

ARLEQUIN *prenant la lettre.*

Monsieur, je ne manquerai pas de me la rendre.

LUCINDE *à part.*

Quel original ?

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

LE SUISSE.

C'eſt en lettre qui vous avertit d'y être chez fous, quand j'avre l'honneur de fous faire la grace de fous aller foir.

ARLEQUIN.

Je profiterai de l'avis.

LE SUISSE

Taſtitettondre, en homme ne pouſoir pas troufer en autre homme ; la intervalle n'être pourtant pas ſi grande d'en Cometien à en autre.

LE DOCTEUR.

Monſieur, il ne faut pas vous fâcher.

LUCINDE.

Ce n'eſt pas ainſi qu'un Débutant doit ſe produire dans une aſſemblée : & le reſpect . . .

LE SUISSE.

Moi point te reſpect pour perſonne, je ſuis en Suiſſe, j'avre du cœur comme un tiable, & moi vouloir entrer tans votre Troupe par force.

TOUS.

Par force!

LE SUISSE.

Oüi, charnitiable par la preche.

ISABELLE

Quel déterminé!

LE JEUNE HOMME.

Hé Messieurs, ne vous épouvantez point, ce Suisse-là ne dit que des Gasconades.

LE SUISSE.

Gasconate toi-même, Monsir, ne parle point fous mauvais contre mon figure.

LUCINDE.

De grace, Monsieur, ne vous emportez point.

LE SUISSE *à Lucinde.*

Ponchour, Matemoiselle.

LUCINDE.

Quand souhaitez-vous débuter?

LE SUISSE.

Tout à sthere, Matemoiselle.

VIOLETTE.

Par quelle Piece?

LE SUISSE.

Je l'avre téja dit, par la Surprise te l'amour.

LUCINDE.

Ne vous faut-il point une répetition?

LE SUISSE.

Parti, Matemoiselle, on ne peut répéter qu'après qu'on a commencé.

LUCINDE.

Mais avant que de s'exposer en pu-

blic on répéte avec les Comediens, c'est la regle. LE SUISSE.

Pour moi point te répetement, li être fous, Matemoiselle, qui faire la feufe du mariage qui être mort dans ste Cometie. LUCINDE.

Non, Monsieur, j'y joüe la suivante. LE SUISSE.

Parti, n'importe, che faire encore l'amour à la serfante.

ARLEQUIN.

Cela ne lui coute rien.

LE SUISSE.

Che li être un fort eccellemment Cometien, & encore en plus meilleur Poëte, en fort bon Orateur; che faire faire tes harangues, chavre fait tes Poëmes étiques, & encore en Tragedie.

TRIVELIN.

Elle a sans doute réussi?

LE SUISSE.

Le Parterre l'y être point fenu la soir, quand li Parterre faire en Tragedie, moi li point fenir la soir non plus.

ARLEQUIN.

Diable vous serés bien vangé.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur j'ai l'honneur de vous dire que j'ai choisi le même rôle, & que je suis le premier en date.

LE SUISSE.

Moi fouloir joüer tout aſtere.

TRIVELIN.

Mais, Monſieur, il faut du moins qu'on vous affiche.

ARLEQUIN.

Cela eſt neceſſaire, un Acteur Suiſſe; peſte, cela fera un bel effet dans l'affiche!

LE SUISSE.

Oüi, pon, pon, fichez vous, un Acteur des treize cantons.

SCARAMOUCHE.

Mais, Monſieur, petmettez que je vous diſe qu'avec votre accent vous aurez de la peine à joüer un rôle François.

LE SUISSE.

Parti toi li être trôle, li être plus choli mon paragoin que ton chargonage.

PANTALON.

Monſieur entre nous je ne vous conſeille pas de débuter par les Amoureux.

LE SUISSE.

Pourquoi non les amouris li ſalent bien les Pantelons.

PANTALON.

J'ai mon compte,

ARLEQUIN.

Que diable, il ne se présente que des amoureux dans notre Troupe.

TRIVELIN.

C'est comme des Rois à la Comedie Françoise.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, écoutez du moins la raison.

TRIVELIN.

Bon, la raison à un Suisse!

LE SUISSE.

Charnitiable, je pertre tout mon patience, j'avre tabort parlé fort honnêtement, mais che quitte tout mon cifilité, Messieurs les Harlequins, Trifelins, Tocteurs, Escaramouches, Pantelons, si fous n'être pas toute prête pour temain à ste Cometie, che faire en capilotate de toute la bande, che casser tout fotre Théâtre, che téchire la marcassin, & mettre le feu à toutes vos machines.

Il s'en va.

SCARAMOUCHE *en tremblant.*

Nous voilà ruinés.

Les femmes s'en vont en criant.

TRIVELIN.

Quelles terribles menaces!

PANTALON.

Son morto, son morto!

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas un Suiſſe, c'eſt un diable.

ARLEQUIN *caché.*

Eſt-il ſorti?

TRIVELIN,

Oüi, ne crains rien.

ARLEQUIN.

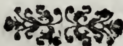
Il a bien fait, car je ne ſerois pas reſté moi.

LE JEUNE HOMME.

Meſſieurs je ne veux point diſputer le pas à cet Acteur, j'attendrai qu'il ait fini ſon début; pour commencer le mien.

ARLEQUIN.

Allés, allés, Monſieur, vous n'attendrez pas long,tems.





SCENE V.

LE LAQUAIS, les Susdits.

LE LAQUAIS.

MEssieurs, un autre Acteur nouveau.

TRIVELIN.

Est-ce encore un amoureux ?

LE LAQUAIS.

Non, c'est Monsieur Mezzetin,

ARLEQUIN.

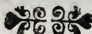
Mezzetin ! ce fameux Acteur de l'ancienne Troupe.

LE LAQUAIS.

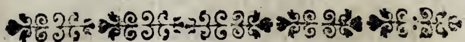
Lui-même.

TRIVELIN.

Parbleu, Messieurs, voilà notre fortune faite. Qu'il entre,



SCENE



SCENE VI.

MEZZETIN, les Susdits.

MEZZETIN *chante en entrant.*

BAcchus & l'Amour
Tour à tour
Dans ce beau séjour
Tiennent leur cour.
Bacchus & l'Amour
Y brillent la nuit & le jour.
A leurs traits vainqueurs
Livrons nos cœurs,
Aimons & bûvons,
Rions, chantons,
Mais changeons
D'Iris & de Catin,
Comme on change de vin.

Honneur à mes nouveaux Camarades. Vous me voyez fraîchement arrivé d'Italie ; l'envie de reparoître sur ce Théâtre, dont je faisois autrefois les délices, m'a fait harzarder les fatigues d'un voyage, que vous aurez la bonté de me bien payer.

ARLEQUIN.

Beau début ! que diable venez-vous faire ici ? Ecoutez je vous averris qu'on ne joüe plus aujourd'hui la Comedie, comme on faisoit de votre tems, le public ne se paye..... plus de chansonnettes.

TRIVELIN.

Ma foi non ; il veut à présent des pieces suivies, des caracteres soutenus, des intrigues bien liées.

MEZZETIN.

Et en avez-vous beaucoup de cette espece ?

ARLEQUIN.

On ne nous en a pas encore donné, mais nous en attendons.

MEZZETIN.

Croyez-moi, Messieurs, tenez-vous-en à la bagatelle ; il est trop difficile de parler raison, la morale ennuïe, les idées métaphysiques sont trop abstraites, faites comme nous faisions autrefois, donnez des pieces sans suite, afin que le public n'ait pas la peine de suivre l'intrigue, des Scenes muettes ; on ne vous reprochera point de platitudes. Critiquez tout le genre humain ; si cela

ne le corrige pas, du moins cela le divertit.

Il chante.

Que la Satyre
A des appas puissans !
Elle fait rire
Malgré ses traits picquans,
Même en raillant les fous,
On les amuse tous
De leur propre délire.
Ma foi rien n'est si doux
Que la Satire.

TRIVELIN.

Nous vous avons déja dit que le goût étoit changé.

MEZZETIN.

Tant pis, morbleu, tant pis ; car je vous soutiens que le gout ancien étoit excellent, puisqué l'on me trouvoit bon.

ARLEQUIN.

Mais que faisiez-vous donc dans ce temps-là de si merveilleux ?

MEZZETIN.

Ce que je faisois ? Tout. Je me métamorphosois en cent manieres differentes, Fourbe, Procureur, Musicien,

Yvrogne, Medecin, Charlatan, petit Maître, Gascon, Abbé, Fat, &c. Je dansois, je chantois; falloit-il rire... ah ah ah ah... En un mot j'étois un veritable Prothée.

PANTALON.

Ma foi, Monsieur Mezzetin, vous faisiez trop de rôles à la fois pour exceller dans aucun.

SCARAMOUCHE.

Ne sçavez-vous rien dans nos Piéces ?

MEZZETIN.

Non, vraiment.

TRIVELIN.

Vous joüerez donc des rôles de l'ancien Theatre Italien.

MEZZETIN.

A vous parler naturellement, je les ai tous oubiés.

ARLEQUIN.

Diable! voilà un Acteur d'une grande ressource.

LE DOCTEUR.

Mais par où débuterez-vous donc ?

MEZZETIN.

Par la Chanson du Rossignol; elle vaut seule une Comedie.

ARLEQUIN.

Et nous prendrons double, n'eſt-ce pas ?

MEZZETIN.

Oüi pour la premiere fois ſeulement. Ecoutez ma chanſon.

Il chante la Chanſon du Roſſignol.

SE non dai fede à miei lamenti
Aſcolta o Fili cüor del mio cüor,
Ch' il Roſſignolo in queruletti accenti
Cantando narra il mio dolor.
Se ſe per queſta aſpra, pra, pra
Aſcolta ſie fiera e cruda i miei clamori,
Se per queſta aſpra pena ria
Mi ritrovo in dolori
Aſcolta fiera e cruda i miei clamori.
Se, ſe, ſe, &c.

Il contrefait le ramage du Roſſignol.

Di ramo in ramo ei va narrando,
La pena rià che tengo al cüor,
In tanto ancor laurette ſoſpirando,
Cantando narra il mio dolor.
Se, ſe, ſe, &c.

ARLEQUIN.

Cela eſt beau, mais cela ne vaut pas mille écus.

MEZZETIN.

Ah ! je vous conſeille de vous plain-

dre ; vous ſerez bien lézez ; c'eſt le public qui les payera, ne vous mettez pas en peine.

ARLEQUIN.

M'en répondez-vous ?

MEZZETIN.

Le premier jour tout ſera plein.

ARLEQUIN.

Et le lendemain vous aurez le ſort d'une piece nouvelle.

MEZZETIN.

Qu'importe ; il y a des Piéces qui ont du bonheur : ſçavez-vous ce que j'ai vû réuſſir.

Il chante.

Tragédie en un Acte enchaînée ;
Oh oh tourelouribo
Et dans la même journée ;
Oh oh tourelouribo
Paſtorale détonnée ;
Oh oh tourelouribo.

TRIVELIN.

Il en faut eſſayer.



SCENE VII.

L'ACTRICE, Les ſuſdits.

L'ACTRICE.

JE ſuis charmée, Meſſieurs, de vous trouver aſſemblés ; vous devinez ſans doute en me voyant le ſujet qui m'amêne ici, & je me flatte que vous ſerés favorables à mes deiſeins. Je vous avouë que la Comedie a toûjours été ma paſſion dominante, ma jeuneſſe, ma vivacité, mes agrémens, ma figure, mes talens ; tout me perſuade que mon ſuccès ne ſera point douteux ; le bon goût des Spectateurs m'en aſſure ; en un mot je veux débuter, c'eſt ma faveur que le Début ; j'y ſuis déterminé : il u'y a point de tems à perdre. Débutons, débutons promptement.

ARLEQUIN *la contrefaiſant.*

Débutons, débutons promptement. Voilà une petite perſonne qui ne veut pas qu'on la faſſe attendre ; quelle impatiencc !

L'ACTRICE.

Ah! que vous me connoiſſez bien, je ne puis languir dans une longue attente; je ſuis l'impatience même; je n'aime point les délais; qu'il me tarde de faire briller ſur la Scene les dons que la nature m'a départis; quel plaiſir pour moi d'exciter ces éclatans brouhaas, de m'attirer les applaudiſſemens tumultueux d'un Parterre qui ne les donne qu'avec juſtice. Quelle gloire de m'entendre dire : *Que vous êtes jolie ! que d'eſprit & de graces vous répandez dans tout ce que vous joüez ! quelles aimables petites façons ! quels yeux fripons ! quels airs engageans !* Ah il me ſemble que j'y ſuis deja ; *Monſieur, vous avez bien de la bonté ; cela vous plaiſt à dire ; je ne merite pas tant d'encens ; arrêtez-vous donc, petit badin, vous n'y penſez pas.*

ARLEQUIN.

Voilà, ma foi, une Scene d'après nature ; je crois Mademoiſelle, que vous réuſſirez beaucoup dans les couliſſes.

L'ACTRICE.

Je ne ferai pas moins de progrès ſur le

le Théatre ; j'ai le langage aiſé, le geſte joli, le coup d'œil fin, la memoire excellente ; avec ces heureux talens je me flatte de me tirer avec avantage du rôle le plus difficile.

TRIVELIN.

Comment diable ! vous parlez déja en grande Comedienne ; où avez-vous fait votre apprentiſſage ?

L'ACTRICE.

Sur un Théatre où les differentes Scenes qu'on y repreſente ſont bien plus difficiles à joüer que ſur le vôtre. Le grand monde m'a donné des leçons, dont j'ai ſçû profiter.

ARLEQUIN.

C'eſt à dire que vous avez déja débuté.

PANTALON.

Quels caracteres avez-vous envie d'embraſſer ?

L'ACTRICE.

Je ſuis univerſelle ; tous les caracteres me conviennent ; la Prude, la Coquette, l'Extravagante, l'Ingenuë, la Spirituelle, la Sincere, la Diſſimulée, la Femme, la Fille, la Veuve, je ſuis propre à tout.

ARLEQUIN.

Hé mais c'eſt une trouvaille que cette Actrice-là ! elle feroit dans un beſoin le role d'Arlequin.

L'ACTRICE.

Pourquoi non ? ſi je l'avois entrepris je m'en tirerois avec ſuccès, & je ferois la cabriole auſſi-bien que vous : (*Elle la fait*) qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN.

Oh ! parbleu, Mademoiſelle, je vous retiens pour me doubler.

L'ACTRICE.

Bon, bon ; ce n'eſt encore rien que céla, je vais vous donner un échantillon de mon ſçavoir faire ; voulez-vous que nous faſſions enſemble une Scene Italienne à l'impromptu ?

ARLEQUIN.

Quel ſera le ſujet de cette Scene ?

L'ACTRICE.

Suppoſons que vous ſoyez mon amant, & que je vous ſois infidele.

ARLEQUIN.

Fort bien. Le premier objet qui ſe preſente à l'imagination de ces femmes de ſpectacle, c'eſt l'infidelité. N'importe, voyons, je vais commencer, vous me répondrez.

Come ti m'ha tradito ingrata, ſcelerata, crudele, e queſte ſono le promeſſe che mihai fatte, ela fede che mihai giurata.

L'ACTRICE.

Sono io che deüo lamentarmi; in queſta maniera ſiſtrapazza una fanciulla innocente [elle pleure] *e ben vero che ti ho giurato un' amor eterno, tu mi paſcui allòrea amabile, e gentile, ma dopo che ho veduto il mio bello ſcapino, ti trovo più brutto del Diávolo; ſei tu he mi hai ingannata.*

ARLEQUIN.

Come ti me chiami brutto, mì che parevo agl'occhi tuoi più bello di Zefiro à Flora, di Cupido à Pſiche, d'Endimione à Diana, e di Pluton à Proſerpina.

L'ACTRICE.

E vero lo confeſſo; ma i tempi ſono cangiati, non ti poſſo piu ſoffrire, tu mi ſembri più ſpauentoſo che poli femo à Galatea, che Vulcano à Venere, ch'il Satiro à Coriſca, e che un Marito alla ſua Spoſa.

ARLEQUIN.

Oh perfida donna!

L'ACTRICE.

Orrido moſtro!

ARLEQUIN.

Ingannatrice !

L'ACTRICE.

Scimiotto maledetto.

ARLEQUIN.

Se credessi la mia colera !

L'ACTRICE.

Che cosa faresti?

ARLEQUIN.

Darei un potentissimo schiaffo sopra quel muso traditore.

L'ACTRICE.

A me un schiaffo ! oh questo e tropo.

Elle arrache la batte d'Arlequin & l'en rosse d'importance.

Voilà ce qui s'appelle une Scene Italienne.

ARLEQUIN.

Oüi, mais c'étoit à moi à donner les coups de bâton.

TRIVELIN.

On ne peut pas mieux, Mademoiselle ; & pour peu que vous ayez d'autres talens . . .

L'ACTRICE.

D'autres talens ! en doutez-vous ?

Allons Messieurs de la Simphonie, un Tambourin.

Elle danse.

Hé bien, Messieurs, me trouvez-vous digne d'entrer dans votre illustre Compagnie ?

PANTALON.

Belle demande ! le moyen de vous refuser, vous êtes si jolie.

ARLEQUIN.

Ah ! le vieux coquin.

LE DOCTEUR.

Vous nous conviendrez à merveille.

L'ACTRICE.

Tout de bon, ne me flattez-vous point ?

SCARAMOUCHE.

Nullement, nous vous disons la vérité.

L'ACTRICE.

Il est fort heureux qu'une fille de seize ans vous convienne. A ce qui me paroît, Messieurs, vous n'êtes pas difficiles ; adieu, je vais faire avertir mes amis du jour de mon début, & s'ils y viennent tous, je vous répons d'une nombreuse assemblée.



SCENE VIII.

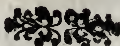
UN ACTEUR, les susdits.

L'ACTEUR.

PLace, place, Messieurs, voici deux Acteurs qui viennent débuter ; ils veulent avoir le Théatre libre, parce qu'ils gesticulent beaucoup.

ARLEQUIN.

Cela est juste, il faut leur laisser les coudées franches.



ON representoit à la suite de cette Scene la PARODIE DU JOUEUR ou DES BOUFFONS *avec* D. MICCO E LERBINA, *mais comme l'un & l'autre se trouvent imprimés dans le Recueil que je vends des* PARODIES, *tome* 3e. *page* 282. *jusques à* 324. *j'ay crû devoir y renvoyer le Lecteur. Je mettray seulement ici le Vaudeville qui doit naturellement se rapporter aux Débuts.*

VAUDEVILLE.

Pour triompher d'une cruelle,
Riche amant qui faites porter
De l'Or & des Presens chez elle,
C'est fort bien debuter:
Mais pour gouter de doux plaisirs
Près d'un objet qu'on veut surprendre,
Si vous n'offres que des soupirs,
C'est mal s'y prendre.



Je puis fort bien entrer en lice;
Les Galants viennent m'en conter;
Deja pour une jeune Actrice,
C'est fort bien débuter.

J'en voudrois un riche & bienfait ;
Liberal, amuſant & tendre,
Mais ils n'ont tous que du caquet,
C'eſt mal s'y prendre.

ARLEQUIN.

Meſſieurs ne ſoyons plus en guerre.
Nous cherchons à vous contenter.
Et lors qu'on peut plaire au Parterre,
C'eſt fort bien débuter.
Il a trop de diſcernement
Pour ſe laiſſer jamais ſurprendre,
Appeller de ſon Jugement
C'eſt mal s'y prendre.

APPROBATION.

J'AY lû & approuvé par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le deux Comedies précedere un Prologue, ſuite du Nouveau Theatre Italien. A Paris ce 21. Juillet 1729.

DANCHET.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD,

COMEDIE EN TROIS ACTES

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le 23. Janvier 1730.



A PARIS,
Chez BRIASSÒN, ruë saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LISTE

Des Pieces de Théatre de Monsieur DE MARIVAUX,

Pour le Théatre Italien.

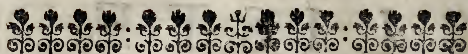
Arlequin poli par l'Amour, Comedie.
La Surprise de l'Amour, Comedie.
La Double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comedie.
La fausse Suivante, Comedie.
L'Isle des Esclaves, Comedie.
L'Héritier de Village, Comedie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Com.

Pour le Théatre François.

La seconde Surprise de l'Amour, Com.
Annibal, Tragédie.
Le Dénoüement imprévû, Comedie.
L'Isle de la Raison, Comedie.

On trouvera toutes ces Pieces chez le Libraire qui débite cette Comedie, chez qui l'on trouve aussi le *Nouveau Théatre Italien*, 8. Vol. in 12. & les *Parodies*, plusieurs Vol. sous presse.

Il imprime aussi les *Oeuvres complettes du Sieur Dufreny de Riviere, Valet de Chambre du Roi*, &c. 4. vol. in-12.



ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, *Femme de Chambre de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Dorante.*

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris.

APPROBATION.

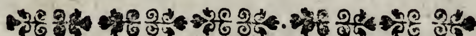
J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comedie qui a pour titre *Le Jeu de l'Amour & du Hazard*, qui doit être imprimée dans le Recueil du nouveau Théatre Italien. Fait à Paris ce 21. Février 1730.

DANCHET.



LE JEU DE L'AMOUR, ET DU HAZARD.

Comedie en trois Actes.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

SILVIA, LISETTE,

SILVIA.



Mais encore une fois, de quoi vous mêlez-vous, pourquoi répondre de mes ſentimens?

LISETTE.

C'eſt que j'ai cru que dans cette occaſion-ci, vos ſentimens reſſembleroient

à ceux de tout le monde ; Monſieur votre Pere me demande ſi vous êtes bien aiſe qu'il vous marie, ſi vous en avez quelque joye ; moi je lui réponds qu'oui; cela va tout de ſuite ; & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oüi* là ne ſoit pas vrai, le *non* n'eſt pas nas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'eſt pas naturel ; quelle ſotte naïveté ! le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien, c'eſt encore *oüi*, par exemple.

SILVIA.

Taiſez-vous, allez répondre vos impertinences ailleurs, & ſçachez que ce n'eſt pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur eſt fait comme celui de tout le monde ; de quoi le vôtre s'aviſe-t'il de n'être fait comme celui de perſonne ?

SILVIA.

Je vous dis que ſi elle oſoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein ; mais dans le fond voions, quel mal ai-je fait de dire à Monsieur Orgon, que vous étie bien-aise d'être mariée ?

SILVIA.

Premiérement, c'est que tu n'as pas dit vrai, je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas necessaire que mon pere croye me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi, vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

SILVIA.

Que sçai-je ; peut-être ne me conviendra-t'il point, & cela m'inquiette.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde, qu'il

eſt bien fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'eſprit, qu'on ne ſçauroit être d'un meilleur caractere; que voulez-vous de plus? peut-on ſe figurer de mariage plus doux? d'union plus délicieuſe?

SILVIA.

Delicieuſe! que tu es folle avec tes expreſſions.

LISETTE.

Ma foi, Madame, c'eſt qu'il eſt heureux qu'un amant de cette eſpece-là, veüille ſe marier dans les formes; il n'y a preſque point de fille, s'il lui faiſoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouſer ſans cérémonie; aimable, bien-fait, voilà de quoi vivre pour l'amour, ſociable & ſpirituel, voilà pour l'entretien de la ſocieté: pardi, tout en ſera bon dans cet homme-là, l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oüi dans le portrait que tu en fais, & on dit qu'il y reſſemble; mais c'eſt un, on dit, & je pourrois bien n'être pas de ce ſentiment-là, moi, il eſt bel homme, dit-on, & c'eſt preſque tant-pis.

LISETTE.

Tant-pis, tant-pis, mais voilà une penſée bien hiteroclite

SILVIA.

C'eſt une penſée de très-bon ſens ; volontiers un bel homme eſt fat , je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh , il a tort d'être fat ; mais il a raiſon d'être beau.

SILVIA.

On ajoûte qu'il eſt bien fait ; paſſe.

LISETTE,

Oüi-da ; celà eſt pardonnable.

SILVIA.

De beauté, & de bonne mine je l'en diſpenſe, ce ſont là des agrémens ſuperflus.

LISETTE.

Vertuchoux ! ſi je me marie jamais, ce ſuperflus-là ſera mon neceſſaire.

SILVIA.

Tu ne ſais ce que tu dis ; dans le mariage , on a plus ſouvent affaire à l'homme raiſonnable , qu'à l'aimable homme : en un mot , je ne lui demande qu'un bon caractere , & cela eſt plus difficile à trouver qu'on ne penſe ; on loüe beaucoup le ſien , mais qui eſt-ce qui a vêcu avec lui ? les hommes ne ſe contrefont-ils pas ? ſur-tout quand ils ont de l'eſprit , n'en ai-je pas veu moi , qui paroiſſoient, avec leurs amis , les meilleurs

gens du monde ? c'eſt la douceur, la raiſon, l'enjouëment même, il n'y a pas juſqu'à leur phiſionomie qui ne ſoit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monſieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raiſonnable, diſoit-on tous les jours d'Ergaſte : auſſi l'eſt-il, répondoit-on, je l'ai répondu moi-même, ſa phiſionomie ne vous ment pas d'un mot ; oüi, fiez-vous-y à cette phiſionomie ſi douce, ſi prevenante, qui diſparoît un quart d'heure après pour faire place à un viſage ſombre, brutal, farouche qui devient l'effroi de toute une maiſon. Ergaſte s'eſt marié, ſa femme, ſes enfans, ſon domeſtique ne lui connoiſſent encore que ce viſage-là, pendant qu'il promene par tout ailleurs cette phiſionomie ſi aimable que nous lui voyons ; & qui n'eſt qu'un maſque qu'il prend au ſortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantaſque avec ces deux viſages !

SILVIA.

N'eſt-on pas content de Leandre quand on le voit ? Eh bien chez lui, c'eſt un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni

qui ne gronde ; c'eſt une ame glacée, ſolitaire, inacceſſible ; ſa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle, elle n'eſt mariée qu'avec une figure qui ſort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne ; n'eſt-ce pas là un mari bien amuſant ?

LISETTE.

Je gêle au recit que vous m'en faites ; mais Terſandre, par exemple ?

SILVIA.

Oüi, Terſandre ! il venoit l'autre jour de s'emporter contre ſa femme, j'arrive, on m'annonce, je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air ſerain, degagé, vous auriez dit qu'il ſortoit de la converſation la plus badine ; ſa bouche & ſes yeux rioient encore ; le fourbe ! voilà ce que c'eſt que les hommes, qui eſt-ce qui croit que ſa femme eſt à plaindre avec lui ? je la trouvai toute abbatuë, le tein plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer, je la trouvai, comme je ſerai peut-être, voilà mon portrait à venir, je vais dumoins riſquer d'en être une copie ; elle me fit pitié Liſette, ſi

j'allois te faire pitié aussi : cela est terrible, qu'en dis tu ? songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari ? c'est un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot là, il me raccommode avec tout le reste.



SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

EH bon jour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t'elle plaisir ? ton prétendu arrive aujourd'hui, son pere me l'apprend par cette Lettre-ci ; tu ne me répons rien, tu me paroît triste? Lisette de son côté baisse les yeux, qu'est-ce que cela signifie ? parle donc toi, dequoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monſieur, un viſage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui ſe tient à l'écart, & puis le portrait d'une femme qui a le viſage abbatu, un tein plombé, des yeux bouffis, & qui viennent de pleurer ; voilà Monſieur tout ce que nous conſiderons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias ? une ame, un portrait : explique-toi donc ? je n'y entens rien.

SILVIA.

C'eſt que j'entretenois Liſette du malheur d'une femme maltraitée par ſon mari, je lui citois celle de Terſandre que je trouvai l'autre jour fort abattuë, parce que ſon mari venoit de la quereller, & je faiſois là-deſſus mes reflexions.

LISETTE.

Oüi, nous parlions d'une phiſionomie qui va & qui vient, nous diſions qu'un

mari porte un maſque avec le monde, & une grimace avec ſa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprens que le mariage t'allarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premierement, il eſt beau, & c'eſt preſque tant-pis.

M. ORGON.

Tant-pis! rêves-tu avec ton tant-pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'eſt la doctrine de Madame, j'étudie ſous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'eſt pas queſtion de tout cela; tiens, ma chere enfant, tu ſçais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouſer; dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage là avec ſon pere, qui eſt mon intime & mon ancien ami, mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-deſſus; je te défens toute complaiſance à mon égard, ſi Dorante ne te conviens point, tu n'as qu'à le dire, & il repart; ſi tu

ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendreſſe en décidera comme à l'Opera ; vous me voulez, je vous veux, vîte un Notaire ; ou bien m'aimez-vous, non, ni moi non plus, vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi je n'ai jamais vû Dorante, il étoit abſent quand j'étois chez ſon pere ; mais ſur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne ſçaurois craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je ſuis pénétrée de vos bontez, mon pere, vous me deffendez toute complaiſance, & je vous obéïrai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais ſi j'oſois, je vous propoſerois ſur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquiliſeroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle, ſi la choſe eſt faiſable je te l'accorde.

SILVIA.

Elle eſt très-faiſable ; mais je crains que ce ne ſoit abuſer de vos bontez.

M. ORGON.

Eh bien, abuſe ; va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être aſſez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puiſſe dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui, ſi je pouvois le voir, l'examiner un peu ſans qu'il me connût ; Liſette a de l'eſprit, Monſieur, elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, & je prendrois la ſienne.

M. ORGON *à part.*

Son idée eſt plaiſante. *haut.* Laiſſe-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. *à part.* Si je la laiſſe faire, il doit arriver quelque choſe de bien ſingulier, elle ne s'y attend pas elle-même.... *haut.* Soit, ma fille, je te permets le déguiſement. Es-tu bien ſûre de ſoûtenir le tien, Liſette ?

LISETTE.

Moi, Monsieur, vous sçavez qui je suis, essayez de m'en conter, & manquez de respect si vous l'osez; à cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends, qu'en dites-vous ? hem, retrouvez-vous Lisette ?

M. ORGON.

Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même ; mais il n'y a point de tems à perdre, va t'ajuster suivant ton rôle, Dorante peut nous surprendre, hâtez-vous, & qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

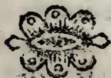
Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi je vais à ma toilette, venez m'y coëffer, Lisette, pour vous accoûtumer à vos fonctions ; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, Marquise, marchons.



SCENE III.

MARIO, Mr ORGON, SILVIA.

MARIO.

MA ſœur, je te felicite de la nouvelle que j'apprens; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oüi, mon frere; mais je n'ai pas le tems de m'arrêter, j'ai des affaires ſérieuſes, & mon pere vous les dira, je vous quitte.

M. ORGON.

Ne l'amuſez pas, Mario, venez vous ſçaurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t'il de nouveau, Monſieur?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être diſcret ſur ce que je vais vous dire au moins.

MARIO.

Je ſuivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguiſé.

MARIO.

Déguiſé ! viendra-t'il en partie de maſque, lui donnerez-vous le bal ?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere. Hum.... » Je ne ſçai au reſte ce que vous » penſerez d'une imagination qui eſt » venuë à mon fils ; elle eſt bizare, il » en convient lui-même, mais le motif » en eſt pardonnable & même délicat ; » c'eſt qu'il m'a prié de lui permettre » de n'arriver d'abord chez vous que » ſous la figure de ſon valet, qui de ſon » côté fera le perſonnage de ſon maître.

MARIO.

Ah, ah ! cela ſera plaiſant.

M. ORGON.

Ecoutez le reſte.... » Mon fils ſçait com- » bien l'engagement qu'il va prendre eſt » ſérieux, & il eſpere, dit-il, ſous ce » déguiſement de peu de durée ſaiſir » quelques traits du caractere de notre » future & la mieux connoître, pour ſe » regler enſuite ſur ce qu'il doit faire, » ſuivant la liberté que nous ſommes

» convenus de leur laisser. Pour moi,
» qui m'en fie bien à ce que vous m'a-
» vez dit de votre aimable fille, j'ai
» consenti à tout en prenant la précau-
» tion de vous avertir, quoiqu'il m'ait
» demandé le secret de vôtre côté; vous
» en userez là-dessus avec la future
» comme vous le jugerez à propos.. .
Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive; c'est que votre sœur inquiette de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de joüer ici la même comedie, & cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer, qu'en dites-vous? Sçavez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse & la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario, Avertirai-je votre sœur ou non?

MARIO.

Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train là, je ne voudrois pas les déranger, & je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un & à l'autre; il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement, voyons

voyons ſi leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma ſœur, toute ſoubrette qu'elle ſera, & cela ſeroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle ſe tirera d'intrigue.

MARIO.

C'eſt une avanture qui ne ſçauroit manquer de nous divertir, je veux me trouver au début, & les agacer tous deux.

SCENE IV.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monſieur, ai-je mauvaiſe grace en femme de chambre; & vous, mon frere, vous ſçavez de quoi il s'agit apparemment, comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma ſœur, c'eſt autant de pris que le valet; mais tu pourrois bien auſſi eſcamotter Dorante à ta maîtreſſe.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire ſous le perſonnage que je joüe, je ne ſerois pas fâchée de ſubjuguer ſa raiſon, de l'étourdir un peu ſur la diſtance qu'il y aura de lui à moi; ſi mes charmes font ce coup là, ils me feront plaiſir, je les eſtimerai, d'ailleurs cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de ſon valet, je ne crains pas ſes ſoûpirs, ils n'oſeront m'aborder, il y aura quelque choſe dans ma phiſionomie qui inſpirera plus de reſpect que d'amour à ce faquin là.

MARIO.

Allons doucement, ma ſœur, ce faquin-là ſera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien, l'honneur de lui plaire ne me ſera pas inutile; les valets ſont naturellement indiſcrets, l'amour eſt babillard, & j'en ferai l'hiſtorien de ſon maître.

UN VALET.

Monſieur, il vient d'arriver un domeſtique qui demande à vous parler, il eſt ſuivi d'un crocheteur qui porte une valiſe.

M. ORGON.

Qu'il entre : c'eſt ſans doute le valet de Dorante ; ſon maître peut être reſté au Bureau pour affaires. Où eſt Liſette ?

SILVIA.

Liſette s'habille, & dans ſon miroir, nous trouve très imprudens de lui livrer Dorante, elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCENE V.

DORANTE en valet, M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche M. Orgon, n'eſt-ce pas à lui à qui j'ai l'honneur de faire la révérence.

M. ORGON.

Oüi, mon ami, c'eſt à lui-même.

DORANTE.

Monſieur, vous avez ſans doute reçû de nos nouvelles, j'appartiens à Monſieur Dorante, qui me ſuit, & qui m'envoye toujours devant vous aſſurer de ſes reſpects, en attendant qu'il vous en aſſure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commiſſion de fort bonne grace ; Liſette, que dis-tu de ce garçon-là ?

SILVIA.

Moi, Monſieur, je dis qu'il eſt bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté, je fais du mieux qu'il m'eſt poſſible.

MARIO.

Il n'eſt pas mal tourné au moins, ton cœur n'a qu'à ſe bien tenir, Liſette.

SILVIA.

Mon cœur, c'eſt bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiſelle, ce que dit Monſieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modeſtie là me plaît, continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! mais il me ſemble que ce nom de Mademoiſelle qu'il te donne eſt bien ſérieux, entre gens comme vous, le ſtile des complimens ne doit pas être ſi grave, vous ſeriez toujours ſur le qui vive ; allons traitez-vous plus commo-

dement, tu as nom Lisette, & toi mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien, Bourguignon, soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette, je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur, ce n'est point encore là votre jargon, c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah, ah, ah.

SILVIA *bas à Mario.*

Vous me joüez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoyement, j'attens les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon, voilà la glace rompuë, puisque cela divertit ces Messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette, & je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans, si vous commencez à vous aimer, vous voilà débaraſſez des cérémonies.

MARIO.

Oh, doucement, s'aimer, c'eſt une autre affaire ; vous ne ſçavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Liſette, moi qui vous parle, il eſt vrai qu'il m'eſt cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille ſur mes briſées.

LISETTE.

Oüi, le prenez-vous ſur ce ton là, & moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Liſette, tu n'as pas beſoin d'ordonner pour être ſervie.

MARIO.

Mons Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raiſon Monſieur, c'eſt dans ſes yeux que je l'ai priſe.

MARIO.

Tais toi, c'eſt encore pis, je te deffens d'avoir tant d'eſprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens, & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès, retirons-nous, Dorante va venir, allons le dire à ma fille; & vous Lisette montrez à ce garçon l'appartement de son maître; Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur vous me faites trop d'honneur.

SCENE VI.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

ILs se donnent la Comedie, n'importe, mettons tout à profit, ce garçon-cy n'est pas sot, & je ne plains pas la soubrette qui l'aura; il va m'en conter, laissons-le dire pourvû qu'il m'instruise.

DORANTE *à part.*

Cette fille-ci m'étonne, il n'y a point de femme au monde à qui sa phisionomie ne fit honneur, lions connoissance avec elle .... *haut*, puisque nous sommes dans le stile amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette queſtion là m'annonce que ſuivant la coûtume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'eſt-il pas vrai ?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce deſſein là, je te l'avouë; tout valet que je ſuis, je n'ai jamais eu de grande liaiſon avec les ſoubrettes, je n'aime pas l'eſprit domeſtique; mais à ton égard c'eſt une autre affaire: comment donc, tu me ſoumets, je ſuis preſque timide, ma familiarité n'oſeroit s'apprivoiſer avec toi; j'ai toûjours envie d'ôter mon chappeau de deſſus ma tête, & quand je te tutoye, il me ſemble que je jure; enfin j'ai un penchant à te traitter avec des reſpects qui te feroient rire. Quelle eſpece de Suivante es-tu donc avec ton air de Princeſſe ?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir ſenti en me voyant, eſt preciſement l'hiſtoire de tous les valets qui m'ont vûe.

DORANTE.

Ma foi, je ne ſerois pas ſurpris quand ce ſeroit auſſi l'hiſtoire de tous les maîtres.

SILVIA.

SILVIA.

Le trait eſt joli aſſurément ; mais je te le repete encore, je ne ſuis pas faite aux cajolleries de ceux dont la garde-robbe reſſemble à la tienne.

DORANTE.

C'eſt-à-dire que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laiſſons-là l'amour, & ſoyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela : ton petit traité n'eſt composé que de deux clauſes impoſſibles.

SILVIA *à part.*

Quel homme pour un valet ! *haut.* Il faut pourtant qu'il s'execute ; on m'a prédit que je n'épouſerai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu, cela eſt plaiſant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme moi, j'ai fait ſerment de n'aimer ſérieuſement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écartes donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écartes peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien diſtingué, & l'on eſt quelquefois fille de condition ſans le ſçavoir.

SILVIA.

Ha, ha, ha, je te remercierois de ton éloge ſi ma mere n'en faiſoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien venge-t'en ſur la mienne ſi tu me trouves aſſez bonne mine pour cela.

SILVIA *à part.*

Il le meriteroit. *haut.* Mais ce n'eſt pas là de quoi il eſt queſtion; tréve de badinage, c'eſt un homme de condition qui m'eſt prédit pour époux, & je n'en rabatrai rien.

DORANTE.

Parbleu, ſi j'étois tel, la prédiction me menaceroit, j'aurois peur de la verifier; je n'ai pas de foi à l'aſtrologie, mais j'en ai beaucoup à ton viſage.

SILVIA *à part.*

Il ne tarit point.... *haut.* Finiras-tu, que t'importe la prédiction puiſqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien, & moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette, cette fierté-là te va à merveille, & quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vûë, il te faloit encore cette grace-là, & je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA *à part.*

Mais en verité, voilà un garçon qui me surprend malgré que j'en aye.... *haut.* Dis-moi, qui es-tu toi qui me parles ainsi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer, la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle, j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA *à part.*

Nous voilà grace au Ciel en converſation reglée. *haut.* Bourguignon je ne ſçaurois me fâcher des diſcours que tu me tiens; mais je t'en prie changeons d'entretien, venons à ton maître, tu peux te paſſer de me parler d'amour, je penſe?

DORANTE.

Tu pourrois bien te paſſer de m'en faire ſentir toi.

SILVIA.

Ahi! je me fâcherai, tu m'impatientes, encore une fois laiſſe-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuſe.... *haut.* Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir, faudra-t'il que je te quitte? *à part.* Je devrois déja l'avoir fait.

DORANTE.

Attens, Liſette, je voulois moi-même

ſe parler d'autre choſe ; mais je ne ſçais plus ce que c'eſt.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque choſe à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées auſſi à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé ſi ta maîtreſſe te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour, adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Liſette, il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien ſoit, je voulois te parler de lui auſſi, & j'eſpere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il eſt ; ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion, il faut qu'il ait du merite puiſque tu le ſers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis-là par exemple ?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eu de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponſes qui m'emportent ; fais comme tu voudras, je n'y réſiſte point, & je ſuis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien ſçavoir comment il ſe fait que j'ai la bonté de t'écouter, car aſſurement, cela eſt ſingulier !

DORANTE.

Tu as raiſon, notre avanture eſt unique.

SILVIA *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne ſuis point partie, je ne pars point, me voilà encore, & je réponds ! en verité, cela paſſe la raillerie. *haut.* Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je, plus de quartier ; quand ton maître ſera venu, je tâcherai en faveur de ma maîtreſſe de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine ; en attendant, tu vois cet appartement, c'eſt le vôtre.

DORANTE.

Tiens; voici mon maître.

SCENE VII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, te voilà, Bourguignon; mon porte-manteau & toi, avez-vous été bien reçûs ici?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un Domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire Monsieur Orgon & sa fille, sans doute, Monsieur?

ARLEQUIN.

Et oüi, mon beau-pere & ma femme, autant vaut; je viens pour épouser, & ils m'attendent pour être mariez, cela est convenu, il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'eſt une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y penſe.

ARLEQUIN.

Oüi, mais quand on y a penſé on n'y penſe plus.

SILVIA *bas à Dorante.*

Bourguignon, on eſt homme de merite à bon marché chez vous, ce me ſemble?

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien, je lui dis ſeulement, que je vais faire deſcendre Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beaupere, comme moi ?

SILVIA.

C'eſt qu'il ne l'eſt pas encore.

DORANTE.

Elle a raiſon, Monſieur, le mariage n'eſt pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien, me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il ſoit fait.

ARLEQUIN.

Pardi, voilà bien des façons pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle ſi grande difference y a-t'il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oüi, Monſieur, nous avons tort, & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme auſſi, je vous prie ; mais avant que de partir, dites-moi une choſe, vous qui êtes ſi jolie, n'êtes-vous pas la ſoubrette de l'Hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait, je m'en réjoüis : croyez-vous que je plaiſe ici, comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve.... plaiſant.

ARLEQUIN.

Bon, tant-mieux, entretenez-vous dans ce ſentiment-là, il pourra trouver ſa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeſte de vous en contenter ; mais je vous quitte, il faut

qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere, car assurement il seroit venu, & j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA *à part.*

Que le sort est bizarre ! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCENE VIII.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien, Monsieur, mon commencement va bien, je plais déja à la soubrette.

DORANTE.

Butord que tu es.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc, mon entrée est si gentille.

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler sottes & triviales, je t'avois donné de si bonnes instructions, je ne t'avois recommandé que d'être serieux. Va, je vois bien que je

ſuis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les ſuites, & puiſque le ſerieux n'eſt pas ſuffiſant, je donnerai du mélancolique, je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne ſçais plus où j'en ſuis ; cette avanture-ci m'étourdit : que faut-il que je faſſe ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que la fille n'eſt pas plaiſante ?

DORANTE.

Tais-toi ; voici Monſieur Orgon qui vient.

SCENE IX.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. ORGON.

MOn cher Monſieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'eſt que de cet inſtant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monſieur, mille pardons, c'eſt beau-

coup trop, & il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute; au surplus tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

ARLEQUIN

Vous êtes le maître, & moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, & je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon; mais quand on arrive de voyage, vous sçavez qu'on est si mal bâti, & j'étois bien aise de me presenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réüssi; ma fille s'habille, elle a été un peu indisposée, en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir?

ARLEQUIN.

Oh je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

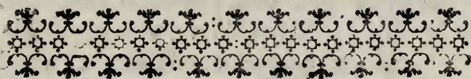
ARLEQUIN.

Le gaillard eſt gourmet, il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, que me veux-tu Liſette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment,

M. ORGON.

Dequoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où ſont les choſes, parce qu'il eſt important que vous en

ſoyez éclairci , afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci eſt donc bien ſerieux.

LISETTE.

Oüi trés ſerieux, vous avez conſenti au déguiſement de Mademoiſelle Silvia, moi-même je l'ai trouvé d'abord ſans conſéquence, mais je me ſuis trompé.

M. ORGON.

Et de quelle conſéquence eſt-il donc ?

LISETTE.

Monſieur, on a de la peine à ſe loüer ſoi-même, mais malgré toutes les regles de la modeſtie, il faut pourtant que je vous diſe que ſi vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiſelle votre fille ; il eſt tems qu'elle ſe déclare, cela preſſe, car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh d'où vient qu'il ne voudroit plus de ma fille, quand il la connoîtra, te deffie-tu de ſes charmes ?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous meffiez pas aſſez des miens, je vous avertis qu'ils

vont leur train, & que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON,

Je vous en fais mes complimens, Lisette, *il rit*, ah, ah, ah!

LISETTE.

Nous y voilà; vous plaisantez, Monsieur, vous vous mocquez de moi, J'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le repete encore, le cœur de Dorante va bien vîte; tenez actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain, je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira; mais cela ne laissera pas que d'être, voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien, que vous importe: s'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi vous ne l'en empêchreiez pas?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, ſi tu le menes juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, prenez-y garde, juſqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laiſſé faire tout ſeuls; j'ai menagé ſa tête, ſi je m'en meſle, je la renverſe, il n'y aura plus de remede.

M. ORGON.

Renverſe, ravage, brûle, enfin épouſe, je te le permets ſi tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied là je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais dis-moi, ma fille, t'a-t'elle parlé, que penſe-t'elle de ſon prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obſede; mais à veuë de païs, je ne la crois pas contente, je la trouve triſte, réveuſe, & je m'attens bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi je te le défends; j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raiſons pour faire durer ce déguiſement; je

veux

veux qu'elle examine ſon futur plus à loiſir. Mais le valet comment ſe gouverne-t-il ? ne ſe mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'eſt un original, j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conſequence avec elle parce qu'il eſt bien fait, il la regarde & ſoupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche ?

LISETTE.

Mais..... elle rougit.

M. ORGON.

Bon, tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarraſſent pas juſques là.

LISETTE.

Monſieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'eſt donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu ſoupçonnes ce valet de la prévenir contre ſon maître ; & ſi elle ſe fâche ne t'en inquiette point, ce ſont mes affaires : mais voici Dorante qui te cherche apparamment.

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, M. ORGON.

ARLEQUIN.

AH, je vous retrouve merveilleuſe Dame, je vous demandois à tout le monde ; Serviteur cher beau Pere ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur : Adieu mes enfans, je vous laiſſe enſemble, il eſt bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux beſognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience, adieu.



SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise le bonhomme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coute tant d'attendre, Monsieur , c'est par galanterie que vous faites l'impatient , à peine êtes vous arrivé ! votre amour ne sauroit être bien fort , ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez , prodige de nos jours , un amour de votre façon, ne reste pas long-temps au Berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, & le troisieme là rendu grand garçon; tâchons de l'établir au plus vîte, aïez soin de lui puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite, eſt-il ſi abandonné.

ARLEQUIN.

En attendant qu'il ſoit pourvû, donnez-lui ſeulement votre belle main blanche pour l'amuſer un peu.

LISETTE.

Tenez donc petit importun, puiſqu'on ne ſçauroit avoir la paix qu'en vous amuſant.

ARLEQUIN, *lui baiſant la main.*

Cher joujou de mon ame ! cela me réjoüit comme du vin délicieux, quel dommage, de n'en avoir que Roquille!

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous, vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me ſoûtenir en attendant que je vive.

LISETTE

Ne faut-il pas avoir de la raiſon.

ARLEQUIN.

De la raiſon ! helas je l'ai perduë, vos beaux yeux ſont les filoux qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais eſt-il poſſible, que vous m'ai-

miez tant ? je ne ſçaurois me le perſuader.

ARLEQUIN.

Je ne me ſoucie pas de ce qui eſt poſſible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela eſt juſte.

LISETTE.

Mon miroir ne ſerviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah mignone, adorable, votre humilité ne ſeroit donc qu'une hypocrite!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous ; c'eſt votre valet.

SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

MOnſieur, pourrois-je vous entretenir un moment ?

ARLEQUIN.

Non: maudite ſoit la valetaille qui ne

ſçauroit nous laiſſer en repos.

LISETTE.

Voyez ce qu'il nous veut, Monſieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, ſon congé ſera le troiſiéme. Voyons ?

DORANTE *bas à Arlequin.*

Viens donc impertinent.

ARLEQUIN *bas à Dorante.*

Ce ſont des injures, & non pas des mots cela.... *à Liſette*, ma Reine excuſez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Debarraſſe-moi de tout ceci, ne te livre point, paroît ſérieux, & reveur, & même mécontent, entens-tu ?

ARLEQUIN.

Oüi mon ami, ne vous inquiettez-pas, & retirez-vous.



SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH, Madame, ſans lui j'allois vous dire de belles choſes, & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui eſt extraordinaire; mais à propos de mon amour, quand eſt-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut eſperer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La queſtion eſt vive; ſçavez-vous bien que vous m'embarraſſez?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? je brûle, & je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer ſi vîte.

ARLEQUIN.

Je ſuis du ſentiment que vous le pouvez en conſcience.

LISETTE.

La retenuë de mon ſexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt doncpas la retenue d'apreſent qui donne bien d'autres permiſſions.

LISETTE.

Mais, que me demandez vous ?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez ; tenez je vous aime moi, faites l'écho, repetez Princeſſe.

LISETTE.

Quel inſatiable ! eh-bien, Monſieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh-bien, Madame, je me meurs, mon bonheur me confond, j'ay peur d'en courir les Champs ; vous m'aimez, cela eſt admirable !

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage ; peut-être m'aimerez vous moins quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croiez plus de qualitez que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous Madame, vous ne sçavez pas les miennes; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez vous qu'on est pas les maîtres de son sort.

ARLEQUIN.

Les Peres & Meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choisi dans quelque état que vous eussiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

ARLEQUIN.

Helas, quand vous ne seriez que Perette ou Margot, quand je vous aurois

vû le Martinet à la main descendre à la Cave, vous auriez toûjours été ma Princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part & d'autre jurons-nous de nous aimer toûjours en dépit de toutes les fautes d'ortographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'interest à ce serment-là que vous, & je le fais de tout mon cœur,

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'ébloüit, & je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne saurois vous souffrir dans cette posture-là, je serois ridicule de vous y laisser; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.



SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

QUe voulez-vous Lisette ?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t'il pas ! Hé ma mie revenez dans un quart-d'heure, allez, les Femmes de Chambre de mon païs n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette ! Reine de ma vie renvoiez-la. Retournez-vous-en ma Fille, nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette ?

SILVIA.

Mais, Madame.

ARLEQUIN.

Mais! Ce mais-là n'eſt bon qu'à me donner la fievre.

SILVIA. *à part les premiers mots.*

Ah le vilain homme! Madame, je vous aſſure que cela eſt preſſé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défaſſe, Monſieur.

ARLEQUIN.

Puiſque le Diable le veut & elle-auſſi..., Patience ... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les ſottes gens que nos gens!

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

JE vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire eſſuyer les brutalitez de cet animal-là.

LISETTE.

Pardy, Madame, je ne puis pas joüer deux Rolles à la fois; il faut que je paroisse ou la Maitresse, ou la Suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre Maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eû le tems de l'éxaminer beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle avec votre examen? ést-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la repugnance qu'il me voit, car il me fuit, & ne me dit mot; dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne sçaurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne ſçauriez ! & qu'eſt-ce qui vous en empêche ?

LISETTE.

Monſieur Orgon, me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnois point mon Pere à ce procedé-là.

LISETTE.

Poſitivement défendu.

SILVIA.

Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'aſſurer qu'ils ſont invincibles ; je ne ſaurois me perſuader qu'après cela il veuille pouſſer les choſes plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur qu'a-t'il donc de ſi déſagréable, de ſi rebutant ?

SILVIA.

Il me déplaît vous dis-je, & votre peu de zele auſſi.

LISETTE.

Donnez vous le tems de voir ce qu'il eſt, voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le haïs aſſez ſans prendre du tems pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet qui fait l'important ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte ?

SILVIA.

Hum, la sotte ! son valet a bien affaire ici ?

LISETTE.

C'est que je me meffie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire ; j'ai soin que ce valet me parle peu, & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de tres-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal adroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t'il pas à m'entendre dire de jolies choses ! à qui en avez-vous ? d'où vous vient la manie, d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part ? car enfin, vous m'obligez à le justifier, il n'est pas question de le broüiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire moi une imbe-

cile qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh, Madame, dès que vous le deffendez sur ce ton-là, & que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je vous le défens sur ce ton là ! qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même ? qu'entendez-vous par ce discours, que se passe-t'il dans votre esprit ?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vûe comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien si ce valet n'a rien dit, à la bonne-heure, il ne faut pas vous emporter pour le justifier, je vous crois, voilà qui est fini, je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses, je me sens dans une indignation.... qui.... va jusqu'aux larmes,

LISETTE

En quoi donc, Madame, quelle fi-

nesse entendez vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entens finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! vous me manquez de respect jusques-là, bonne opinion juste Ciel ! Bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? qu'est-ce que cela veut dire, à qui parlez-vous ? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive, où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sçais rien, mais je ne reviendrai de long-tems de la surprise où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi ; retirez-vous, vous m'êtes insupportable, laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

SILVIA.

JE frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire ; avec quelle impudence les Domestiques ne nous trai-

tent-ils pas dans leur esprit ? comme ces gens-là vous dégradent ! je ne sçaurois m'en remettre, je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toûjours peur, il s'agit d'un valet : Ah l'étrange chose ! écartons l'idée dont cette insolente est venuë me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je suis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoions plus, e t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non-plus, tu me dis je t'en prie.

SILVIA.

C'eſt que cela m'eſt échappé.

DORANTE.

Eh, bien crois-moi, parlons comme nous pourrons, ce n'eſt pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Eſt-ce que ton Maître s'en va? il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'eſt-il pas vray? j'acheve ta penſée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même ſi j'en avois envie; mais je ne ſonge pas à toi.

DORANTE.

Et moi je ne te perds point de vûe.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifferent, & me l'eſt en effet, je ne te veux ni bien ni

ni mal, je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai à moins que l'éſprit ne me tourne; voilà mes diſpoſitions, ma raiſon ne m'en permet point d'autres, & je devrois me diſpenſer de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur eſt inconcevable, tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaiſie il s'eſt allé mettre dans l'eſprit! il me fait de la peine: reviens à toi, tu me parles; je te réponds, c'eſt beaucoup, c'eſt trop même; tu peux m'en croire, & ſi tu étois inſtruit, en verité tu ſerois content de moi, tu me trouverois d'une bonté ſans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me raſſure; ce que je fais eſt loüable, c'eſt par générosité que je te parles, mais il ne faut pas que cela dure, ces générositez-là ne sont bonnes qu'en paſſant, & je ne ſuis pas faite pour me raſſurer toûjours ſur l'innocence de mes intentions; à la fin, cela ne reſſembleroit plus à rien; ainſi finiſſons, Bourguignon, finiſſons je t'en prie; qu'eſt-ce que cela ſignifie?

C'eſt ſe mocquer, allons qu'il n'en ſoit plus parlé.

DORANTE.

Ah, ma chere Liſette, que je ſouffre.

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire, tu te plaignois de moi quand tu es entré, de quoi étoit-il queſtion ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle, j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela ? quand je m'en fâcherois, il n'en feroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtreſſe en partant a paru m'accuſer de t'avoir parlé au déſavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle ſe l'imagine, & ſi elle t'en parle encore, tu peux nier hardiment, je me charge du reſte.

DORANTE.

Eh, ce n'eſt pas cela qui m'occupe !

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire enſemble.

DORANTE.

Laiſſe-moi du moins le plaiſir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là ! j'amuſerai la paſſion de Bourguignon : le ſouvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raiſon, je ne ſçais ce que je dis, ni ce que je te demande ; adieu.

SILVIA.

Adieu, tu prens le bon parti. . . . . mais à propos de tes adieux, il me reſte encore une choſe à ſçavoir, vous partez, m'as-tu dit, cela eſt-il ſérieux ?

DORANTE.

Pour moi il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponſe-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'eſt de n'être pas parti dès que je t'ai vûë.

SILVIA *à part.*

J'ai beſoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu ſçavois, Liſette, l'état où je me trouve....

SILVIA.

Oh, il n'eſt pas ſi curieux à ſçavoir que le mien, je t'en aſſure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? je ne me propoſe pas de te rendre ſenſible.

SILVIA.

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je eſperer en tâchant de me faire aimer? helas! quand même j'aurois ton cœur....

SILVIA.

Que le Ciel m'en préſerve! quand tu l'aurois, tu ne le ſçaurois pas, & je ferois ſi bien, que je ne le ſçaurois pas moi-même: tenez, quelle idée il lui vient là.

DORANTE.

Il eſt donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aime, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de ſi affreux?

SILVIA.

Rien, ce n'eſt pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien, chere Liſette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh, je te l'ai aſſez dit, tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye! Deſeſpere une paſſion dangereuſe, ſauve-moi des effets que j'en crains; tu ne me hais, ni ne m'aime, ni ne m'aimeras! accable mon cœur de cette certitude là! j'agis de bonne foi, donne-moi du ſecours contre moi-même, il m'eſt neceſſaire, je te le demande à genoux. *Il ſe jette à genoux. Dans ce moment M. Orgon & Mario entrent & ne diſent mot.*

SILVIA.

Ah, nous y voilà! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon avanture; que je ſuis malheureuſe! c'eſt ma facilité qui le place là; leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure, il peut venir quelqu'un, je dirai ce qu'il te plaira, que me veux-tu, je ne te hais point, leves-toi, je t'aimerois ſi je pouvois, tu ne me déplaît point, cela doit te ſuffire.

DORANTE

DORANTE.

Quoi, Liſette, ſi je n'étois pas ce que je ſuis, ſi j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimaſſe autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Aſſurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas, tu me ſouffrirois.

SILVIA.

Volontiers, mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire ſérieuſement; & ſi cela eſt, ma raiſon eſt perduë.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te leves point.



SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

M. ORGON.

C'Eſt bien dommage de vous interrompre, cela va à merveille, mes enfans, courage.

SILVIA.

Je ne ſçaurois empêcher ce garçon de ſe mettre à genoux, Monſieur, je ne ſuis pas en état de lui en impoſer, je penſe.

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Liſette, & vous reprendrez votre converſation quand nous ſerons partis : vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire; Monſieur.

M. ORGON.

Allez, & tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de mé agement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monſieur ?

MARIO.

Vous-même, mons Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le reſpect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne ſçai ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu ; vous vous juſtifierez une autre fois.

SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, Silvia, vous ne nous regardez pas, vous avez l'air tout embaraſſé.

SILVIA.

Moi, mon pere ! & où ſeroit le motif de mon embarras ? Je ſuis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire ; je ſuis fâchée de vous dire que c'eſt une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frere ; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante.

M. ORGON.

Oüi, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne sçavois pas l'Epithete, ne me parles pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, & c'est sur quoi j'étois bien-aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon pere, & personne au monde que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma fœur, elle eſt trop forte pour être ſi naturelle, & quelqu'un y a aidé.

SILVIA *avec vivacité.*

Avec quel air miſterieux vous me dites cela, mon frere; & qui eſt donc ce quelqu'un qui y a aidé? voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma ſœur, comme tu t'emportes.

SILVIA.

C'eſt que je ſuis bien laſſe de mon perſonnage, & je me ſerois déja démaſquée ſi je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille, je viens ici pour vous le recommander; puiſque j'ai eu la complaiſance de vous permettre votre déguiſement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de ſuſpendre votre jugement ſur Dorante, & de voir ſi l'averſion qu'on vous a donné pour lui eſt legitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere! Je vous dis qu'on ne me la point donnée.

MARIO.

Quoi, ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui ?

SILVIA *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans ! m'a dégoûtée de lui, dégoûtée ! j'essuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inoüies, qu'un langage inconcevable ; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose, & puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui est étrange ; à qui en as-tu donc ? d'où vient que tu es si fort sur le qui vive, dans quelle idée nous soupçonne-tu ?

SILVIA.

Courage, mon frere, par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne ? avez-vous des visions ?

M. ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvemens-là qui sont cause que Lisette nous a parlé com-

me elle a fait ; elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de son maître, & Madame, nous a-t'elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere, que j'en suis encore toute surprise, & c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne sçavent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t'il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoüe que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t'il rien de plus simple ? Quoi, parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on est surprise : un moment après un mauvais esprit raisonne, il faut se fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle à cause de la conséquence de ce qu'elle dit ? mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me dé-

fende, qu'on me justifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuse-t'on ? instruisez-moi, je vous en conjure; cela est-il serieux, me joüe-t'on, se mocque-t'on de moi ? je ne suis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne; comment donc, des surprises, des conséquences ! Eh qu'on s'explique, que veut-on dire ? On accuse ce valet, & on a tort; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, & voilà qui est fini; pourquoi donc m'en reparler encore ? car je suis outrée !

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille, tu aurois grande envie de me quereller aussi; mais faisons mieux, il n'y a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement ! Sur tout que Lisette ne m'approche pas, je la hais plus que Dorante.

M.

M. ORGON.

Tu la verras si tu veux, mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime, & cela t'importune assurement.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre, il me prend pour une suivante, & il me parle sur ce ton là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vû se mettre à genoux malgré toi? n'as-tu pas été obligée pour le faire lever de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas?

SILVIA *à part*.

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t'il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajoûté, volontiers, sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frere! mais comme l'action m'a deplû, la repetition n'en est pas aimable; haça

parlons ſerieuſement, quand finira la Comedie que vous vous donnez ſur mon compte ?

M. ORGON.

La ſeule choſe que j'exige de toi, ma fille, c'eſt de ne te déterminer à le refuſer qu'avec connoiſſance de cauſe ; attens encore, tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouſeras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis...., mais, mon pere ? je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

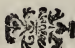
Pourquoi grace? & moi je veux qu'il ſorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera, allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu ma ſœur, ſans rancune.



SCENE XII.

SILVIA *ſeule*, DORANTE *qui vient peu après.*

SILVIA.

AH, que j'ai le cœur ſerré! je ne ſçais ce qui ſe mêle à l'embarras où je me trouve, toute cette avanture-ci m'afflige, je me défie de tous les viſages, je ne ſuis contente de perſonne, je ne le ſuis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah, je te cherchois, Liſette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver, car je te fuis moi.

DORANTE.

Arrête donc, Liſette, j'ai à te parler pour la derniere fois, il s'agit d'une choſe de conſéquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes, je ne te vois jamais que tu ne me chagrine, laiſſe-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je, tu vas voir les choses bien changer de face, parce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien, parles donc, je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois ; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette : tu m'as promis le secret ; achevons, tu m'as vû dans de grands mouvemens ; je n'ai pû me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà, je me défendrai bien de t'entendre moi, adieu.

DORANTE.

Reſte, ce n'eſt plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah, Liſette ! c'eſt ici où tu vas juger des peines qu'a dû reſſentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'eſt pas à ton cœur à qui je parle, c'eſt à toi.

DORANTE.

Perſonne ne vient-il ?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où ſont les choſes me force à te le dire, je ſuis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sçache que celui qui eſt avec ta maîtreſſe n'eſt pas ce qu'on penſe.

SILVIA *vivement.*

Qui eſt-il donc ?

DORANTE,

Un valet.

SILVIA.

Après ?

DORANTE.

C'eſt moi qui ſuis Dorante.

SILVIA *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois ſous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtreſſe avant que de l'épouſer, mon pere en partant me permit ce que j'ai fait, & l'évenement m'en paroît un ſonge : je hais la maîtreſſe dont je devois être l'époux, & j'aime la ſuivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je faſſe à preſent ? je rougis pour elle de le dire, mais ta maîtreſſe a ſi peu de goût qu'elle eſt épriſe de mon valet au point qu'elle l'épouſera ſi on le laiſſe faire, quel parti prendre ?

SILVIA *à part.*

Cachons-lui qui je ſuis.... *haut.* Votre ſituation eſt neuve aſſurément ! mais, Monſieur, je vous fais d'abord mes excuſes de tout ce que mes diſcours ont pû avoir d'irregulier dans nos entretiens.

DORANTE *vivement.*

Tais-toi, Liſette ; tes excuſes me chagrinent, ils me rappellent la diſtance qui nous ſepare, & ne me la rendent que plus douloureuſe.

SILVIA.

Votre penchant pour moi eſt-il ſi ſerieux ? m'aimez-vous juſques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puiſqu'il ne m'eſt pas permis d'unir mon ſort au tien ; & dans cet état la ſeule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïſſois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choiſi dans la condition où je ſuis, eſt aſſurement bien digne qu'on l'accepte, & je le payerois volontiers du mien, ſi je ne craignois pas de le jetter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas aſſez de charmes, Liſette ? y ajoûtes-tu encore la nobleſſe avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entends quelqu'un, patientez encore ſur l'article de votre valet, les

choſes n'iront pas ſi vîte, nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je ſuivrai tes conſeils. *Il ſort.*

SILVIA.

Allons, j'avois grand beſoin que ce fût là Dorante!

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver, ma ſœur: nous t'avons laiſſé dans des inquiétudes qui me touchent: je veux t'en tirer, écoute-moi.

SILVIA *vivement.*

Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles!

MARIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

SILVIA.

Ce n'eſt point Bourguignon, mon frere, c'eſt Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure, il ſort, il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, ſortons d'ici, allons trouver mon pere, il faut qu'il le ſçache; j'aurai beſoin de vous auſſi mon frere, il me vient de nouvelles idées, il faudra feindre de m'aimer, vous en avez déja dit quelque choſe en badinant; mais ſur tout gardez bien le ſecret, je vous en prie.

MARIO.

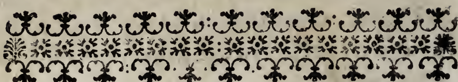
Oh je le garderai bien, car je ne ſçai ce que c'eſt.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez, ne perdons point de tems; il n'eſt jamais rien arrivé d'égal à cela!

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.



ACTE III.

SCENE I.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HElas, Monſieur, mon très-honoré maître; je vous en conjure.

DORANTE.

Encore ?

ARLEQUIN.

Ayez compaſſion de ma bonne avanture, ne portez point guignon à mon bonheur qui va ſon train ſi rondement, ne lui fermez point le paſſage.

DORANTE.

Allons donc, miſerable, je crois que tu te mocques de moi ! tu meriterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuſe point, ſi je les merite; mais quand je les aurai reçûs, permettez-

moi d'en meriter d'autres : voulez-vous que j'aille chercher le bâton ?

DORANTE.

Maraut !

ARLEQUIN.

Maraut ſoit, mais cela n'eſt point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin ! quelle imagination il lui prend !

ARLEQUIN.

Coquin, eſt encore bon, il me convient auſſi : un maraud n'eſt point deshonoré d'être appellé coquin ; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment inſolent, tu veux que je laiſſe un honnête homme dans l'erreur, & que je ſouffre que tu épouſes ſa fille ſous mon nom ? Ecoute, ſi tu me parle encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti Monſieur Orgon de ce que tu es, je te chaſſe, entens-tu ?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous : cette Demoiſelle m'adore, elle m'idolâtre ; ſi je lui dis mon état de valet, & que nonobſtant, ſon tendre cœur ſoit toujours

friand de la nôce avec moi, ne laisserez-vous pas joüer les violons ?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

ARLEQUIN.

Bon ! & je vais de ce pas prévenir cette genereuse personne sur mon habit de caractere, j'espere que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous broüillera ensemble, & que son amour me fera passer à la table en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE *seul, & ensuite* MARIO.

DORANTE.

TOut ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable.... Je voudrois pourtant bien voir Lisette, & sçavoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t'il pour votre ſervice, Monſieur?

MARIO.

Vous en contez à Liſette?

DORANTE.

Elle eſt ſi aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monſieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'eſprit, ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'eſt-ce que cela vous fait, ſuppoſez que Liſette eût du goût pour moi....

MARIO.

Du goût pour lui! où prenez-vous vos termes? vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre eſpece.

DORANTE.

Monſieur, je ne ſçaurois parler autrement.

MARIO.

C'eſt apparemment avec ces petites délicateſſes-là que vous attaquez Liſette ; cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous aſſure, Monſieur, que je n'imite perſonne ; mais ſans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre choſe à me dire ; nous parlions de Liſette, de mon inclination pour elle & de l'interêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment morbleu! il y a déja un ton de jalouſie dans ce que tu me réponds ; modere-toi un peu. Eh bien, tu me diſois qu'en ſuppoſant que Liſette eût du goût pour toi, après.

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le ſçuſſiez, Monſieur ?

MARIO.

Ah, le voici ; c'eſt que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je ſerois très-fâché quelle t'aimât, c'eſt que ſans autre raiſonnement je te deffens de t'adreſſer davantage à elle, non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paroît avoir le cœur trop haut

pour cela, mais c'eſt qu'il me déplaît à moi d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois, car Bourguignon tout Bourguignon qu'il eſt, n'eſt pas même content que vous ſoyez le ſien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien; mais Monſieur, vous l'aimez donc beaucoup.

MARIO.

Aſſez pour m'attacher ſerieuſement à elle, dès que j'aurai pris de certaines meſures; comprens-tu ce que cela ſignifie?

DORANTE.

Oüi, je crois que je ſuis au fait; & ſur ce pied-là vous êtes aimé ſans doute?

MARIO.

Qu'en penſe-tu? eſt-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loüé par vos propres rivaux peût-être?

MARIO.

La réponſe eſt de bon ſens, je te la pardonne; mais je ſuis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime,

& je ne le dis pas pour ten rendre compte comme tu le crois bien, mais c'eſt qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez Monſieur, Liſette, ne ſçait donc pas vos deſſeins ?

MARIO.

Liſette ſcait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas ſenſible, mais j'eſpere que la raiſon me gagnera ſon cœur. Adieu, retire toi ſans bruit : ſon indiférence pour moi malgré tout ce que je lui offre doit te conſoler du ſacrifice que tu me feras ..... ta-livrée n'eſt pas propre à faire pancher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour luter contre moi.

SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

AH te voilà Liſette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous Monſieur, vous me paroiſſez émû ?

MARIO.

MARIO.

Ce n'eſt rien, je diſois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il eſt triſte, eſt-ce que vous le querelliez ?

DORANTE.

Monſieur, m'apprend qu'il vous aime, Liſette.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable.

MARIO.

Je ne ſaurois empêcher qu'il ne t'aime belle Liſette, mais je ne veux pas qu'il te le diſe.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répe ter

MARIO.

Dumoins ne te le répetera-t'il pas quand je ſerai préſent ; retirez vous Bourguignon.

DORANTE.

J'attens qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend, ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monſieur ?

SILVIA

Quoi de l'amour ? oh je crois qu'il ne ſera pas neceſſaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En verité je joüe ici un joli perſonnage, qu'il ſorte donc ? à qui eſt-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je ſouffre !

SILVIA.

Cedez, puiſqu'il ſe fâche.

DORANTE, *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là Lisette.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

SI je n'aimois pas cet homme-là, avoüons que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

M. ORGON.

Dequoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colere de Dorante qui sort, & que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a t'il dit dans le petit entretien que vous avez eû tête à tête avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vû d'homme ni plus intrigué ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne ſuis pas fâché qu'il ſoit la duppe de ſon propre ſtratagême, & d'ailleurs à le bien prendre, il n'y a rien de ſi flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait juſqu'ici, ma fille; mais en voilà aſſez.

MARIO.

Mais où en eſt-il préciſément ma ſœur ?

SILVIA.

Helas mon frere, je vous avoüe que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Helas mon frere, me dit-elle ! ſentez-vous cette paix douce qui ſe mêle à ce qu'elle dit ?

M. ORGON.

Quoi ma fille, tu eſpere qu'il ira juſqu'à t'offrir ſa main dans le déguiſement où te voilà ?

SILVIA.

Oüi, mon cher Pere, je l'eſpere.

MARIO.

Fripponne que tu es, avec ton cher pere ! tu ne nous gronde plus à preſent; tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me paſſez rien.

MARIO.

Ha, ha, je prens ma revanche; tu m'as tantôt chicanné ſur les expreſſions, il faut bien à mon tour que je badine un peu ſur les tiennes; ta joye eſt bien auſſi divertiſſante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille, j'acquieſce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah, Monſieur, ſi vous ſçaviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante, & moi, nous ſommes deſtinés l'un à l'autre, il doit m'épouſer, ſi vous ſçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le ſouvenir de l'excès de tendreſſe qu'il me montre; ſi vous ſçaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable, il ne pourra jamais ſe rappeller notre hiſtoire ſans m'aimer, je n'y ſongerai jamais que je ne l'aime; vous avez fondé notre bonheur pour la vie en me laiſſant faire, c'eſt un mariage unique, c'eſt une avanture dont le ſeul recit eſt attendriſſant, c'eſt le coup

de hazard le plus ſingulier, le plus heureux, le plus ...

MARIO.

Ha, ha, ha, que ton cœur a de caquet, ma ſœur, quelle éloquence!

M. ORGON.

Il faut convenir que le regal que tu te donnes eſt charmant, ſur-tout ſi tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante eſt vaincu, j'attens mon captif.

MARIO.

Ses fers ſeront plus dorez qu'il ne penſe; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il ſouffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à ſe déterminer, ne me le rend que plus eſtimable: il penſe qu'il chagrinera ſon pere en m'épouſant, il croit trahir ſa fortune & ſa naiſſance, voilà de grands ſujets de reflexion, je ſerai charmée de triompher; mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne: je veux un combat entre l'amour & la raiſon.

MARIO.

Et que la raiſon y périſſe?

M. ORGON.

C'eſt-à-dire que tu veux qu'il ſente toute l'étenduë de l'impertinence qu'il croira faire : quelle inſatiable vanité d'amour propre !

MARIO.

Cela, c'eſt l'amour propre d'une femme & il eſt tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

PAix, voici Liſette : voyons ce qu'elle nous veut ?

LISETTE.

Monſieur vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez, Dorante, que vous livriez ſa tête à ma diſcretion, je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, & vous verrez de l'ouvrage bien faite ; allez, c'eſt une tête-bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en faſſe à préſent, Madame me le cede-t'elle ?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non, je te la donne Liſette, je te

remets tous mes droits, & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse, Monsieur le veut bien aussi?

M. ORGON.

Oüi, qu'il s'accommode, pourquoi t'aime-t'il?

MARIO.

J'y consens aussi moi.

LISETTE.

Moi aussi, & je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends, j'y mets pourtant une petite restriction, c'est qu'il faudroit pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dise un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je lui dis un peu, il le sçaura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien cette tête en si bon état, ne soutiendra-t'elle pas cette secousse là? je ne le crois pas de caractere à s'éffaroucher la dessus.

LISETTE.

LISETTE.

Le voici qui me cherche, aiez donc la bonté de me laiſſer le champ libre, il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela eſt juſte, retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ENfin, ma Reine, je vous vois & je ne vous quitte plus, car j'ai trop pati d'avoir manqué de votre préſence, & j'ai crû que vous eſquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avoüer, Monſieur, qu'il en étoit quelque choſe.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher, la durée m'en est trop précieuse.

ARLEQUIN.

Ah, que ces paroles me fortifient.

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits mots là, & les cüeillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre; je viens de lui parler, & j'ai son aveû pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous, je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne qui en est veritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toûjours.

ARLEQUIN.

Chere pêtite main rondelette & potelée, je vous prens ſans marchander, je ne ſuis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiette.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah que n'enny, vous ne ſçavez pas cette Arithmetique-là auſſi-bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un préſent du Ciel.

ARLEQUIN.

Le préſent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il eſt bien meſquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne ſauriez croire combien votre modeſtie m'embarraſſe.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépenſe d'embarras,

je ferois bien éfronté, si je n'étois modeste.

LISETTE.

Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, je ne sçai plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois Monsieur, je me connois.

ARLEQUIN.

He, je me connois bien aussi, & je n'ai pas là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite; mais, c'est là le Diable que de me connoître, vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel! *haut* d'où vient me dites vous cela?

ARLEQUIN.

Et voilà où gît le Lievre.

LISETTE.

Mais encore? Vous m'inquiettez: est-ce que vous n'êtes pas?...

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, vous m'otez ma couverture,

LISETTE.

Sachons de quoy il s'agît ?

ARLEQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire là . . . *haut.* Madame, votre amoûr eſt-il d'une conſtitution bien robuſte,ſoutiendra-t'il bien la fatigue, que je vais lui donner, un mauvais gîte lui fait-il peur ? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah tirez-moi d'inquietude ! en un mot qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſuis. . . . n'avez vous jamais vû de fauſſe monnoye ? ſavez-vous ce que c'eſt qu'un Loüis d'Or faux ? Eh bien, je reſſemble aſſez à cela.

LISETTE.

Achevez donc, quel eſt votre nom ?

ARLEQUIN.

Mon nom. *à part.* Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? non cela rime trop coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ah dame, il y a un peu à tirer ici ! haïſſez-vous la qualité de ſoldat ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un ſoldat ?

ARLEQUIN.

Oüi, par exemple un ſoldat d'antichambre.

LISETTE.

Un ſoldat d'antichambre ! ce n'eſt donc point Dorante à qui je parle enfin ?

ARLEQUIN.

C'eſt lui qui eſt mon Capitaine.

LISETTE.

Faquin.

ARLEQUIN *à part.*

Je n'ai pû éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce Magot, tenez !

ARLEQUIN *à part.*

La jolie culebute que je fais là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuiſe en humilités pour cet animal-là !

ARLEQUIN.

Helas, Madame, ſi vous preferiez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monſieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, je ne ſçaurois pourtant m'empêcher d'en rire avec ſa gloire ; &

il n'y a plus que ce parti là à prendre … va va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition,

ARLEQUIN.

Tout de bon charitable Dame, ah que mon amour vous promet de reconnoissance!

LISETTE.

Touche-là Arlequin ; je suis prise pour duppe : le soldat d'antichambre de Monsieur, vaut bien la coëffeuse de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuse de Madame!

LISETTE.

C'est mon Capitaine ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Masque!

LISETTE.

Prens ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misere!

LISETTE.

Venons au fait ; m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Pardi oüi, en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, & tu sçais

bien que nous nous ſommes promis fidelité en dépit de toutes les fautes d'Ortographe.

LISETTE.

Va, le mal n'eſt pas grand, conſolons-nous, ne faiſons ſemblant de rien, & n'apprétons point à rire; il y a apparence que ton maître eſt encore dans l'erreur, à l'égard de ma maîtreſſe, ne l'avertis de rien, laiſſons les choſes comme elles ſont: je croi que le voici qui entre. Monſieur je ſuis votre ſervante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. *riant*, ha, ha, ha.

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

EH bien, tu quitte la fille d'Orgon, lui as-tu dit qui tu érois?

ARLEQUIN.

Pardi oüi, la pauvre enfant, j'ai trouvé ſon cœur plus doux qu'un

Agneau, il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin, que j'avois un habit d'ordonnance; Eh bien mon ami, m'a-t'elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit, le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laisse pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sotte histoire me conte-tu-là?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment, elle consent à t'épouser?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade.

DORANTE.

Tu m'en imposes, elle ne sçait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souguenille si vous me fâchez? je veux bien que vous scachiez qu'un amour de ma façon, n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe, cela n'eſt pas concevable; & je vois bien qu'il faudra que j'avertiſſe Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui? notre Pere, ah le bon homme, nous l'avons dans notre manche; c'eſt le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme! ... vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! as-tu vû, Liſette?

ARLEQUIN.

Liſette! non; peut-être a-t'elle paſſé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambriere: je vous cede ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en, la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres ſont un peu aiſées, mais c'eſt la grande habitude qui fait cela: Adieu, quand j'aurai épouſé, nous vivrons but-à-but; votre ſoubrette arrive. Bonjour, Liſette, je vous recommande Bourguignon, c'eſt un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE *à part.*

QUelle eſt digne d'être aimée ! pourquoy faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Ou étiez-vous donc Monſieur? depuis que j'ai quitté Mario je n'ai pû vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monſieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me ſuis pourtant pas éloigné ; mais dequoi s'agit-il ?

SILVIA *à part.*

Quelle froideur*! haut* j'ai eû beau décrier votre valet, & prendre ſa conſcience à témoin de ſon peu de mérite, j'ai eû beau lui repréſenter qu'on pouvoit du moins reculer le Mariage, il ne ma pas ſeulement écoutée; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il eſt tems de vous déclarer.

DORANTE.

C'eſt mon intention ; je vais partir *incognito*, & je laiſſerai un billet qui

instruira Monsieur Orgon de tout.

SILVIA *à part.*

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais .... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, & je ne saurois m'y résoudre ; j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire : je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sçai pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combatre ; & ce n'est pas a moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de Monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela ?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses

que je pourrois ſuppoſer ; mais je ne ſuis pas folle, & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire : Adieu Liſette.

SILVIA.

Prenez garde, je crois que vous ne m'entendez pas, je ſuis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille ! & l'explication ne me ſeroit pas favorable, gardez-moi le ſecret juſqu'à mon départ.

SILVIA

Quoy, ſerieuſement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être ſi bien au fait !

DORANTE.

Cela eſt bien naif : Adieu. *Il s'en va.*

SILVIA *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouſerai jamais . . . . *elle le regarde aller*, il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde ſi je tourne la tête, je ne ſaurois le rappeller moi... Il ſeroit pourtant ſingulier qu'il partît après tout ce que j'ai

fait? .... Ah, voilà qui eſt fini, il s'en va, je n'ai pas tant de pouvoir ſur lui que je le croïois: mon frere eſt un maladroit, il s'y eſt mal pris, les gens indifferens gâtent tout. Ne ſuis-je pas bien avancée? quel dénoüement! ... Dorante reparoît pourtant; il me ſemble qu'il revient, je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de ſortir, afin qu'il m'arrête: il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque choſe.

DORANTE *l'arrêtant.*

Reſtez, je vous prie, j'ai encore quelque choſe à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monſieur.

DORANTE.

J'ai de la peine à partir ſans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh, Monſieur, de quelle conſequence eſt-il de vous juſtifier auprès de moi? Ce n'eſt pas la peine, je ne ſuis qu'une ſuivante, & vous me le faites bien ſentir.

DORANTE.

Moi, Liſette! eſt-ce à vous à vous plaindre? vous qui me voiez prendre mon parti, ſans me rien dire.

SILVIA.

Hum, ſi je voulois je vous répon-

drois bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je ! Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vû par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse, ainsi, vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour, qui est-ce qui vous l'a dit ? je ne saurois vous aimer, qu'en sçavez vous ? vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien, Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde instruisez moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi, tenez, si vous m'aimez ne m'interrogez point; vous ne craignez que mon indifference, & vous êtes trop

heureux que je me taiſe. Que vous importent mes ſentimens ?

DORANTE.

Ce quils m'importent, Liſette ? peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non, & vous me le répetez ſi ſouvent que je vous crois ; mais pourquoi m'en perſuadez-vous, que voulez-vous que je faſſe de cette penſée-là Monſieur? je vais vous parler à cœur ouvert, vous m'aimez, mais votre amour n'eſt pas une choſe bien ſerieuſe pour vous, que de reſſources n'avez-vous pas pour vous en défaire ? la diſtance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver ſur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre ſenſible, les amuſemens d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement, vous en rirez peût-être au ſortir d'ici, & vous aurez raiſon ; mais moi, Monſieur, ſi je m'en reſſouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel ſecours aurai-je contre l'impreſſion qu'il m'aura faite ? qui eſt-ce qui me dédommagera de votre perte ? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? ſçavez-vous bien

que ſi je vous aimois tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus ? jugez donc de l'état où je reſterois, ayez la générosité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferois un ſcrupule de vous dire que je vous aime dans les diſpoſitions où vous êtes ; l'aveu de mes ſentimens pourroit expoſer votre raiſon, & vous voyez bien auſſi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah, ma chere Liſette, que viens-je d'entendre ! tes paroles ont un feu qui me pénetre, je t'adore, je te reſpecte, il n'eſt ni rang, ni naiſſance, ni fortune qui ne diſparoiſſe devant une ame comme la tienne ; j'aurois honte que mon orgüeil tint encore contre toi, & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En verité ne mériteriez-vous pas que je les priſſe, ne faut-il pas être bien généreuſe pour vous diſſimuler le plaiſir qu'ils me font, & croyez-vous que cela puiſſe durer ?

DORANTE.

Vous m'aimez donc ?

SILVIA.

Non, non ; mais ſi vous me le de-

mandez encore, tant-pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette; Mario ne m'allarme plus, vous ne l'aimez point, vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes sensible à ma tendresse, je ne sçaurois en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr, & vous ne sçauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh, je n'y tâcherai point, gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentezvous-pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi, vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vûe, ma fortune nous suffit à tous deux, & le mérite vaut bien la naissance: ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! ſçavez-vous bien que vous me charmez , Dorante ?

DORANTE

Ne gênez donc plus votre tendreſſe , & laiſſez-la répondre....

SILVIA.

Enfin , j'en ſuis venuë à bout; vous , vous ne changerez jamais.

DORANTE.

Non , ma chere Liſette.

SILVIA.

Que d'amour !

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA , DORANTE, LISETTE , ARLEQUIN , MARIO.

SILVIA.

AH, mon pere vous avez voulu que je fûſſe à Dorante , venez voir votre fille vous obeïr avec plus de joye qu'on n'en eût jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous ſon pere , Monſieur ?

SILVIA.

Oüi , Dorante la même idée de nous connoître nous eſt venue à tous deux , après cela je n'ai plus rien à vous dire, vous m'aimez , je n'en ſçaurois douter,

mais à votre tour jugez de mes sentimens pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez vous cette lettre-là ? voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant sçû que par vous.

DORANTE.

Je ne saurois vous exprimer mon bonheur, Madame ; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves qne je vous ai donné de ma tendresse.

MARIO.

Dorante, me pardonne-t'il la colere où j'ai mis Bourguignon ?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie. ARLEQUIN.

De la joie, Madame ; vous avez perdu votre rang, mais vous n'êtes point à plaindre puisqu'Arlequin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation ! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds-pas ; avant notre reconnoissance votre dot valoit mieux que vous, à présent vous valez mieux que votre dot. Allons saute Marquis. FIN.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE PHENIX

COMEDIE

EN UN ACTE

AVEC

UN DIVERTISSEMENT.

Par M. DE CASTERA.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 5e. Novembre 1731.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ON TROUVE DANS LA MESME BOUTIQUE,

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Comédies représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, depuis l'année 1716. 8 vol. *in*-12.

Les Piéces suivantes publiées depuis l'Edition du Recueil se vendent séparement.

Les Paysans de qualité, les Débuts, par MM. *Dominique* & *Romagnesi*, in-12. 1729.
Le Jeu de l'amour & du hazard, par M. *Marivaux*. in 12.
Arlequin Hulla, & la revuë des Théatres, par *MM. Dominique* & *Romagnesi*.
Le Philosophe duppe de l'amour, par M. ***
La Femme jalouse, par M. *Jolly*.
Le Portrait, par M. *Beauchamps*.
Les effets du dépit, par *le même*,
Les amants réünis, par *le même*.
La Capricieuse, par M. *Jolly*, sous-presse.
Le Jaloux, par M, *Beauchamps*, sous-presse.
La Veuve Coquette, par M. *Desportes*.

Les Parodies du nouveau Théatre Italien, avec les airs des Chansons & Vaudevilles gravés, 3 vol. *in*-12. fig. 1731.

Les Œuvres de M. Riviere Du Frény, avec les airs des Chansons gravés, 6 vol. *in*-12. Fig. 1731.

On trouve aussi tous les autres Théatres.

ACTEURS.

CINTHIO.

ISABELLE, femme de Cinthio.

ROZETTE, ſuivante d'Iſabelle.

ARLEQUIN, valet de Cinthio, & mari de Rozette.

TRIVELIN, autre valet de Cinthio.

MARIO, ami de Cinthio.

BLAISE, Jardinier de Cinthio.

UN vieux Payſan.

UN jeune Berger.

UNE jeune Bergere.

La Scene eſt en Provence auprès du Château d'Iſabelle.



LE PHENIX,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CINTHIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



'A, Monsieur Cinthio, parlons en conscience.

CINTHIO.

Que me veux-tu? voyons, explique-toy.

ARLEQUIN.

La demande est bonne, ma foy!
Vous ne sçavez donc pas encor ce que je pense!

CINTHIO.

Non vrayment.

ARLEQUIN.

Ecoutez, quand on a pour valet
Un homme tel, que ma mere m'a fait,
Beau comme les amours, & d'esprit agréable;

N'eſt-ce pas agir follement
Que de l'expoſer au tourment
D'une fatigue inſupportable ?

CINTHIO.

Il falloit bien.....

ARLEQUIN.

Depuis vingt jours entiers,
Que nous courons comme des lévriers,
Nous n'avons fait qu'un ſaut d'Italie en Provence.
Ho parbleu trop eſt trop, tréve de diligence !

CINTHIO.

Cependant.......

ARLEQUIN.

Paſſe encor ſi vos chevaux maudits
Se fuſſent contentés de ſecoüer ma ratte.

CINTHIO.

Nous pouvons à preſent.

ARLEQUIN.

Mais être aſſez hardis
Pour faire inſulte à ma peau délicate,
L'écorcher ſans reſpect, j'en enrage !

CINTHIO.

Arlequin,
Tu vas être en repos, diſſipe ton chagrin,
Voici le Château d'Iſabelle ;
Peux-tu blâmer le feu charmant,

Qui me ramene avec empreſſement
Auprés d'une Epouſe ſi belle ?

ARLEQUIN.

Ha, ha, la plaiſante raiſon !
Pour voir une aimable maîtreſſe
Prendre la poſte eſt digne de pardon ;
Et j'en aurois peut-être la foibleſſe ;
Mais croyez-moi, ne vous y trompez pas,
Lorſqu'on retourne chez ſa femme,
C'en eſt aſſez d'aller au pas.

CINTHIO.

Je ſens pour Iſabelle une ſi vive flamme
Que je ne puis trop tôt voir ſes divins appas.

ARLEQUIN.

Et moi je ſens qu'en revoyant Rozette
Je ne ſerai pas fort joyeux.

CINTHIO.

Pourquoi cela ? quel trouble t'inquiete ?
Rozette étoit jadis l'objet de tous tes vœux,
Le temps & le mariage
Ont-ils rendu ton cœur volage ?

ARLEQUIN.

Non, Rozette me plaît, & je l'aime toûjours.

CINTHIO.

Où tendent donc tes ſots diſcours ?

ARLEQUIN.

Fy, comme vous parlez avec irrévérence !

Je ſoutiens que la méfiance
Dans la cervelle d'un mari
Doit exciter après huit ans d'abſence
Un furieux charivari.

CINTHIO.

Je ne l'ignore pas : cette idée odieuſe
Depuis long-temps m'obſede & me pourſuit ;
Rien ne peut égaler l'inquiétude affreuſe,
Où mes noirs ſoupçons m'ont réduit :
Iſabelle m'aimoit, elle étoit vertueuſe ;
Cependant ſa jeuneſſe & mon éloignement. . . . .
Ah que dans le cœur d'un Amant
L'incertitude excite un orage terrible !
Mais grace au ciel en revenant ici
J'apporte dans mon ſein un projet infaillible
Pour être bientôt éclairci.
N'avançons pas plus loin, & dans mon trouble extrême
Interrogeons quelque bouche ſans fard,
Sçachons adroitement comment l'objet que j'aime,
A vêcu depuis mon départ.

ARLEQUIN.

Découvrons ſi notre Coquine
N'a pas un peu fait la lutine ;
Mais. . . Monſieur Arlequin, quel fruit vous reviendra
D'une pareille fadaiſe ?
Peut-être qu'on vous dira

Votre femme eſt très-ſage ; hé bien j'en ſuis fort
aiſe :
En revanche il vous en cuira,
Si par malheur......

CINTHIO.

Voicy notre Jardinier Blaiſe,
Voyons un peu ce qu'il nous apprendra.

SCENE II.

CINTHIO, ARLEQUIN, BLAISE.

CINTHIO.

Bon jour Blaiſe.

BLAISE.

Bon jour.... mais attendez..... tredame,
Avons-je la barluë, ou bian le vartigo ?
Par ma figuette vela l'ame
De deffunt Monſieur Cinthio.

ARLEQUIN.

Tu crois....

BLAISE.

Vela-t-il pas encore
Stelle-là du pauvre Arlequin ?
Alle paroît mardi pu noire qu'un vieux Maure,
Et rude comme marroquin ?
Où Fuyrons-je ?

ARLEQUIN.

Sçais-tu, Maître Juré faquin ? . . . .

BLAISE.

Jarnonce qu'ils avont la face mortuaire !
Queux fantômes hideux !

ARLEQUIN *en le battant.*

Blaiſe mon cher compere,
Voilà pour vous payer de vos jolis diſcours.

BLAISE.

C'eſt fait de ma perſonne : au ſecours, au ſecours !

CINTHIO.

Nous n'avons point perdu la vie,
Mon cher Blaiſe, raſſure-toy,
Tu peux bien t'en fier à moy ;
De te faire du mal nous n'avons nulle envie ;
Tiens, prends ceci pour boire à ma ſanté.

BLAISE.

Ah vartuchou comme ſti-là m'emboiſe !
Meſſieurs les revenants un tantin de bonté,
Ne me charchez pu noiſe !

CINTHIO.

Prends, te dis-je.

BLAISE.

Morgué d'où diable ſortez-vous ?
Seriez-vous par hazard devenus loups-garoux ?

CINTHIO.

Je voudrois bien ſçavoir. . . . .

BLAISE.

Mais par quelle avanture.....

CINTHIO.

Je n'en ai pas le temps.

BLAISE.

Ah par ma fy, j'en jure;
Sans cela d'aujourdy je ne vous dirons mot:
Je prétendons voir clair dans cette affaire;
Avec votre douce maniere
Vous pourriez être mort, & j'en ferions le fot.

CINTHIO.

Puifque j'y fuis contraint, il faut le fatisfaire.
Tu fçais qu'à peine un fortuné lien
Au deftin d'Ifabelle avoit uni le mien,
Lorfqu'un de mes parens m'écrivit de me rendre
Dans les Indes auprès de luy;
Il vouloit me fervir d'appuy,
Et me donner fon bien fans me laiffer attendre
Que loin de moi la mort vint le furprendre.

ARLEQUIN.

L'honnête parent que c'étoit!

CINTHIO.

Je partis; l'amour m'excitoit
A m'enrichir pour Ifabelle,
J'afpirois à lui faire un état digne d'elle.
Bientôt mon vaiffeau fubmergé
Par une tempête effroyable....

ARLEQUIN.

Ah quelle tempête de diable!
Arlequin étoit frit s'il n'avoit pas nagé!
Encor bus-je tant d'eau que je n'en puis plus boire.

BLAISE.

Jarnicoton la joviale histoire!
Queux plaisir!

ARLEQUIN.

A present je n'aime que le vin.

CINTHIO.

Je me sauvai sur le rivage
D'une Isle déserte & sauvage
Avec mon fidéle Arlequin;
Le reste de mon équipage
Servit de proye aux rigueurs de l'orage.

BLAISE.

Ho que nenni da tatigué,
Tous vos gens n'eurent mye une si laide chance.

CINTHIO.

Comment sçais-tu cela?

BLAISE.

Je le sçavons morgué
Parce que j'en ons connoissance.

CINTHIO.

Je croyois cependant que la mer en fureur....

BLAISE.

Un de vos Batteliers s'en ſauvit par bonheur.

CINTHIO.

Un Matelot.

BLAISE.

Oüi, oüi, c'étoit tout ainſi comme;
Tant y a qu'enfin cet honnête homme
s'en vint un jour droit à Lyon,
Et là le bon apôtre annoncit à Madame
Que l'iau, ſauf vot-reſpect, avoit gobé votre ame,
Et qu'ous aviez ſarvi de pâture au poiſſon.

ARLEQUIN.

Ma foy peu s'en fallut; car un gros vilain thon
Prétendoit m'avaler en guiſe d'huitre verte.

CINTHIO.

Après plus de ſept ans un vaiſſeau Portugais
Nous a tirés de notre Iſle déſerte.

ARLEQUIN.

Peſte ſoit du vaiſſeau! mes jours couloient en paix,
J'étois comme un Roy dans cette Iſle,
Nul bruit, nul embarras ne hâtoit mon réveil;
La terre abondante & fertile
M'offroit ſes fruits après un long ſommeil;
Les richeſſes & l'opulence
Ne mettoient entre nous aucune différence,
Et j'avois le plaiſir d'être votre pareil.

CINTHIO.

Je poursuivis ma route avec impatience,
Et je reviens chargé des biens de mon parent.
Heureux si mon épouse a sçu dans sa constance
Garder pour ma tendresse un bien encor plus grand !

BLAISE.

Vartuchou Madame Isabelle !
Alle est aussi sage que belle ;
Drès aussitôt qu'alle apprit votre sort,
Grace, a se retirit dans cette solitude,
Où son plaisir & son unique étude
Est de bian pleurer votre mort.

ARLEQUIN.

Et Rozette, mon camarade,
Qu'en dis-tu ? je me persuade
Qu'elle passe ses jours dans un chagrin affreux.

BLAISE.

Compere, t'as le front tant soit peu rabotteux.

ARLEQUIN.

Plaît-il :

BLAISE.

Ho ce n'est rian, ta femme battifole,
A danse, a se gobarge, a rit comme une folle.

ARLEQUIN.

La traîtresse ! oublier un homme tel que moy !

CINTHIO.

Sur mon retour garde un profond silence,
Mon cher blaise, & retire-toy,

J'aurai ſoin de ta récompenſe.

BLAISE.

Bian, bian, Monſieur, de peur d'être indiſcret
Je m'en allons au cabaret,
Sarviteur.

SCENE III.

CINTHIO, ARLEQUIN.

CINTHIO.

ARlequin, ce que je viens d'apprendre,
Flatte mes vœux & mon amour;
Peut être cependant me laiſſai-je ſurprendre
Par l'illuſion d'un faux jour:
Iſabelle vit loin du monde
Dans une obſcurité profonde;
Nul objet ne vient la tenter,
Une ſi frivole victoire,
Répand-elle ſur moi quelque rayon de gloire,
Et ſon éclat trompeur peut-il me contenter?

ARLEQUIN.

Cette gloire à ce que je penſe,
N'a que de fort minces appas;
Doit-on loüer ma tempérance,
Lorſque faute de vin je ne m'enyvre pas?

CINTHIO.

Tu ne dis que trop vrai: non, je ne ſçaurois
vivre

Dans des ſoupçons ſi rigoureux,
Il faut que pour jamais mon eſprit s'en délivre.

ARLEQUIN.

Bien penſé !

CINTHIO.

Tu connois cet ami généreux,
Qui m'a ſuivi de Veniſe en ces lieux.

ARLEQUIN.

Le Seigneur Mario ?

CINTHIO.

Lui-même;
Je veux qu'il feigne de ſentir
Pour Iſabelle une tendreſſe extrême:
Il eſt jeune & bienfait ; mais pour mieux réuſſir
Dans ce bizarre ſtratagême
Il paſſera pour Prince, & l'éclat des grandeurs
L'enrichira d'un nouveau luſtre :
L'opulence & le rang illuſtre
Trouvent la clef des plus ſuperbes cœurs.

ARLEQUIN.

Pouf ! ce projet eſt déteſtable !

CINTHIO.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt, monſieur, qu'il ne vaut pas le diable;
Mari, qui par adreſſe éprouve ſa moitié,
Homme laid & de baſſe mine,

Qui

Qui dans un miroir s'examine,
Me font tous deux grande pitié,
Car ils ne peuvent ſans miracle
Se diſpenſer de voir un fort vilain ſpectacle.

CINTHIO.

Duſſai-je rencontrer la mort
Dans l'éclairciſſement, que mon ame ſouhaite,
Il faut....

ARLEQUIN.

Hé bien j'en ſuis d'accord,
De mon côté j'éprouverai Rozette,
Je la crois tant ſoit peu coquette
Mais....

CINTHIO.

Allons trouver Mario:
J'apperçois l'aimable Iſabelle,
Ah mon cher Arlequin, eſt-il rien de ſi beau?

ARLEQUIN.

Ma friponne vient avec elle,
Ah, Monſieur, que Rozette eſt un friand morceau!

SCENE IV.

ISABELLE, ROZETTE.

ISABELLE.

NOn, ton eſpérance eſt frivole;

Tu veux en vain, Rozette, adoucir mes ennuis !
Dans l'état funeste où je suis,
Je ne vois rien, qui me console ;
Ces boccages délicieux,
Cette plaine verte & riante
N'ont point de charmes pour mes yeux.

ROZETTE.

Madame, se peut-il que le cours rigoureux
De la douleur qui vous tourmente ?....

ISABELLE.

Mon cher Cinthio ne vit plus,
Il ne vit plus, & je respire,
C'en est assez, cela doit te suffire,
Ne pousse pas plus loin tes efforts superflus ;
Voudrois-tu que je l'oubliasse ?
Non, cher époux, non, non, ne crains pas que j'efface
Tes traits imprimez dans mon cœur !

ROZETTE.

Cette affliction héroïque,
Ces sentimens pleins de grandeur
Sont un peu montez à l'antique,
Du siécle d'apréſent ce n'est plus la pratique ;
Et selon moi l'on n'a pas tort ;
Pour femme jeune & jolie,
Le moindre magot en vie
Vaut mieux qu'un Adonis mort.

ISABELLE.

Ta façon de penser ne dément point ton sort :

ROZETTE.

Ma façon de penser n'est point déraisonnable

ISABELLE.

Lorsque l'amour s'empare d'un cœur bas,
Ce n'est qu'un feu grossier, terrestre, variable,
Qui n'a pour soutien que l'appas
D'un plaisir vain & méprisable ;
Mais dans un cœur né généreux
C'est un rayon pur & céleste,
Qui brave des destins le caprice funeste,
Et qui vit de ses propres feux.

ROZETTE.

Dans les chagrins, qui suivent le veuvage,
L'on vous a, pour votre avantage,
Offert plusieurs partis au-dessus du commun ;
Dussiez-vous mille fois m'appeller ame basse,
Je vous jure qu'à votre place
J'en aurois accepté quelqu'un.

ISABELLE.

Aussi l'aurois-je fait, si j'eusse été Rozette.

ROZETTE.

Quoi ! dès ses plus beaux jours pleurer, s'ensevelir
Au fonds d'une triste retraite !
Par ma foi....

ISABELLE.

Que veux-tu? c'eſt-là mon ſeul plaiſir.
Un cœur qui ſent la perte qu'il a faite,
Trouve qu'il eſt doux d'en gémir.

ROZETTE.

Mon ſentiment n'eſt pas le vôtre.

ISABELLE.

Je le crois.

ROZETTE.

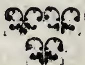
Les regrets ne nous ſervent de rien,
J'aime à me conſoler de la perte d'un bien
Par l'acquiſition d'un autre.

ISABELLE.

Il eſt des biens ſi chers, ſi précieux,
Que leur perte eſt irréparable;
Femme, qui perd un mari vertueux,
Tendre, complaiſant ſociable,
Peut-elle ſe flatter d'en trouver un ſemblable?
C'eſt un don, que le Ciel n'accorde pas deux fois,
Tel étoit Cinthio.

ROZETTE.

Madame, je le crois.



SCENE V.

ARLEQUIN *en habit galonné, portant une espece de lance, au bout de laquelle est attaché un petit portrait,* ISABELLE, ROZETTE.

ARLEQUIN, *chantant sur l'air des Pelerins.*

MOnsieur mon maître en a dans l'aîle
Pour le muzeau,
Dont on voit l'image fidele
Dans ce tableau:
Bonnes gens, si vous nous montrez
Son beau visage,
Pour récompense vous aurez
Mille écus de fromage.



Quel train de vie, ouf! quel maudit tracas!
Quoi! galoper toûjours par vaux & par montagnes,
Parcourir villes & campagnes
Pour chercher une femme, & ne la trouver pas!
Ce n'est pas-là pourtant une marchandise fort rare;
Parbleu notre sort est bizarre;
Mais ce lieu me paroît tranquille & plein d'apas,
Reposons-nous un peu, car ma foi je suis las.

ISABELLE.

Que vois-je ! ah je me meurs !

ROZETTE.

Qu'avez-vous donc, Madame,
Et quel trouble imprévu s'empare de votre ame ?

ISABELLE.

Regarde ce portrait,

ROZETTE.

Ciel ! c'eſt le vôtre.

ISABELLE.

Hélas !
C'eſt celui, dont le jour de notre mariage
Je fis préſent à Cinthio ?
Cher Cinthio, la mort t'a ſeule ôté ce gage
D'un amour ! qui vivra juſques dans mon tombeau !
Cette inſenſible & froide image
A reçû ton dernier ſoupir,
Tes yeux mourans ſe ſont fixez ſur elle ;
La reverrai-je ſans mourir ?
Rozette, ſoutiens-moi, je tremble, je chancelle.

ROZETTE.

Ah, Madame ! ô Ciel quel malheur !
Ma chere maîtreſſe !

ARLEQUIN.

Au voleur !

Ha, ha! bon jour donzelles boccageres!
Mais...si je ne me trompe....Oüi, c'est elle, vivat!
Me voilà bien dans mes affaires;
Belle Dame au teint délicat,
En vous cherchant, soit dit sans nul reproche,
Ma personne a souffert mainte & mainte taloche,
Et j'ai trotté comme un pié-plat.

ISABELLE.

Monsieur, dites-nous je vous prie....

ARLEQUIN.

Je m'appelle Magnatutto,
J'ai l'honneur de servir le Prince Mario,
Qui, sur votre portrait vous aime à la folie:
Votre fortune est faite, allez, n'en doutez pas,
Je vais le chercher de ce pas,
Et vous verrez que son amour extrême......
Mais le voici, qui vient lui-même.

Il court audevant de Mario, comme pour lui annoncer qu'il a trouvé Isabelle.



SCENE VI.

MARIO, ISABELLE, ROZETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

MARIO, *bas à Trivelin.*

QU'elle eſt aimable! ah morbleu, Trivelin,
Que Cinthio doit bénir le deſtin,
Qui dans un nœud charmant avec elle l'engage !
Haut.
Madame, quel bonheur ! je vous vois, & ce jour
Des maux, que j'ai ſoufferts, enfin me dédommage ;
Connoiſſez juſqu'où va l'excès de mon amour
Par l'effet, qu'en mon cœur à produit votre image ;
Pour elle, pour les traits, qu'elle offroit à mes yeux,
Inconnu, vagabond, plus eſclave que Prince
J'erre depuis long-tems de province en province,
Et je m'eſtime encore trop heureux
De vous rencontrer en ces lieux.

ISABELLE.

Puis-je ſçavoir quelle avanture,
Seigneur, entre vos mains a mis cette peinture ?

MARIO.

Dans un Iſle déſerte, où j'étois confiné

Par

Par les decrets du sort à me nuire obstiné,
Un jour après un grand orage
Je vis un jeune infortuné,
Qui venoit de périr par un cruel nauffrage,
Et que l'Océan mutiné
Avoit jetté sur le rivage :
Je pris votre portrait qu'il portoit à son bras.

ISABELLE.

C'étoit mon époux, helas !

MARIO.

Sa beauté charma mon ame ;
Depuis ce temps ma raison
S'est opposée en vain au progrès d'une flamme,
Dont elle condamnoit le dangereux poison.
(*Bas à Trivelin.*)
Par ma foy Trivelin le tour est admirable !
La feinte prend ici l'air de la verité,
Je deviens amoureux ; m'aurois-tu cru capable
De pareille simplicité ?

ISABELLE.

Mon cher époux étendu sur le sable !
O spectacle funeste, ô malheur déplorable !

MARIO.

Quoy toûjours des regrets, des soupirs superflus,
Pour un mari, qui ne les entend plus.
Donnez-moi des rivaux que je puisse combattre.

ARLEQUIN.

Oüi, nous ferons le diable à quatre :
De vivant à vivant nous sommes résolus.

MARIO.

Pour premier fruit de mon ardeur ſincére
J'ai quelques préſens à vous faire
Madame. . . . . . .

ISABELLE.

A moi Seigneur !

MARIO.

Daignez les accepter.

ISABELLE.

Croyez-vous ? . . . . .

MARIO.

Trivelin, faites les apporter.

TRIVELIN.

J'y cours.

ISABELLE.

Quel deſſein eſt le vôtre ?
L'Epoux, que m'a ravi la mort,
Vit encor dans mon cœur malgré les loix du ſort,
Je l'aimerai toûjours, & je n'en veux point d'autre ;
Daignez reſpecter mon malheur,
Et ſans vous occuper d'un eſpoir ſéducteur
Etouffez des déſirs, dont jamais. . . .

MARIO.

Ah Madame ! . . . .

ROZETTE.

Ah ma chere maîtreſſe ! . . . .

ARLEQUIN.

Ah reine de mon ame !
Que veut dire ce ton plaintif,
D'où diable prenez-vous cet air rebarbatif ?
Sçavez-vous bien que Son Alteſſe
Eſt en état de vous faire Princeſſe ?

ISABELLE.

Aprés tous mes ſermens un changement ſi noir
Pourroit-il à l'abry du ſouverain pouvoir
Devenir juſte & légitime ?
Le crime couronné n'en eſt pas moins un crime
Je borne ma Grandeur à remplir mon devoir.

SCENE VII.

Les Acteurs précédents, TRIVELIN, & quelques hommes qui apportent un grand Cabinet.

TRIVELIN.

PLace, place, voici le Thréſor qui s'avance.

ISABELLE.

Hé, Seigneur, à quoi bon laſſer ma patience ?
Permettez-moi d'entrer dans mon Château.

ARLEQUIN.

Ho que non, s'il vous plaît ! foy de Magna-tutto
Vous reſterez,

ROZETTE.

Ah quel éclat, Madame !

ISABELLE.

Pareils objets ne touchent point mon ame.

ARLEQUIN.

A l'aſpect de tant de bijoux
Je ſoûtiens qu'on doit prendre un air riant & doux.

(Il chante ſur l'air, la curioſité.)

Nous portons en tous lieux l'allegreſſe charmante,
La Gayeté ;
Lorſque nous rencontrons quelque fille ignorante,
La Rareté !
Nous lui montrons d'abord pour la rendre ſçavante,
La Curioſité.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédents, un vieux Payſan, une jeune Bergere, un jeune Berger.

LE VIEUX PAYSAN.

MAdame, je venons tretous tant que nous ſommes
De grands & de petits, & de femmes & d'hommes,

Pour voir sous votre bon plaisir
La curiosité, qu'on montre ici, je pense;
Pardonnez notre importunance.

ISABELLE.

Vous pouvez contenter votre innocent désir,
Mes enfans.

LA JEUNE BERGERE.

Ah Colin que de magnificence!

LE VIEUX BERGER.

Velà par ma figuette un marveilleux thrésor!

ROZETTE *tenant une pomme d'or enrichie de pierreries.*

Rien n'est si beau que cette pomme d'or.

Mario & Isabelle se retirent vers le fonds du Théatre.

TRIVELIN.

Je le crois bien : elle est l'ouvrage
D'un Enchanteur habile & sage.
Il l'a faite pour les Epoux,
Qui vivront sans querelles :
Il l'a faite aussi pour les belles,
Qui verront sans dépit jaloux
Des objets plus aimables qu'elles.

ARLEQUIN.

Cet article est un tour de Contrebandier fin,
Qui veut frauder les droits du bureau feminin.

TRIVELIN.

Item, pour les amis dans le malheur fidéles,
Item, pour les ſçavans exempts de vanité,
Pour les Robins, que la finance
N'engage pas à vexer l'innocence,
Plus, pour les Médecins qui rendent la ſanté,
Plus, pour l'Amant, dont la félicité
Ne fatigue pas la conſtance.

ARLEQUIN.

Ajoûtons pour finir par un compte parfait
Un item pour le petit maître,
Qui ne ſe vante pas de ce qu'il n'a point fait.

TRIVELIN.

Jamais on n'en a vû, l'on n'en verra point naître.

LA JEUNE BERGERE *tenant une petite phiole.*

Comment ſe nomme la liqueur
Dont cette phiole eſt remplie?

TRIVELIN.

C'eſt le plus pur extrait de la minauderie,
Il eſt en vogue, on en aime l'odeur,
Chacun en veut, chacun le priſe,
Et ſon parfum a ſupplanté
Les graces, l'enjoûment de la ſociété;
Ceux qui de telle marchandiſe
Faiſoient trafic autrefois,
Sont contraints à préſent de ſouffler dans leurs doigts,

Acceptez ce flacon.

LA JEUNE BERGERE.

Dans nos bois la nature
Ne tire toute ſa parure
Que de ſon ingénuité :
Votre parfum chez nous ne ſeroit pas goûté,
Colin, qui tous les jours me proteſte qu'il m'aime,
Me feroit une peine extrême
S'il me parloit d'un ton, qui parut affecté ;
Je crois qu'à mon égard il penſeroit de même,
Si je frappois ſes yeux par un air emprunté.

LE JEUNE BERGER.

Oüi ſans doute.

ROZETTE *tenant une bourſe.*

Ah que cette bourſe
Eſt d'un travail riche & mignon !

ARLEQUIN.

La peſte ! c'eſt une reſſource
Digne d'attention ;
Elle a la vertu conſolante
De procurer des maris
Aux femmes d'humeur fringante,
Qui portent un cœur jeune avec des cheveux gris.

LE JEUNE BERGER *tenant un bouquet ſurmonté d'un papillon.*

Monſieur, daignez, je vous ſupplie,

M'apprendre ce que signifie
Ce Papillon sur ce bouquet.

TRIVELIN.

C'est un symbole magique,
Qui par sa vertu spécifique
Du plus tendre Berger fait un esprit coquet.

LE JEUNE BERGER.

Que dites-vous ?

TRIVELIN.

Ces fleurs inspirent l'inconstance,
En les portant on court sans qu'on y pense
De la blonde à la brune, & d'objet en objet :
On suit l'instinct de la nature,
Qui change incessamment de face & de figure :
De là naissent mille plaisirs,
Et jamais le dégoût n'amortit les désirs ;
Vous voilà dans l'âge de plaire,
Prenez ce bouquet plein d'appas.

LA JEUNE BERGERE.

Ah Colin ne l'acceptez pas !

LE JEUNE BERGER.

Non, mon adorable Bergere,
Je n'en veux point, j'aime trop vos attraits ;
La nature varie, & ne change jamais,
A son exemple on peut dans une ardeur sincere
Varier ses plaisirs sans de nouveaux objets.

ROZETTE *tenant une médaille.*

A quoy parmi ces bijoux rares
Sert cette médaille, où je voi
Tant de caractéres bizarres?

TRIVELIN.

C'est un beau Talisman, ma foy!
Sa proprieté souveraine
Recrepit l'austére pudeur,
Et sur l'affront, qui suit une tendre fredaine
Répand une couche d'honneur.

ARLEQUIN.

Pour vos besoins, belle soubrette,
Vous devriez vous en munir;
C'est, je vous en assure, une très-bonne emplettte.

ROZETTE.

Monsieur, voudroit-il bien finir?

ARLEQUIN.

Ah, je reconnois ma sottise!
J'agis comme un franc étourneau,
Pareille marchandise
Ne doit se débiter que dessous le manteau.

LE VIEUX PAYSAN *tenant des lunettes.*

Par la sanguoy vecy de gentilles lunettes!

TRIVELIN.

Pour les maris elles sont faites ;
Par leur secours un homme peut sçavoir,
Lorsque sa moitié le caresse,
Si c'est pour l'endormir, ou si c'est par tendresse.

LE VIEUX PAYSAN.

J'aurois bian voulu les avoir
Du tems de ma deffunte femme.

TRIVELIN.

Comment ?

LE VIEUX PAYSAN.

C'étoit une bonne ame ;
Acoutez ; car cecy doit se dire tout bas ;
A m'a laissé pour héritage
Des enfans qui ne teniont pas
De la biauté de mon visage.

ROZETTE.

Entre tant d'objets éclatants
N'auriez-vous rien pour conserver aux femmes
Un teint, qui jusques à cent ans
Puisse exciter de vives flammes ?

ARLEQUIN.

Non ; mais je leur conserve avec facilité
Le désir de paroître aimables,
Et la risible vanité
De s'en croire toûjours capables.

ROZETTE.

Fort bien : gardez vos beaux secrets ;

Je n'en tenterai point l'ufage ;
Autant vaudroit mourir à la fleur de fon âge ;
Que porter fi long temps le deüil de fes attraits.

ISABELLE.

Vos préfens, vos grandeurs n'ont rien qui me féduife ;
Seigneur, vous pérfiftez en vain,
Ce n'eft pas que je vous méprife ;
Mais je dois. . . . . .

MARIO.

Peut-on voir mépris plus inhumain ?
Et vous pouvez encor ! . . .

ISABELLE.

Si vous daignez m'en croire,
Délivrez-vous d'un feu pernicieux,
Qui ne peut que ternir l'éclat de votre gloire,
Eloignez-vous de ces lieux,
Ne nous voyons jamais.

MARIO.

Jamais ! elle me quitte !
Suivons-là ; mais où vais-je, & quel tranfport m'agite ?
Fuyons plûtôt fes attraits dangereux,
Mon cœur prend auprès d'elle un ton trop férieux.

LE VIEUX PAYSAN.

Ç'a décampons itou, pifque chacun décampe.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait ; partez nabot de fine trempe,
Et vous aussi beau Berger langoureux.

SCENE IX.

ROZETTE, ARLEQUIN.

ROZETTE *à part.*

AH que ma maîtresse est folle !

ARLEQUIN *à part.*

Ah que mon maître est heureux !

ROZETTE *à part.*

Cet oyseau me paroît drolle ;
Tâchons de l'attirer dans un piége amoureux :

ARLEQUIN *à part.*

Cette coquine m'envisage,
Voyons si la rusée est constante ou volage.
Rocambole de mon amour,
Minois tendre & friand jazons à notre tour :
Que dites-vous de ma figure,
Et comment trouvez-vous cette noble encolure ?

ROZETTE.

Monsieur, Magna-tutto paroît homme de Cour.

ARLEQUIN.

Vous avez du goût malepeste !

Ma démarche, mon air, mon geste,
Qu'en pensez-vous ?

ROZETTE.

Excusez-moi,
Je n'ose qu'en tremblant. . . . .

ARLEQUIN.

Allons fine matoise,
Expliquez-vous de bonne foy,
Je n'aime pas la grimace bourgeoise.

ROZETTE.

Mon trouble & mon émotion
Ne vous montrent que trop la douce impression,
Que votre aspect fait sur mon ame.

ARLEQUIN *à part.*

Comme elle mord à l'hameçon !
Me voilà bien loti ! diable soit de la femme !
Voyez un peu par curiosité
Avec quelles graces je danse,
Pour de la voix j'en ai sans vanité,
Et je chante par excellence.

Il chante & danse tout à la fois.

ROZETTE.

Quel charme, quelle agilité !

ARLEQUIN.

Ho ! ce qui doit encor plus vous surprendre,

C'eſt que de tout cela je n'en ai rien appris.

ROZETTE.

Rien appris!

ARLEQUIN.

Non vrayment.

ROZETTE.

Mais je ne puis comprendre
Par quel art. . . . . .

ARLEQUIN.

Je ſuis riche, & les moindres eſprits
Sont avec de l'argent Docteurs ſans rien apprendre :
L'argent va droit au but & remporte le prix.
Avec moi vous ſerez contente.

ROZETTE.

Ho je me flatte de ce point !

ARLEQUIN.

Si bien donc beauté ſucculente
Que vous ne me haiſſez point.

ROZETTE.

Moy vous haïr ! je ſerois bien ſauvage.

ARLEQUIN.

Donnez-moi deux baiſers pour gage
De l'amour que vous me portez.

ROZETTE.

Attendons notre mariage ;

Il ſera temps pour lors.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous me rebutez.

ROZETTE.

Vous êtes trop prompt.

ARLEQUIN.

Ma mignonne,
Au moins pour adoucir ce refus inhumain
Laiſſez-moi baiſer votre main.

ROZETTE.

Soit, de bon cœur je vous la donne.

ARLEQUIN *à part.*

Ah malvagia, perfida !

ROZETTE.

Doucement donc, vous me mordez !

ARLEQUIN.

Oüi da
C'eſt une bagatelle, un tranſport de tendreſſe.

ROZETTE.

Il faut que je me rende auprès de ma maîtreſſe,
Je parlerai pour Mario,
Adieu mon cher Magna-tutto,
Je ſens un vrai plaiſir d'avoir fait ta conquête.

ARLEQUIN *à part.*

Adieu, va t'en maudite bête,
Je ſuis au deſeſpoir d'avoir vû ton muzeau.

SCENE X.

CINTHIO, MARIO.

MARIO.

EN verité, mon cher, j'admire ta folie,
Le Ciel t'a fait present d'une femme accomplie,
Tu te donnes les airs d'éprouver sa vertu,
Et pour comble d'extravagance
Tu me mets de moitié de ton impertinence!
Hé fy diable à quoi rêves tu?
Morbleu, dois-je t'apprendre à vivre avec prudence?

CINTHIO.

Mais écoute cher Mario. . . . .

MARIO.

Mais écoute, cher Cinthio,
Rien ne cede en foiblesse aux chimeres jalouses,
Que Messieurs les maris fourrent dans leur cerveau
Contre l'honneur de leurs épouses.

CINTHIO.

Mais. . . . .

MARIO.

Quand jusqu'à demain tu nous diras, mais, mais,
On ne t'excusera jamais.

CINTHIO.

CINTHIO.

La force de l'amour. . . . .

MARIO.

Viſion toute pure !
Un homme délicat en matiere d'amour
Sur de ſimples ſoupçons jettez à l'avanture ;
A l'objet de ſes feux ne fait point pareil tour :
Qu'en peut-il arriver ? la jalouſie eſt louche ,
Elle ne voit qu'à l'aide d'un faux jour ,
Et le venin de ſa bouche
Chaſſe notre repos ſans eſpoir de retour.

CINTHIO.

Qu'eſt-ce à dire ?

MARIO.

L'ami taiſez-vous & pour cauſe.

CINTHIO.

Tes diſcours me glacent d'effroy !

MARIO *à part.*

Tant mieux j'en ſuis ravi. Haut ſçavez-vous bien à quoy
Votre caprice vous expoſe ,
Lorſque vous choiſiſſez un rival tel que moi ?

CINTHIO.

Je t'entends ! je cherchois une femme conſtante ,
Ce bonheur eût comblé mes vœux & mon attente ;
Mais le Ciel aux humains en interdit l'eſpoir !

MARIO.

Tu deviens raiſonnable, à ce que je puis voir.

CINTHIO.

Je l'aimois d'une ardeur ſi pure & ſi fidéle,
La perfide helas! ſi ſa mort
M'eût laiſſé maître de mon ſort,
Je n'aurois point brûlé d'une flamme nouvelle!

MARIO.

Des vrais Amants c'eſt être le modéle.

CINTHIO.

Ah je veux me vanger, & duſſai-je périr!...

MARIO.

Oüi, la vangeance ſera belle!
Va, j'ai pitié de toi; d'autres pour te punir
Dans ton erreur te laiſſeroient languir;
Mais je n'ai pas l'ame cruelle.

CINTHIO.

Tu vois mon embarras & ma peine mortelle;
Explique-toi, fais-m'en ſortir;
Comment es-tu dans l'eſprit d'Iſabelle?

MARIO.

Moi! je ſuis ſi bien auprès d'elle,
Que je vais partir de ce pas.

CINTHIO.

Et la raiſon?

MARIO.

La raiſon en eſt bonne ;

Iſabelle eſt très-ſage, & je ne le ſuis pas :

Voilà pourquoi je pars, mon repos me l'ordonne ;

Un penchant plus fort que moi
Me contraint d'aimer ta femme ;
Elle eſt conſtante pour toi ;
J'évite les langueurs d'une inutile flamme.

CINTHIO.

Ah Mario, faut-il que juſques à ce point ?...

MARIO.

Dequoy te plaindrois-tu ? je ne te trahis point ;
Pour ne point faire ombrage à ta délicateſſe,
Je ſuis l'objet de ma tendreſſe ;
C'eſt en fuyant l'amour qu'on peut le ſurmonter,
L'effort eſt rigoureux, j'en ſerai la victime :
Mais pour me conſerver un ami que j'eſtime,
Il ne ſçauroit trop m'en coûter.



SCENE XI.

CINTHIO *seul.*

MArio mon Rival ! ah que je suis à plaindre !
Mais il est généreux, je n'en ai rien à craindre,
Rassurons-nous, le temps & la raison
Chasseront de son cœur ce funeste poison :
A d'autres soins l'amour m'appelle,
Je veux encore éprouver Isabelle ;
L'ambition n'a pu vaincre son cœur ;
Rien n'égalera mon bonheur
Si la force n'obtient rien d'elle,
Et si sa foy résiste à la frayeur,
Qui chez son sexe est naturelle.

SCENE XII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

OUf ! que maudit soit mille fois
Le sot caprice de mon maître !
J'ai voulu l'imiter, & je m'en mords les doigts ;

Sans lui je n'aurois eu nul désir de connoître
Si Rozette étoit sage ou non.

TRIVELIN *à part.*

Le pauvre diable en tient !

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

Quoi, ce front si mignon
Va perdre sa noble figure ;
Et prendre d'un Belier la chetive parure !

Il se tâte le front & rencontre les doigts de Trivelin, qui lui fait les cornes par derriere.

C'est tout de bon ma foy ! me voilà devenu
Pour jamais animal cornu.

TRIVELIN *à part.*

L'extravagant coquin !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Ah femme diabolique ;
Arlequin est né fils unique ;
Mais grace à tes soins généreux
Il aura désormais des freres en tous lieux.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha.

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Qu'est-ce donc à dire ?

Il me ſemble que j'entends rire,
C'eſt de moi qu'on ſe mocque : hu le vilain affront !
Parbleu malheur à vous rieurs impitoyables,
Vous ſentirez le poids des armes redoutables,
Que Madame Rozette a miſes ſur mon front.

Il donne un coup de tête à Trivelin, & le renverſe.

TRIVELIN *à part.*

Diable ! ſi les maris coëffez d'un tel pannache
Etoient tous auſſi furieux,
Il n'y feroit pas bon.

ARLEQUIN *ſans appercevoir Trivelin.*

Je veux que l'on me hache
Si je ne fais du degât en ces lieux ;
Mais doucement, point d'humeur fanfaronne,
De peur d'être roſſé, ne querellons perſonne ;
C'eſt le meilleur parti : Prenons-nous-en plûtôt
A notre magnificence :
Oüi, oüi, mes habits ſeuls par leur belle apparence
Ont mis Rozette en deffaut,
Ce n'eſt pas le premier ſaut,
Que le faſte ait jamais fait faire à l'innocence.

TRIVELIN *à part.*

Quel Philoſophe !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Allons, Messieurs, les beaux habits,
Puisqu'il vous plaît d'être mes ennemis,
Décanillez & vîte & sans trompette :
Vous, Monsieur le Plumet, vous n'êtes qu'une bête ;
Car vous ne couvrez bien souvent
Que des têtes pleines de vent :
Pour vous, Madame la Perruque ;
Recevez mes adieux, & mes respects profonds ;
Tant de noirs aujourd'hui veulent paroître blonds,
Vous n'avez qu'à couvrir leur nuque.

TRIVELIN *à part.*

Il perd l'esprit.

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Et vous, juste-au-corps galonné,
Après m'avoir servi dans mes impertinences :
Allez sur quelque fat gagner des révérences ;
Votre maître sans vous seroit souvent berné.

TRIVELIN *à part.*

Comme diable il y va !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Pour vous, fine flamberge,
Croyez-moi, songez à partir,

Nous ne sommes pas nés pour faire ensemble
Auberge ;
J'aime la vie, & vous faites mourir.

TRIVELIN *à part.*

Ecoutons jusqu'au bout.

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Que ne puis-je de même
Me délivrer du vilain ornement,
Dont Rozette aujourd'hui me coëffe insolemment !
J'en aurois une joye extrême ;
Mais il est sur mon front cloüé trop fortement.

TRIVELIN *à part.*

Le pauvre sot !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Chantons, on dit que la Musique
Calme l'humeur mélancolique.

Il chante.

Se tu vuoi esser' amante,
Occhi leggiadri, vagha beltà
Di Donna vezzozetta
Ti faranno Dolce sorte ;
Mà se con lei brami sposar'te
A che pensi tu ?

TRIVELIN *à part.*

Coucou, coucou.

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

Coucou !
Maudit oyseau, que le diable t'emporte
Pour te récompenser de chanter de la sorte !
C'est fait de moi, tout aigrit mon chagrin ;
Ah Rozette, ah traîtresse, il faut que je t'assomme !

TRIVELIN.

Assommer une femme ; hé fy le méchant homme !

ARLEQUIN.

Méchant vous même ! ha, ha c'est Trivelin.

TRIVELIN.

Te voilà bien fâché pour une bagatelle ;
Sçais-tu dans ce malheur quel parti je prendrois ?

ARLEQUIN.

Que sçais-je moi ? tu te pendrois.

TRIVELIN.

Quelque sot ! pour tenter encor ton infidéle,
Mon cerveau forgeroit une ruse nouvelle.

ARLEQUIN.

Toutes ces ruses-là. . . .

TRIVELIN.

Taisons-nous, la voici ;
Et sa maîtresse est avec elle ;

Sans bruit & ſans fracas retirons-nous d'ici.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moi tappoter cette fauſſe femelle.

TRIVELIN.

Non s'il te plaît : modére-toi,
Ramaſſe tes habits, & viens-t'en avec moi.

SCENE XIII.

ISABELLE, ROZETTE.

ISABELLE.

QUoi ! tu veux que je m'applaudiſſe
D'avoir ce Prince pour amant !

ROZETTE.

Sans doute.

ISABELLE.

Son amour n'eſt pour moi qu'un ſupplice.

ROZETTE.

Tant pis pour vous, Madame, & pour votre injuſtice.
Daignez y penſer mûrement ;
Eſt-il pour une femme un deſtin plus charmant
Que celui, dont votre caprice
Se plaint ſans aucun fondement ?
Souvent en vain par mille ſtratagêmes
Nous attaquons des cœurs qui mépriſent nos coups,

Votre ſort n'eſt-il pas plus doux ?
Les amans viennent d'eux-mêmes
Se préſenter à vous.
Voilà ce qu'on appelle un entiére victoire !

ISABELLE.

Cette victoire peut flatter
Ceux qui d'un faux éclat tirent toute leur gloire;
Mais un eſprit bien fait ne peut s'en contenter.

ROZETTE.

Avec tant de délicateſſe
On paſſe des jours ennuyeux,
J'eſtime beaucoup la ſageſſe;
Mais c'eſt lorſqu'elle a l'air joyeux,
Autrement. . . . .

ISABELLE.

Allumer des feux,
Qu'on ne peut ſoulager ſans honte & ſans baſ-
ſeſſe,
Rozette, n'eſt-ce pas faire des malheureux ?
S'applaudir d'un tel avantage
N'eſt-ce pas renoncer à toute humanité ?

ROZETTE.

Pour moi, je vous l'avouë avec ſincerité,
Je ſens que je ſuis femme, un amant, que j'en-
gage,
Flatte toûjours ma vanité;

Mais venons-en au fait : veuve qui se marie,
Fait donc selon vous un grand mal,
Et c'est un crime capital,
Dont sa renommée est flétrie ?

ISABELLE.

Je ne dis pas cela : mais j'aime Cinthio.

ROZETTE.

De son tems il étoit aimable,
A present c'est le tour du Prince Mario ;
Un homme si bienfait, si charmant & si beau
Vous rendra la vie agréable.

ISABELLE.

Si je formois de nouveaux nœuds
L'éclat de la beauté n'auroit jamais la force
De séduire mon cœur & de fixer mes vœux.
Elle cache souvent des vices odieux
Sous les brillans dehors d'une flateuse amorce.
Les beaux hommes, Rozette, ont pour nous rarement
Un véritable attachement ;
Tendres adorateurs de leur propre mérite
Ils n'ont des yeux que pour se voir ;
Et quand nous les aimons, leur orgueil les excite
A croire que nos cœurs ne font que leur devoir ;

ROZETTE.

Avec Mario, qui vous aime,

Vous ne courez pas ce danger ;
Au ſurplus il eſt Prince, & la grandeur ſuprême
Vaut bien la peine d'y ſonger.

ISABELLE.

J'y ſonge, & je n'y vois nul appas qui me tente :
Je pleure ici l'objet de mon amour ;
Ma retraite eſt pour moi mille fois plus charmante
Que la plus magnifique Cour.

ROZETTE.

L'ambition pourtant convient aux belles ames :
Ciel ! que vois-je ? fuyons !

SCENE XIV.

CINTHIO *déguiſé en Corſaire ; Arlequin déguiſé à peu près de même ;* ISABELLE, ROZETTE, *ſuite de Cinthio.*

CINTHIO.

ARrêtez ces deux femmes.

ISABELLE.

Ah que mon ſort eſt rigoureux !

ROZETTE.

Maudite ſoit ma deſtinée !

Pourquoi me ſuis-je confinée
Sur ce rivage dangereux ?

CINTHIO.

Cette jeune beauté me charme !
Tâchons de calmer ſes frayeurs,
Et montrons-lui que tous les cœurs,
Deviennent doux quand l'amour les déſarme.
Puiſque le ſort vous met entre mes mains
C'eſt un bonheur pour vous, Madame,
De ſoumettre à l'amour la fierté de mon ame.
J'ai ſur vous des droits ſouverains;
Mais cependant vous pouvez vous attendre
A ne trouver en moi qu'un amant doux & tendre;
Suivez mes pas, & venez à Tunis,
Nos cœurs y goûteront des plaiſirs infinis.

ISABELLE.

Helas, Seigneur ! à quoi voulez vous me contraindre ?
Ah ! ſi vous connoiſſiez combien je ſuis à plaindre,
Mon ſort exciteroit votre compaſſion !

Cinthio & Iſabelle vont s'entretenir vers l'enfoncement du Théatre.

ARLEQUIN.

Et vous, ma groſſe dondon,
Serez-vous bien d'humeur à ſuivre ma perſonne ?

ROZETTE.

Dans l'état où je ſuis, je dois vous obéir,
Ma fortune ainſi l'ordonne ;
Mais ſans regret je ne pourrai partir.

ARLEQUIN *à part.*

Bien répondu ! la bonne piece
A pourtant quelquesfois des tranſports de ſageſſe :

Haut.

Pourquoi donc mon Pays vous fait-il tant de peur ?

ROZETTE.

Chez vous un homme ſeul ſuivant ſa fantaiſie
Avec vingt femmes ſe marie,
On y doit périr de langueur.

ARLEQUIN.

Cela vous déplaît.

ROZETTE.

Oüi ſans doute,
Et je ſoutiens que j'ai raiſon.

ARLEQUIN *à part.*

Crac, ſa ſageſſe eſt en déroute,
La voilà qui fait le plongeon.

ROZETTE.

On dit que votre humeur ombrageuſe & ſauvage

Nous fait passer nos jours dans un dur escla-
vage,
Cette mode est horrible.

ARLEQUIN.

Apprenez à parler,
Lorsqu'on a des oyseaux sujets à s'envoler,
L'on fait fort bien de les tenir en cage.

ISABELLE, *revenant vers le bord du Théatre.*

De grace acceptez, Seigneur,
La rançon que je vous offre.

ARLEQUIN.

S'il n'en veut pas, je la prends de bon cœur;
Donnez-moi vîtement la clef de votre coffre.

CINTHIO.

Madame, supprimons des discours superflus;
Je vous préfére à tous les biens du monde.

ISABELLE.

Soyez touché de ma douleur profonde.

CINTHIO.

Suivez mes pas, vous dis-je, & ne différez
plus.

ISABELLE.

Ah, Seigneur ! que pour moi votre ame s'at-
tendrisse,
Ou souffrez qu'à vos piés aujourd'hui je pé-
risse !

Quels attraits ont pour vous des yeux infortunez
Par la rigueur du ſort aux larmes condamnez ?
J'ai perdu mon époux ; aprés ce coup funeſte
Mes pleurs & mes ſoupirs ſont le bien qui me reſte,
Ne me l'enviez pas, Seigneur, & permettez
Que j'en joüiſſe en paix dans ces lieux écartez.

CINTHIO.

Amis, ſur mon vaiſſeau conduiſez cette eſclave.

ISABELLE.

Quoi barbare ! . . .

CINTHIO.

Marchez, ou craignez ma fureur.

ISABELLE.

Elle n'a rien que je ne bravé ;
C'eſt ton amour qui me fait peur.

CINTHIO.

De cet amour quelle que ſoit l'ardeur,
Songez que Turcomar ſçait punir qui l'offenſe.

ISABELLE.

Azile de mon innocence,
Solitude où mes yeux ont pleuré Cinthio,
Tu me ſerviras de tombeau,

Je ne te quitte point, la mort la plus cruelle
Ne me fera jamais . . . . .

CINTHIO *se découvrant.*

Adorable Isabelle,
Reconnoissez dans cet embrassement
Un époux, qui vous est fidéle!

ISABELLE.

En croyrai-je mes yeux? ô fortuné moment!

ROZETTE.

C'est Monsieur Cinthio que le Ciel nous renvoye!

ISABELLE.

Cher Cinthio, mon cœur est transporté de joye!

ARLEQUIN, *se découvrant.*

Ouvre les yeux coquine, & connois un époux;
Qui pour punir tes incartades
Va te roüer de mille coups.

ROZETTE.

Qu'as-tu, cher Arlequin, d'où viennent ces boutades?

ARLEQUIN.

Souviens-toy, souviens-toy de ce charmant oyseau,
A qui tantôt tu faisois fête:

Il la contrefait.

Adieu, mon cher Magna-tuto,
Je sens un vrai plaisir d'avoir fait ta conquête.

ROZETTE,

Bon, bon : cela te fâche!

ARLEQUIN.

En effet j'ai grand tort.

ROZETTE,

Quoy, parce que te croyant mort
J'ai voulu mettre un autre homme à ta place,
Tu me fais ici la grimace,
Et tu t'emportes contre moi!
Tant de maris plus honnêtes que toi
Dès leur vivant avalent la pilule . . . .
Je te conseille encor de te plaindre.

ARLEQUIN.

Pour vivre en paix je bannis tout scrupule!
Touches-là.

ROZETTE.

J'y consens ; désormais songe un peu
Que montrer à sa femme un soupçon ridicule ;
C'est hazarder beaucoup & joüer trop gros jeu,

CINTHIO.

Excusez, charmante Isabelle,
Les moyens que j'ai pris pour m'assurer de vous ;

Votre gloire en paroît plus belle,
Et mon bonheur en eſt plus doux.

ISABELLE.

Cher Cinthio, quoique votre foibleſſe
Ait aujourd'hui fait injure à ma foy,
Je ne m'en plains pas, ma tendreſſe
Prend votre parti contre moi.
Lorſqu'on aime le coupable
Sa faute eſt toûjours excuſable.

CINTHIO.

Des ſentimens ſi doux comblent tous mes dé-
ſirs;
Vous, qui ſuivez ma deſtinée,
Célébrez par vos chants cette heureuſe journée,
Faites regner ici la joye & les plaiſirs.

Divertiſſement.

Sù ſù ballar,
Sù ſù cantar
Le lodi de la fedeltà.
Célébrons ſa gloire,
Elle remporte la victoire
Sopra la ſorte ſpietata :
Voler tour à tout
Dà beltà in beltà
Non ſi puo dir' amar' in verità;

C'eſt le phantôme de l'amour;
Sù ſù ballar,
Sù ſù cantar
Le lodi de la fedeltà.

VAUDEVILLE.

Femme dont la perſévérance
Brave les caprices du ſort,
Et qui pour un époux, que lui ravit la mort
Brûle toûjours avec conſtance,
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant;
Mais on le trouve rarement.



Mari, qui pour ſa tourterelle
Montre un attachement parfait,
Et qui faſſe éclater dans l'époux ſatisfait
Les tranſports de l'amant fidéle,
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant;
Mais on le trouve rarement.



Fillette tendre ſans foibleſſe,
Vertueuſe ſans dureté,
Et qui joigne à l'éclat d'une extrême beauté
Un cœur plein de délicateſſe:
C'eſt un Phénix, c'eſt un oyſeau charmant;
Mais on le trouve rarement.

Ami, dont la main fecourable
Nous foutienne dans nos malheurs,
Et qui mette fa gloire à calmer les douleurs,
Dont la fortune nous accable :
C'eft un Phénix, c'eft un oyfeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.



Courtifan, dont le cœur fincére
S'explique avec naïveté,
Et qui n'ofe jamais couvrir la vérité
D'un fard honteux & mercenaire ;
C'eft un Phénix, c'eft un oyfeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.



Piéce pleine de fel attique,
Lucrative pour les Acteurs,
Et qui plaife au Parterre en corrigeant les mœurs
Par une riante Critique :
C'eft un Phénix, c'eft un oyfeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

FIN.



APPROBATION.

J'AY lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Phénix Comédie, ſuite du Theâtre Italien.* A Paris, ce 23. Décembre 1731.

DANCHET.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER fils, ruë S. Jacques, 1732.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

Comédie en Vers, en trois Actes, précédée d'un Prologue.

Par Messieurs

RICCOBONI le Fils, & ROMAGNESI.

Représentée la premiere fois le 21. Avril 1732. par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



PROLOGUE.

Mlle. SILVIA, M. ROMAGNESI.

ROMAGNESI.

Comment, quelle tranquillité !
A quoi rêve Mademoiselle ?

SILVIA.

Je pense à l'imbecillité
Du plat Auteur, dont la cervelle
Hazarde avec temerité
Le sort d'une Piéce nouvelle.

ROMAGNESI.

Il nous faut des Auteurs qui bravent le danger ;
Ou qui, du moins, ne puissent le connoître ;
Car sans cela, comment pourroit-il être
Que quelqu'un avec nous voulût le partager ?

SILVIA.

Il est certaines conjonctures,
Et sur-tout celle d'à présent,
Où le cerveau le plus pésant
Pourroit mieux prendre ses mesures.

Quoi, nous allons repreſenter
La Piéce que l'on a promiſe ?

ROMAGNESI.

Eh vraiment oui.

SILVIA.

Pouvons-nous le tenter ?

ROMAGNESI.

Ceſſez de vous épouvanter.

SILVIA.

Piéce faite en huit jours, en huit autres appriſe !

ROMAGNESI.

Que ſçait-on, le Public pourra s'en contenter.

SILVIA.

Il n'en fera pas la ſottiſe,
Je puis ici vous l'atteſter.

ROMAGNESI.

Quelle idée !

SILVIA.

Et bien plus, elle eſt en Vers : courage.

ROMAGNESI.

Eh, deſeſperez-vous pour cela de l'Ouvrage ?

SILVIA.

Votre ſang-froid me fait peſter.
En trois Actes; en Vers; en huit jours : ah ! j'enrage.

ROMAGNESI.

Pourquoi ſi fort vous tourmenter ?
Le Public verra bien que c'eſt un badinage
Auquel il pourra ſe prêter.

SILVIA.

Oui, c'eſt avec lui qu'on badine;

Il ſe prête beaucoup, Monſieur ;
Aux fades Eſſais d'un Auteur
Qui l'ennuye & qui le chagrine.
Premierement, cette Piéce, entre nous,
N'eſt point d'intrigue.

ROMAGNESI.
Non.

SILVIA.
N'eſt point de caractére.

ROMAGNESI.
D'accord.

SILVIA.
Comment donc voulez-vous;
Que cette Piéce puiſſe plaire ?

ROMAGNESI.
Quoi, n'eſt-il qu'un chemin qu'on doive parcourir?
Il en eſt que l'on peut s'ouvrir.

SILVIA.
Où l'on trebûche, où l'on s'égare ;
Qui vous guide en pays Barbare.
Oh non pas, Monſieur, s'il vous plaît :
Il eſt de notre honneur & de notre interêt,
De ne recevoir une Piéce
Qu'après un examen bien meur ;
Que tout y ſoit eſprit, bon goût, délicateſſe:
Quand on la donne, on en doit être ſeur.

ROMAGNESI.
Je n'en ai jamais vû qui fût de cette eſpéce.

SILVIA.
Elle eſt très-rare, j'y conſens :

Mais on peut, tout au moins, approcher du passable.
Il est un milieu raisonnable
Où doit nous guider le bon sens:
Mais celle de ce soir, elle est abominable.

ROMAGNESI.
Eh, cessez de la décrier:
Le Public peut nous écouter,
Et vous voyant contre elle à tel point prevenuë...

SILVIA.
Ah! pourquoi l'avez-vous reçuë?

ROMAGNESI.
Parcequ'elle est de moi.

SILVIA.
Bon! vous raillez:
Eh quoi? tous ces morceaux de Vers si mal taillez...

ROMAGNESI.
Ils sont de moi-même.

SILVIA.
Ah! la chose est fort plaisante.

ROMAGNESI.
Oui vraiment; & de plus, vous devez aujourd'hui
Y prendre interêt de parente.
Vous avez un Cousin, elle est aussi de lui.

SILVIA.
Quoi du jeune Riccoboni?
Ah: cela change la thése;
La Piéce n'est pas si mauvaise.
Mais vous deviez, mes chers enfans,
Travailler un peu plus à l'aise:
Les choses demandent du tems.

ROMAGNESI.

Il falloit bien ouvrir la Scéne
Par quelque trait de nouveauté,
Et de quelque façon que le Public la preine
Notre zéle sera flatté.
S'il applaudit, honneur à notre veine;
S'il nous siffle, leçon à notre vanité.
Mais il nous faut, suivant l'usage,
Commencer par un Compliment;
J'en suis chargé: c'est un message
Qui pese furieusement
Laissez-moi de mes sens reprendre un peu l'usage;
Et m'y préparer un moment.

SILVIA.

Il fait grande pitié. Non, j'en ferai l'office;
Et c'est bien assez, pauvre Auteur,
Que vous éprouviez le supplice
Et du Poëte, & de l'Acteur,
Sans que j'aie encor la malice
De vous souffrir Complimenteur.

ROMAGNESI.

Quoi, vous voulez?

SILVIA.

Laissez-moi faire.

ROMAGNESI.

Vous vous chargez du compliment?

SILVIA.

Oui, vous dis-je.

ROMAGNESI.

Le trait est noble assurément;
En avez-vous digeré la matiere?

SILVIA.

Non : je parle ordinairement ;
Sans en avoir aucun prétexte :
Ma premiere idée eſt mon texte ;
Je le ſuis, tant qu'il peut aller,
Et ne ceſſe point de parler.

ROMAGNESI.

Dites à ces Meſſieurs...

SILVIA.

Je ſçais ce qu'il faut dire.

ROMAGNESI.

Qu'ils doivent ſe prêter...

SILVIA.

Eh, oüi.

ROMAGNESI.

Au zéle ardent d'un Auteur ébloüi.

SILVIA.

Fort bien.

ROMAGNESI.

Et ſur tout.

SILVIA.

Quel martire !

ROMAGNESI.

Et dites leur encor....

SILVIA.

Pour le coup, finiſſez.

ROMAGNESI.

Que cette Piéce en Vers....

SILVIA.

Oüi, je vous le proteſte.

ROMAGNESI.

N'eſt faite qu'en huit jours.

SILVIA.

Ils le verront de reſte.

ROMAGNESI.

Je compte ſur vos ſoins.

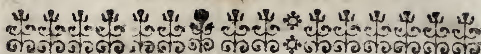
SILVIA.

Allez, c'en eſt aſſez.

Meſſieurs, c'eſt vainement qu'il penſe
Que j'oſe me charger du ſoin
De laſſer votre patience :
Quelle que ſoit votre indulgence ;
Ce ſeroit la pouſſer trop loin,
De la meſurer au beſoin
Qu'en aura notre inſuffiſance.
Dailleurs, je tenterois des efforts ſuperflus ;
Et c'eſt en vain qu'on ſe propoſe
D'adoucir un Public que l'Ouvrage indiſpoſe.
Il ne nous ſiffle point ; mais il n'y revient plus :
C'eſt à peu près la même choſe.



Il faut pourtant vous demander,
Car vous ſçavez que c'eſt l'uſage,
Et ſi vous daignez m'accorder
Le bien dont je me fais la plus flatteuſe image ;
Tout autre ſort au notre doit ceder ;
C'eſt d'être convaincus de notre ardent hommage,
De croire que le ſoin qui peut ſeul nous guider,
N'a pour but que votre ſuffrage.
Que dis-je ? il eſt notre unique partage.
Pourriez-vous nous depoſſeder.
Des droits d'un ſi juſte heritage !



Acteurs de la Comedie.

Mr. ORONTE.
Mad. ORONTE.
LUCILE, Fille de M. Oronte.
FINETTE, Suivante de Lucile.
ERASTE, Amant de Lucile.
RIGOLET, Autre Amant de Lucile.
LISIDOR, Acteur.
COQUELUCHE, Auteur.
VALENTIN, Valet d'Eraste.

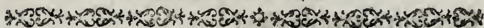
Acteurs de l'Opera.

BUCMEQUE.
AMPHIGOURIE.
CROX.
ALBUMAZAR.
GUERRIERS.
VENUS.
FURIES &c.
BERGERS.

La Scéne est à Paris.



LES AMUSEMENS A LA MODE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

Mr. ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

Ah, c'est vous mon mari?

Mr. ORONTE.

C'est moi même, Madame.

Mad. ORONTE.

Que vous coûteroit-il pour me dire, ma femme?

Mr. ORONTE.

Eh ne l'êtes vous pas?

Mad. ORONTE.

Quel accueil! quel discours!

Mr. ORONTE.

Bon, nous allons gronder.

Mad. ORONTE.

Je gronderai toujours.

Mr. ORONTE.

C'eſt bien fait, & ſans même en trop ſçavoir la cauſe :
C'eſt la loi que le ſort à votre ſexe impoſe.

Mad. ORONTE.

La loi, ſi je pouvois à mon gré la fonder,
Ne me reſtraindroit pas au plaiſir de gronder.

Mr. ORONTE.

Que feriez vous de plus ?

Mad. ORONTE.

Tout ce qu'il faudroit faire,
Pour vous forcer à prendre un autre caractére.

Mr. ORONTE.

J'ai crû juſques-ici que mes meilleurs amis
Pouvoient trouver en moi ce qu'ils s'étoient promis.
Je n'ai jamais manqué d'égards ni de franchiſe :
Je la pouſſe au ſcrupule, & je ſers ſans remiſe ;
Ma parole m'eſt chere, & pour n'y pas manquer...
Mais, dans un ſot éloge elle va m'embarquer.

Mad. ORONTE.

Ne vous contraignez point : aujourd'hui l'on ſe pique
De faire tous les frais de ſon Panegyrique.
Oui, Monſieur, vous avez cent belles qualitez ;
Et chez vous les vertus brillent de tous côtez ;

Mais ſi j'oſois parler avec pleine licence,
Il vous manque une choſe.

Mr. ORONTE.

Et quoi ?

Mad. ORONTE.

L'obéiſſance.

Mr. ORONTE.

L'obéiſſance! à moi? le trait eſt excellent.

Mad. ORONTE.

Et de plus, vous avez certain air petulant,
Le ton bruſque, l'eſprit....

Mr. ORONTE.

Finiſſons, je vous prie.

Mad. ORONTE.

L'eſprit le plus retif.

Mr. ORONTE.

Je hais la raillerie.

Mad. ORONTE.

Non, je ne raille point, vraiment; & vos humeurs
Comme un Cameléon changent de cent couleurs;
Avec tous vos amis, brillantes & choiſies,
Mais avec votre femme, à tel point rembrunies...

Mr. ORONTE.

Faut-il s'en étonner? ſi le Cameléon
Change du blanc au noir, ſelon l'impreſſion
Que lui font les couleurs, c'eſt pour cela, Madame,
Que, guai chez mes amis, je gronde avec ma femme.

Mad. ORONTE.

Eh pourquoi donc, Monſieur? ſuis-je vieille à tel point,

Qu'un connoiſſeur, de moi ne s'accommodât point?

Mr. ORONTE.

Non; vous êtes encor & fraiche & ragoûtante.

Mad. ORONTE.

Encor! le bel encor!

Mr. ORONTE.

Oh, je m'impatiente.

Parlons de notre fille, & non de vos appas:

Je veux la marier.

Mad. ORONTE.

Moi, je ne le veux pas.

Mr. ORONTE.

Fort bien: & pourquoi donc? n'eſt-elle pas en age?

Mad. ORONTE.

Vous m'avez dégoûté, Monſieur, du mariage.

Irois-je lui donner un brutal, un bourru?

Un mari querelleur, entêté, mal-autru?

Non, toute ma famille en époux malheureuſe,

Me défend d'en riſquer l'épreuve dangereuſe.

Mr. ORONTE.

Le compliment eſt doux.

Mad. ORONTE.

Ainſi n'en parlons plus,

Tous vos raiſonnemens deviendroient ſuperflus.

Mr. ORONTE.

Oh, parbleu nous verrons: oui, j'ai fait choix d'un gendre,

A mes ſages decrets vous devez condeſcendre,
Madame ; je le veux, & ce mot tranche tout :
Gardez-vous de pouſſer ma patience à bout.

Mad. ORONTE.

Lorſque vous vous ſervez du ſouverain empire
Que vous avez ſur moi, je n'ai plus rien à dire :
Mais ne puis-je ſçavoir ſur qui tombe ce choix ?

Mr. ORONTE.

Vous avez vû mon homme ici plus de cent fois.
C'eſt un joli garçon, bien fait, d'humeur affable,
Complaiſant, genereux.

Mad. ORONTE.

Quel caractére aimable !
Et ſon nom ?

Mr. ORONTE.

Rigolet.

Mad. ORONTE.

Oh, le ſot animal !

Mr. ORONTE.

Oui c'eſt moi qui me trompe, ou vous en jugez mal.

Mad. ORONTE.

Toujours vous recitant des Vers de Tragédie...,

Mr. ORONTE.

Oui, c'eſt lui-même.

Mad. ORONTE.

Allons, que l'on le congédie.

Mr. ORONTE.

La raiſon ?

Mad. ORONTE.

Se peut-il que votre entêtement

Pour votre Tragédie, aille à l'égarement?
Quoi? parceque cet homme à tout moment recite,
Sans lui donner sa fille, on n'en peut être quitte?

Mr. ORONTE.

Il a d'autres talens qui le font estimer.

Mad. ORONTE.

Il n'a pas seulement celui de declamer:
Pouvez-vous sur son compte ainsi prendre le change?
De mille faux brillans c'est un fade mêlange,
Qui de mauvais bons mots s'est fait un sot métier,
Et que nous appellons bel esprit du quartier:
Guindé dans ses discours, comme dans ses manieres;
Décidant toujours mal sur toutes les matieres;
Evaporé, fort vain de son joli minois;
C'est un faux petit-maître anté sur un Bourgeois.

Mr. ORONTE.

Vous peignez à merveille: oh bien, Madame Oronte,
J'ai conclu cet hymen.

Mad. ORONTE.

N'avez vous point de honte!
Donner à votre fille un semblable sujet!

Mr. ORONTE.

Oui, j'ai très-murement digeré mon projet.
Car dans la Tragédie, il me joûra mes Princes,
Moi les Rois: pour ma fille....

Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

Et puis dans les Provinces
Vous irez promener tout l'Empire Romain.
Non, Monſieur, vous aurez un gendre de ma main;
Et je ne pretends plus que ma maiſon ſoit pleine
De Rimeurs, dont la verve auſſi ſeiche que vaine,
Fait retentir ces lieux des lugubres clameurs
Qu'ajoûte aux méchans Vers le ton de vos Acteurs.
Pour pouvoir ſe livrer au plaiſir, ſans ſcrupule,
Il faut que le plaiſir n'ait rien de ridicule:
Aucun de ces Meſſieurs ici ne rentrera.

Mr. ORONTE.

Mais vous, n'êtes-vous pas folle de l'Opera?
Lequel, à votre avis, doit l'emporter ſur l'autre?
Cédez à mon penchant, puiſque je céde au vôtre.

Mad. ORONTE.

Ah, ah c'eſt bien de même: un Opera, Monſieur,
Réuſſit en dépit de l'Auteur, de l'Acteur:
Et ſans avoir beſoin d'un ſecours amphatique,
Il plaît aux gens de goût, par la ſeule muſique.

Mr. ORONTE.

Je veux bien éluder la conteſtation,
Mais peſez, s'il vous plaît, ma propoſition:
Mon Gendre doit venir avec ſa compagnie.

Mad. ORONTE.

Mon Gendre? retranchez ce nom, je le dénie.

Mr. ORONTE.

Quoi, vous heurtez de front un abſolu pouvoir?
Quel eſt votre deſſein? je le crois entrevoir:

Certain Erafte ici fait la cour à ma fille ;
Prétendez-vous le faire entrer dans ma famille ?

Mad. ORONTE.

Non, je n'ai point encor de deffein bien conçû.
Cet Erafte peut-être auroit été reçû,
S'il n'alloit pas fouvent chez fa tante Belife,
Donneufe de Concerts, & foi-difant Marquife;
Dont les airs dédaigneux ont toujours revolté :
Mais je ne veux de lui, ni de fa qualité.

Mr. ORONTE.

Ce Monfieur Rigolet fera mieux nôtre affaire.

Mad. ORONTE.

Non, votre Rigolet a l'art de me déplaire.

Mr. ORONTE.

Ma femme ?

Mad. ORONTE.

Mon mari ?

Mr. ORONTE.

Nous verrons.

Mad. ORONTE.

Nous verrons.

Mr. ORONTE.

C'eft que fi je me fâche....

Mad. ORONTE.

Oh, nous querellerons.
Qu'à cela ne tienne.

Mr. ORONTE.

Ouf.

Mad. ORONTE.

Refpirez à votre aife ;
Et fongez à choifir un mari qui me plaife.

SCENE II.

Mr. ORONTE, LUCILE, FINETTE.

LUCILE.

MOn pere, qu'avez-vous? vous ſemblez agité.

Mr. ORONTE.

Ah ce ne ſera rien: je me ſuis emporté
Contre ma femme; elle eſt toujours contrariante.

FINETTE.

Elle a grand tort. Monſieur, dont l'humeur eſt liante,
Se prête à tout....

Mr. ORONTE.

Eh bien, malgré mon bon eſprit,
Nous ne ſommes jamais d'accord: elle me dit,
Qu'elle ne prétend pas que je donne à ma fille
Un mari qui feroit honneur à la famille,
Grand, beau, jeune, bien fait.

LUCILE.

Et pourquoi donc cela?

Mr. ORONTE.

Parceque je le veux: je la reconnois-là;
Ce ſont ſes traits: mais moi qui ſuis plus raiſonnable,
Je ſens que lorſqu'on trouve un parti convenable,
Il ne faut d'une femme écouter les diſcours,
Que comme un vain torrent qui doit avoir ſon cours:

Et si ma fille & moi, sommes d'intelligence;
Il faudra qu'elle céde à ma toute-puissance,
Et nous la forcerons enfin à consentir
Au choix, dont son orgueil prétend me démentir.

FINETTE.

Je suis de votre avis, si ce choix nous contente.

Mr. ORONTE.

Elle sçait son devoir, il faut qu'elle y consente:
D'ailleurs, c'est par lui-même, un très-digne sujet.

FINETTE.

Pourriez-vous nous nommer un si charmant objet?

Mr. ORONTE.

Oui, je vais le nommer: dès long-tems il vous aime,
Il vient vous voir souvent; & je crois que vous même
Avez conçû pour lui de l'estime: en effet
Il la merite bien; c'est un garçon parfait.

LUCILE *à Finette.*

Mon cœur, à ce portrait, ne reconnoît qu'Eraste.

à son Pere.

Il est digne de vous, & le parfait contraste
Qu'il fait avec tous ceux qu'on voit venir ici,
En frappant vos regards à mes yeux brille aussi;
Je ne puis le cacher, & ma joye est parfaite
De suivre par votre ordre, une pente secrette.

Mr. ORONTE.

Cette docilité me comble de plaisir;
Te satisfaire en tout, fut toujours mon desir,
J'ai pour cette fois-ci réussi par merveille;

Et ce plaiſir encor dans mon cœur ſe réveille,
Lorſqu'il me fait ſonger à celui que j'aurai
De reduire ma femme. . . . Oh je me preſſerai
De conclure au plûtôt une ſi bonne affaire.

FINETTE.

C'eſt fort bien dit, Monſieur ; vous ne pouvez mieux faire.
Quel charme de toucher au fortuné moment,
De faire un tendre époux d'un agréable amant !
Car on ſe pique en vain de paroître inſenſible ;
Notre cœur malgré nous fait un chemin terrible ;
Et plus on le retient, plus il va le galop :
Au point où l'on en eſt, je n'en puis dire trop.
Depuis plus de ſix mois un tel ſecret lui peſe
Tout autant qu'à moi-même ; & vous la comblez d'aiſe,
Lorſque non ſeulement vous parlez d'un mari,
Mais encor de choiſir l'amant qu'on a cheri.

Mr. ORONTE.

Bon, je ne doutois pas qu'il ne plût à ma fille ;
Par mille qualités à chaque inſtant il brille ;
A declamer des Vers il eſt même excellent.

LUCILE.

Il ne s'en pique point, ce n'eſt pas ſon talent ;
Mais il chante fort bien.

Mr. ORONTE.

Non, non ; dans la muſique
Il n'eſt pas fort : ſa voix n'eſt que pour le tragique.

LUCILE.

Nous l'avons entendu cent fois chanter des airs

Avec beaucoup de grace ; & dans tous les Concerts
Il tient le premier rang.

Mr. ORONTE.

Vous vous trompez, vous dis-je,
Il récite des Vers ſans chanter.

FINETTE.

Quel prodige !

LUCILE.

Non, Eraſte à coup ſûr n'en récita jamais ;
Il a la voix fort belle, & chante. . . .

Mr. ORONTE.

Eraſte ? mais
Ce n'eſt point là celui que je veux pour mon Gendre.
Ne vous aviſez pas, s'il vous plaît, d'y prétendre :
C'eſt Monſieur Rigolet que je veux vous donner.
Mais Eraſte ? oüi vraiment, c'eſt fort bien raiſonner.

FINETTE.

Quoi, Monſieur Rigolet eſt l'homme de merite
Dont vous parliez ?

Mr. ORONTE.

Oui, lui : ſur ce que je médite
N'allez pas, s'il vous plaît, chercher à m'oppoſer
De mauvaiſes raiſons.

FINETTE.

Mais pour le refuſer
On ne peut en avoir, je crois, que de valables ;

C'eſt d'entre les mortels l'un des plus haïſſables.
Au portrait accompli que vous nous aviez fait,
Nous croyons reconnoître Eraſte, trait pour trait;
Et l'Amour de la ſienne aidant votre puiſſance,
Vous aſſûroit, Monſieur, de notre obéiſſance :
Mais lorſqu'il s'agira de prendre un autre époux,
Vous aurez votre fille & l'Amour contre vous.

Mr. ORONTE.

Lucile acceptera celui que je propoſe,
J'en ſuis ſûr.

FINETTE.

Non, Monſieur, le ſens commun s'oppoſe....

Mr. ORONTE.

Tais-toi donc.

FINETTE.

Nous donner un Monſieur Rigolet;
Declamateur profane, & digne du ſifflet!

LUCILE.

Souffrez qu'en ce moment je vous ouvre mon ame :
Finette vous a dit, qu'une plus juſte flame
Me touche pour Eraſte.

Mr. ORONTE.

Il le faut oublier,
A ſuivre mon avis vous devez vous plier.

FINETTE.

Non, non; quand il s'agit d'affaire de famille,
Ce devroit être au Pere à conſulter ſa fille.

LUCILE.

Oui, mon Pere, je sçais tout ce que je vous dois;
Mais on voudroit en vain me contraindre à ce choix.
Vous le sçavez ; des nœuds que forme l'hymenée
Dépend tout le bonheur de notre destinée :
Si l'amour ne me fait accepter un époux
Je ne puis être à lui.

Mr. ORONTE.

J'attendois mieux de vous,
Et je ne croyois pas qu'à mes ordres rebelle
Votre cœur fût épris d'une flame si belle.
Vous aimez donc Eraste ? Eh, voilà ce que c'est ;
Quand vous lui présentez un époux qui lui plaît,
Une fille obéit avec bien de la joye :
Mais la mutinerie aussi-tôt se deploye,
Et fait évanoüir une feinte douceur
Pour peu que vous heurtiez les interêts du cœur.
Oh, je m'en moquerai : chez moi je suis le maître,
Et c'est en ce point-là sur tout, que je veux l'être.
Monsieur de Rigolet n'a point pour vous d'appas ;
Mais vous l'épouserez, quoiqu'il ne chante pas.

SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

LUCILE.

AH ! ma pauvre Finette.

FINETTE.

Ah ! ma chere Maîtresse.

LUCILE.

LUCILE.

Quelle ſource de pleurs !

FINETTE.

D'ennuis & de triſteſſe !
De Monſieur Rigolet devenir la moitié,
Oh ſort vraiment funeſte & digne de pitié !
Oui, vous êtes à plaindre on ne peut davantage.

LUCILE.

Eſt-ce en des maux pareils que la plainte ſoulage ?
Que faire pour parer un coup auſſi fatal ?

FINETTE.

Aimer toujours Eraſte, & tromper ſon Rival:
Mais la choſe, à vrai dire, eſt aſſez difficile,
Quand on a la vertu & les mœurs de Lucile;
Sans cela, nous verrions.

LUCILE.

Je n'en puis revenir.

FINETTE.

Celui que du logis on auroit dû bannir,
Eſt celui qu'on choiſit pour époux de la fille :
Prendre pour un eſprit dont le merite brille,
Un homme tel que lui, c'eſt une trahiſon,
Ou Monſieur votre Pere a perdu la raiſon.
Et puis on nous dira qu'une fille bien née
Doit n'avoir point d'amans pendant ſon hymenée.
C'eſt l'entendre.

SCENE IV.

ERASTE, LUCILE, VALENTIN, FINETTE.

LUCILE.

Ah, venez, Eraſte, ſçavez-vous
Qu'on veut nous arracher aux liens les plus doux?
Et qu'un pere inhumain vient ici de m'apprendre
Qu'il veut de Rigolet faire aujourd'hui ſon gendre?

ERASTE.

Rigolet!

FINETTE.

Oui, Monſieur, ſans en rabattre un mot.

ERASTE.

Quoi! l'homme le plus vain, le plus fat...

FINETTE.

Le plus ſot.

ERASTE.

Ah, Lucile, quel coup! Eſt-ce avec tant de charmes
Qu'on doit être reduite à d'éternelles larmes!

FINETTE.

Des Vers de Tragédie il eſt ſi fort épris,
Qu'en les lui recitant ce beneſt l'a ſurpris:
Il n'entend point raiſon; plus il voit qu'à ſon ordre
Nous voulons réſiſter, moins il en veut démordre.

LUCILE.

J'ai perdu tout eſpoir.

ERASTE.

J'en mourrai de douleur.

FINETTE.

Je n'ai jamais haï quelqu'un de ſi bon cœur.
Valentin ?

VALENTIN.

Quoi ?

FINETTE.

Comment? tu ne dis mot.

VALENTIN.

J'écoute.

FINETTE.

Lorſque cet accident met trois cœurs en deroute
Tu joüis devant nous d'un tranquille repos ?

VALENTIN.

Moi ? je ne veux jamais m'affliger qu'à propos.

FINETTE.

N'en as-tu pas ſujet ? tu vois que ſur ton maître
Un autre a l'avantage.

VALENTIN.

Ah cela ne peut être.

LUCILE.

Rien n'eſt plus vrai, te dis-je, & même en ce moment
Mon Pere m'a parlé ſi poſitivement
Que je ne puis douter du ſort qui me menace.

VALENTIN.

On prétend que mon maître abandonne la place ?
En êtes-vous bien sure ?

FINETTE.

Eh ! que trop, animal.

VALENTIN.

S'il est ainsi, Monsieur, vos affaires vont mal.

ERASTE.

Vraiment je le sçais bien.

VALENTIN.

Et je le dis de même ;
Dequoi vous fâchez-vous ?

FINETTE.

De ton sang-froid extréme :
A ce malheur pressant ton esprit doit pourvoir.

VALENTIN.

Ah, j'entends votre affaire : en ce cas... il faut voir ;
Le pere à ses raisons.

FINETTE.

Elles sont ridicules.

VALENTIN.

Il en reviendra donc.

ERASTE.

De tes fades scrupules
Sçais-tu que je suis las ? cesse de babiller.
Est-ce là le moment & le lieu de railler ?

VALENTIN.

Bon ; ne voyez-vous pas, Monsieur, que j'imagine

Le moyen de parer le coup qui vous chagrine?
Cet hymen, tous les trois semble vous étourdir:
Il me deplaît aussi, mais sans m'abasourdir.
Votre pere prétend que vous preniez un homme
Que vous ne voulez point; cependant il vous somme
De remplir sa promesse: & quel est votre avis?

LUCILE.

De ne point l'accepter.

VALENTIN.

Nous en sommes ravis.
Mais que dit là-dessus Madame votre mere?

LUCILE.

Toujours dans ce qu'il veut elle combat mon pere.

VALENTIN.

Comment donc, pour former une telle union
Votre pere est toujours seul de son opinion?
Ne vous affligez point, la chose n'est pas faite,
Et nous pouvons attendre.

ERASTE.

Oh, je te le repéte,
Ton air de suffisance est fort peu de mon goût.

VALENTIN.

Monsieur, laissez-moi faire, & j'arrangerai tout;
Je prétends vous servir dans cette conjoncture.
Des bons expediens j'ai la manufacture.

FINETTE.

Tu voudrois te donner pour un esprit retords
Mais je t'appelle, moi, le Phénix des butords

Et je n'efpere rien de toute ta cervelle.

VALENTIN.

Vous en jugerez mieux tantôt, Mademoifelle.

LUCILE.

Pouvons-nous efperer....

VALENTIN.

Valentin le permet.

ERASTE.

Ah, ne vous fiez point à ce qu'il vous promet;
Il eft bien moins adroit qu'il voudroit le paroître.

VALENTIN.

Il faut tout declarer à Madame; & peut-être
Nous fecondera-t'elle en cette occafion,
Puifque les deux époux font en divifion.

LUCILE.

Elle n'en fera rien, car bien loin de lui plaire,
Erafte eft à fes yeux un objet de colere:
Chez fa tante Belife il va trop fréquemment.

ERASTE.

Quoi, par cette raifon? puis-je faire autrement?
Doit-on trouver mauvais que chez une parente...

LUCILE.

Vous n'avez aucun tort; mais ma mere, qui chante,
Croit devoir vous haïr avec jufte raifon
Parceque vous chantez ailleurs qu'en fa maifon.

VALENTIN.

Le trait eft admirable!

ERASTE.

Avoir un tel caprice!

LUCILE.

Non je ne puis penser que mon malheur finisse.

ERASTE.

Asseurez-moi du moins qu'il n'est point de pouvoir,
Qui puisse vous forcer à trahir mon espoir.

LUCILE.

Eraste, en vous jurant de jamais n'être à d'autre?
C'est bien plus asseurer mon bonheur que le vôtre.

ERASTE *aux genoux de Lucile.*

Ah, divine Lucile!

VALENTIN *aux genoux de Finette.*

Oh, beaux yeux trop cheris!
Vous pouvez me compter pour un de vos maris.

SCENE V.

Mr. ORONTE, ERASTE, LUCILE VALENTIN, FINETTE.

Mr. ORONTE.

QUe vois-je? qu'est ceci?

VALENTIN.

C'est un coup de Théatre.
Vous voyez Marc-Antoine aux pieds deCléopatre,
Lorsque César arrive : admirez l'action.
Nous en faisions ici la repétition.

Mr. ORONTE.

Va repéter ailleurs que chez moi, double traitre

J'entrevois les desseins que se forme ton maître;
Mais je puis l'asseurer que tout ce qu'il fera
Jamais dans son parti ne me ramenera.
Je vous le dis, Monsieur, avec pleine franchise,
Mais vous voyez du moins que j'agis sans surprise.
C'est ce que de tout tems on m'a vû pratiquer,
Et vous ne devez pas, je crois, vous en choquer.

ERASTE.

De la sincerité je n'ai point à me plaindre,
Et vous ne devez pas avec moi vous contraindre.
Mais, Monsieur, puis-je voir sans mourir de douleur,
Qu'un objet dont la main auroit fait mon bonheur,
Pour jamais à mes vœux par votre ordre s'arrache?

VALENTIN.

J'ai vû sur notre amour, tomber un coup de hache,
Le Sacrificateur a banni la pitié.

Mr. ORONTE.

Il declame fort bien: mais fais moi l'amitié
De porter loin d'ici ta voix & ta présence.

VALENTIN.

C'est avoir pour les Vers bien peu de reverence.

SCENE VI.

Mr. ORONTE, Mad. ORONTE, ERASTE, LUCILE, VALENTIN, FINETTE.

Mad. ORONTE.

QUoi, Monsieur entre ici sans se faire annoncer?
Un procedé pareil a lieu de m'offenser.

VALENTIN, *montrant Mr. Oronte.*

Bon, Monſieur toute à l'heure a fait la même
chose :
Ce cérémonial qu'un ſot uſage impoſe,
Devroit être banni de la ſocieté,
Et ne ſert qu'à gêner les gens, en verité.

ERASTE.

Madame, pardonnez ce trait d'impoliteſſe
Dans l'état où je ſuis... accablé de triſteſſe...

Mr. ORONTE.

Oui, Monſieur eſt fort triſte, & pour ſe conſoler
Ce n'étoit point à vous qu'il prétendoit parler:
Je viens de le ſurprendre aux génoux de Lucile.

Mad. ORONTE.

A ſes génoux ?

Mr. ORONTE.

Vraiment, qui d'un air fort tranquile
L'y ſouffroit : mais pour moi je ne permettrai
point....

Mad. ORONTE.

Nous ſerons donc tous deux bien unis ſur ce point.

LUCILE.

Du moins épargnez-moi l'inſupportable gêne
De me voir aſſervie à l'objet de ma haine.

Mad. ORONTE.

Oh, ne le craignez pas ; je puis vous aſſurer,
Que de vous obtenir il doit deſeſperer.

VALENTIN.

Si Madame vouloit, elle pourroit ſans doute
Faire mille fois mieux, & pour mon maître...

Mr. ORONTE.

Ecoute;

Tes discours insolens me deplaisent beaucoup :
Finis les & va-t'en, te dis-je encore un coup.

VALENTIN.

Renvoyez nous du moins d'une maniere honnête.

Mr. ORONTE.

Monsieur me fait honneur, mais qu'il se mette en tête
Que j'ai promis ma fille à Monsieur Rigolet.

Mad. ORONTE.

Il est vrai que tantôt mon mari le vouloit,
Mais il n'en sera rien, car j'y suis obstinée.

LUCILE.

Votre ame pour Eraste est donc déterminée ?

Mad. ORONTE.

Encor moins.

ERASTE.

Eh, Madame.

VALENTIN.

Eh, par pitié.

Mr. ORONTE.

Sortez;
Messieurs, elle n'agit que par mes volontez.

LUCILE.

Adieu, mon cher Eraste.

ERASTE.

Oh, disgrace cruelle !

Mr. ORONTE.

A mon Gendre futur portons cette nouvelle.

Mad. ORONTE.

Il ne l'eſt pas encore ; & vous je vous défends
De jamais voir Eraſte.

LUCILE.

Hélas !

Mad. ORONTE.

Je vous entends.

SCENE VII.

Mad. ORONTE, VALENTIN.

Mad. ORONTE.

Que fais-tu donc ici ?

VALENTIN.

Moi? je rêve, Madame.

Mad. ORONTE.

Va-t'en rêver ailleurs.

VALENTIN.

Sans crainte d'aucun blâme ;
Je crois qu'on peut rêver dans d'honnêtes maiſons ;
Sur tout, lorſqu'on en a de plauſibles raiſons.

Mad. ORONTE.

Non, lorſque d'un endroit on fait ſortir le maître,
On défend au valet d'oſer y reparoître.
Sors vîte.

VALENTIN.

Il ſeroit beau, que pour vous obéir,

Par le trait le plus noir j'allaſſe vous trahir ;
Et que je vous laiſſaſſe en proye à l'injuſtice
D'un époux qui ne ſuit qu'un bizarre caprice.
Parbleu, Monſieur Oronte, il ne ſera pas dit,
Qu'une moitié ſi chaſte, ait ſi peu contredit.

Mad. ORONTE.

Je n'ai beſoin de toi ni de ton miniſtere.

VALENTIN.

Cependant mon ſecours vous ſera néceſſaire :
Vous voulez éconduire un certain Rigolet ?

Mad. ORONTE.

Oui, tout comme j'ai fait ton maître & ſon valet.

VALENTIN.

Abus : écoutez-moi. C'eſt un foible avantage
De borner ſon pouvoir à rompre un mariage ;
Mais pour faire enrager un époux entêté,
Il faut choiſir l'amant qu'il avoit rebuté.
Vous voyez d'un coup d'œil qu'une telle alliance,
En rompant ſes projets, prouve votre puiſſance,

Mad. ORONTE.

Mais je ne veux point d'Eraſte.

VALENTIN.

Là... tout doux :
Par quel malheur s'eſt-il attiré ce courroux ?

Mad. ORONTE.

Comment ? toujours chanter aux Concerts de Beliſe,
Et revenir chez moi ?

VALENTIN.

Nous voilà dans la chriſe

Il avoit ſes raiſons pour en uſer ainſi,
Beliſe, cette tante . . . écoutez bien ceci,
Voyant que ſon neveu, dont la voix argentine
Pouvoit de vos Concerts entraîner la ruine
Si chez elle il fixoit ſon intonation;
Menaça ſon neveu d'exheredation,
A moins qu'il n'affirmât par un ferment barbare,
Que chez vous de ſes jours Diéſis ni Bécarre
Ne ſeroient exprimez par ſon groſſier exquis:
Il ne pouvoit ici rouler une cadence,
Sans fauſſer un ſerment d'une telle importance.

Mad. ORONTE.

Quand on eſt bien épris, eſt-il quelque interêt
Qui puiſſe balancer un objet qui nous plaît?

VALENTIN.

Ne lui reprochez point une ame mercenaire;
Si vous ſçaviez pour vous tout ce qu'il a ſçu faire..!

Mad. ORONTE.

Quoi donc?

VALENTIN.

Il s'eſt broüillé, mais broüillé ſans retour
Avec ſa folle tante; & plein de ſon amour
Il venoit implorer les bontez de Madame,
La prier d'approuver une licite flame:
Il avoit préparé, je penſe, un Opera
Pour vous prouver combien ſon amour durera.

Mad. ORONTE.

Un Opera?

VALENTIN.

Vraiment, c'étoit dans votre ſalle

Que la chose devoit se passer, sans scandale.

Mad. ORONTE.

Et pour quand?

VALENTIN.

Pour ce soir: il étoit attendu ...

Mad. ORONTE.

Voyons-le, Valentin.

VALENTIN *bas.*

Me voilà confondu.

Mad. ORONTE.

Un Opera! va, cours & rameine ton Maître.

VALENTIN.

Comment faire?

Mad. ORONTE.

Dis lui qu'il peut ici paroître;
Qu'on l'attend, qu'il revienne, & qu'il en est prié.

VALENTIN.

Mais, tout son Opera sera congédié:
Votre reception, à nulle autre semblable;
Aura fait renvoyer tous ses Chanteurs au diable.

Mad. ORONTE.

Il en est encor tems, cours après lui.

VALENTIN.

Ma foi
Je crains de le manquer.

Mad. ORONTE.

Un Opera chez moi!

VALENTIN *bas.*

Qu'allons-nous devenir?

Mad. ORONTE.

Que ma joye eſt extrême !
J'eſpere que ton Maître y chantera lui-même.

VALENTIN.

Il n'en faut point douter. (*bas*) Courage, Valentin,
Il faudra s'en tirer ; mentons juſqu'à la fin.

Mad. ORONTE.

La Muſique en eſt belle ?

VALENTIN.

Oh ! c'eſt une Muſique
A vous enlever l'ame, & pleine de rubrique.
Vous y remarquerez, ſur-tout, un certain Chœur...
Oh, c'eſt un coup de Maître, & qui va droit au cœur.

Mad. ORONTE.

Tu m'enleves.

VALENTIN.

Je crois qu'après cela, Madame,
Mon Maître trouvera moins d'obſtacle à ſa flame;
Qu'embraſé d'un amour qu'il ne peut retenir...

Mad. ORONTE.

S'il merite ma fille, il pourra l'obtenir.

VALENTIN.

Mais Monſieur votre époux, d'humeur opiniatre,
Et qui de l'Opera n'eſt pas fort idolâtre,
N'aimant pas la Muſique, & protegeant les Vers,
Pourroit bien faire aller l'Opera de travers.

Mad. ORONTE.

Lui ? ſi de le troubler il avoit l'aſſeurance,
Je ne ſçais à quel point j'étendrois la vengeance,

VALENTIN.

En effet, ce ſeroit un terrible attentat.
Je vas mettre à l'inſtant les choſes en état ;
Vous les verrez ce ſoir aller de bonne ſorte.

s'en allant.

Si je puis m'en tirer que le diable m'emporte.

SCENE VIII.

Mad. ORONTE, LUCILE.

Mad. ORONTE.

LUcile, approchez-vous; les choſes ont changé,
Eraſte eſt deſormais un Amant protegé ;
Je permets que ſes feux éclatent à ma vûe,
Qu'il vous rende ſes ſoins.

LUCILE.

Quelle grace imprévûe!

Mad. ORONTE.

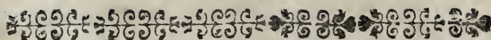
Je vas à mon époux declarer qu'aujourd'hui
Il faut qu'il ſe reſolve à le revoir chez lui :
Et s'il veut m'oppoſer la moindre réſiſtance,
Nous verrons : ..... l'Opera!

SCENE IX.

LUCILE.

Que faut-il que je penſe
D'un pareil changement ? Qui peut l'avoir cauſé ?
Cet Eraſte à l'inſtant mal reçu, refuſé,
D'un favorable eſpoir peut flatter ſa tendreſſe,
Et ma mere elle-même à ſes vœux s'intereſſe ;
Elle approuve l'amour dont nous ſommes épris.
Que l'on a de reſſource avec certains eſprits!

ACTE



ACTE SECOND.

SCENE I.

ERASTE, VALENTIN.

ERASTE.

TOn zéle, assurément, a fort bien operé.

VALENTIN.

Quoi donc, dans ce logis n'ètes-vous pas rentré ?
Vous pouvez voir Madame, & parler à Lucile,
Tout le reste à présent vous deviendra facile.

ERASTE.

Mais pour gagner la mere & la faire changer,
Songes-tu bien à quoi tu viens de m'engager ?

VALENTIN.

A lui donner ce soir une fête en Musique.

ERASTE.

Un Opera.

VALENTIN.

Sans doute : au moins elle se pique
D'avoir le goût exquis, & d'aimer la Musique :
Ainsi ne lui donnez que du vif & du beau.

ERASTE.

Traitre, quel Opera veux-tu que je lui donne ?

VALENTIN.

Celui que vous voudrez, je ne contrains perſonne.

ERASTE.

C'eſt toi qui m'as jetté dans tout cet embarras ;
Eh bien, c'eſt ton affaire & tu m'en tireras.
Dequoi t'aviſes-tu, de donner ma parole,
Sans que j'en ſois inſtruit?

VALENTIN.

Quand une femme eſt folle,
C'eſt pis qu'un Opera : mais j'ai promis, vraiment,
Il faut en donner un ce ſoir, abſolument.

ERASTE.

Et les Muſiciens qu'il faut que je raſſemble ?

VALENTIN.

Vous pourrez chez Dupuis les trouver tous enſemble :
C'eſt là qu'après dîné, lorſque le vin agit,
Ils prennent du Caffé pour reveiller l'eſprit.
Allez dans ce moment faire par-tout la ronde.

ERASTE.

Je ne pourrai jamais raſſembler tant de monde.

VALENTIN.

On prend ce que l'on peut. Mais il y faut chanter:
C'eſt là le vrai moyen de vous faire goûter.
De plus, je l'ai promis.

ERASTE.

Quel embarras étrange !

VALENTIN.

Ah ! n'ayez point de peur, vous chantez comme un ange.

ERASTE.

S'il nous falloit quelqu'un, tu chanteras aussi.

VALENTIN.

Monsieur, dispensez-moi, s'il vous plaît, de ceci;
J'ai la voix inflexible: on sçauroit, dans la danse,
Se tremousser un peu; j'entends bien la cadence,
Je puis y réussir, me compromettre assés;
Gargouillades, coupés, jettés, battés, chassés;
Dès entre-chas en l'air, d'une force effroyable;
On n'aime à voir danser aujourd'hui que le diable.
Et sur l'arrangement ne soyez pas craintif;
Trois ou quatre grands airs, un long recitatif,
Des Guerriers, des Démons, des Bergers, des Muzettes,
Des Duo, de grands Chœurs, des Tambours, des Trompettes;
Quoique hors de propos, tout sera bien reçu.

ERASTE.

Mais mon espoir encor pourroit être déçu;
Oronte, à mon rival a promis ma maîtresse:
Il faut, pour le chasser, inventer quelque adresse.

VALENTIN.

Oui, vous avez raison: on pourroit, dès ce soir,
Par un hymen trop prompt renverser nôtre espoir;
Nous devons y songer: car ce seroit dommage
Que vous vinssiez chanter son heureux mariage.
Mais, allez rassembler tous vos Musiciens,
Ils chanterons le vôtre, & je vous le soutiens.

ERASTE.

Mais comment feras-tu?

VALENTIN.

Partez, c'eſt mon affaire :
Avec d'autres Meſſieurs, je vois venir le Pere.

SCENE II.

Mr. ORONTE, LISIDOR, COQUELUCHE.

Mr. ORONTE.

AH ! Monſieur Liſidor, que ce trait eſt flatteur !
Quoi, me voir viſiter par un ſi grand Acteur ?
Oh jour trois fois heureux ! que de Vers magnifiques
Vont briller par l'éclat de vos ſons pathetiques !

LISIDOR.

Monſieur, vous voulez bien qu'on vous préſente auſſi
Le plus ſublime Auteur de tout ce Pays-ci :
Dire ſon nom, ſuffit pour ſon apologie ;
C'eſt Monſieur Coqueluche.

Mr. ORONTE.

Oh, le puiſſant génie !
Je vas donc aujourd'hui poſſeder à la fois,
Les illuſtres ſoutiens du Théatre François ?

LISIDOR.

Il eſt vrai que Monſieur en fait tout le délice.

COQUELUCHE.

Et vous, l'on vous revere avec plus de juſtice ;
Aujourd'hui le Public eſt d'un goût infini,

Et le faux Jugement en eſt enfin banni :
Son amour pour le vrai, va du ſiécle où nous ſommes,
Faire un ſiécle fameux & fertile en grands hommes,
Pour moi, je ne ſçaurois trop me loüer de lui,
Et la juſte façon dont il penſe aujourd'hui,
M'oblige à lui donner de ces grands coups de Maître,
Puisqu'il a le bonheur de ſçavoir s'y connoître.

Mr. ORONTE.

Qu'il vous eſt obligé !

COQUELUCHE.

Je dois auſſi loüer
Le zéle des Acteurs, leur façon de joüer ;
Ils ornent les portraits, de la verité pure,
Et les rendent d'après ma plume, & la nature.

LISIDOR.

Vous êtes trop honnête.

COQUELUCHE.

Ils n'ont qu'un ſeul malheur,
C'eſt qu'ils changent de face étant chez l'Imprimeur :
Le vulgaire en liſant . . . vous affoiblit l'Ouvrage,
Il n'y donne point d'ame ; & c'eſt vraiment dommage,
Que vous ne ſoyez là, pour pouvoir reciter
La Piéce, aux curieux qui viennent l'acheter.

Mr. ORONTE.

Pour moi, je n'en ai point méconnu le merite ;

Et loin de m'y tromper...

COQUELUCHE.

C'est que Monsieur récite.

Mr. ORONTE.

Oui, Monsieur, grace au Ciel; & me fais un plaisir
De donner à cet art mes momens de loisir.
Mais, Monsieur Rigolet se fait beaucoup attendre:
Ici tout des premiers il auroit dû se rendre,
Et ne pas déranger un cercle aussi complet.
Bon, je le vois paroître: ah, Monsieur Rigolet,
Approchez.

SCENE III.

Mr. ORONTE, COQUELUCHE, LISIDOR, RIGOLET.

RIGOLET.

SErviteur: eh bon jour; quelle gêne,
Pour la bien retenir, m'a donné votre Scéne!
Oui, quoique de mémoire on puisse se piquer,
Il a fallu, ma foi, tout de bon m'appliquer.

COQUELUCHE.

Monsieur, mes Vers sont faits, à ce que je puis croire,
De maniere, à ne pas gêner une mémoire.

RIGOLET.

Oui, vos Vers ſont très-beaux, mais un brillant obſcur
S'y trouve répandu dans un ſublime dur;
Ce qui de la mémoire affoibliſſant les fibres,
Rend de ſes facultés les actions moins libres.

Mr. ORONTE.

La conſéquence eſt claire, & c'eſt bien diſſerter.

RIGOLET.

Mais je ſçais votre Scéne & vas la reciter.

Mr. ORONTE.

C'eſt donc un monologue?

COQUELUCHE.

Oui, Monſieur, magnifique,
Où par Stances, je peins Marius en Afrique,
Quand ce Héros, avant d'y recevoir la mort,
Dans Carthage détruite apoſtrophe le ſort.

Mr. ORONTE.

Cela doit être beau : mais pourquoi donc des Stances?
Ce n'eſt plus là la mode.

RIGOLET.

Ah, belles conſéquences!
Les Stances ont, Monſieur, certains égaremens,
Dont chacun ne ſent pas le prix, les agrémens.
Autrefois à bon droit elles étoient de mode;
Vous y trouviez le feu, le deſordre de l'Ode,
Et lorſque d'un Héros on trace le malheur,
Son eſprit en deſordre exprime ſa douleur.

Mr. ORONTE.

Vous ne tariſſez pas, & chacun vous admire :
Mais je vais appeller mon épouſe, & lui dire
De venir écouter ſon Gendre prétendu.

RIGOLET.

A cet excès d'honneur je me ſuis attendu.

Mr. ORONTE.

Ne vous étonnez point ſi d'abord ſes manieres
Ne ſont pas avec vous tout-à-fait regulieres ;
Nous venons de gronder.

RIGOLET.

Ce n'eſt rien; entre époux
Le racommodement n'en devient que plus doux.

Mr. ORONTE.

Elle mettoit obſtacle à votre mariage ;
Certain Eraſte même obtenoit ſon ſuffrage,
Mais je vous ai promis, & n'en demordrai pas.

RIGOLET.

Cet Oracle eſt plus ſur que celui de Calchas.

Mr. ORONTE.

Oui, la citation eſt là bien à ſa place.
Je vous laiſſe un moment, excuſez moi de grace.
il ſort.

COQUELUCHE.

Vous allez poſſeder un objet accompli.

LISIDOR.

Ah, que par tant d'attraits un cœur eſt bien rempli !

SCENE

SCENE IV.

LUCILE, FINETTE, RIGOLET, LISIDOR, COQUELUCHE.

LUCILE.

OUi, Finette, à mes vœux aujourd'hui tout conspire,
Ma mere est pour Eraste.

FINETTE.

A la fin je respire.

RIGOLET.

La voici, laissez-moi, s'il vous plaît, l'aborder.

COQUELUCHE.

C'est un droit qu'à l'époux nous devons accorder.

FINETTE.

Voilà notre Héros qui vient selon l'usage
D'un fade compliment vous présenter l'hommage.

COQUELUCHE.

Vit-on taille plus fine ?

LISIDOR.

Et des traits aussi beaux ?

LUCILE.

Il faut nous rejouir de ces Originaux.

RIGOLET.

Madame, se peut-il qu'un seul objet rassemble ;
Et montre à nos regards. . .

COQUELUCHE.

Tant de graces enſemble,

RIGOLET.

J'aurois bien achevé ſans vous.

LUCILE.

Ce compliment
N'étoit pas fait pour moi, Meſſieurs, aſſurément.

RIGOLET.

Je ne ſçai quel effet il produit en votre ame;
Mais il eſt fait pour vous, ou pour Cypris, Madame.

FINETTE.

Ne l'avois-je pas dit?

LISIDOR.

Il eſt vrai que jamais
La Mere des Amours n'étala tant d'attraits.

LUCILE.

Ah, Monſieur Liſidor, que l'on ſeroit à plaindre,
Si l'on ne ſçavoit pas combien on doit vous craindre:
Le charme ſéduiſant de vos expreſſions,
Et l'art dont vous peignez les tendres paſſions,
Soutenus de la voix, de la tête & des geſtes,
A plus d'un jeune cœur, doivent être funeſtes.

FINETTE.

Oui, la grande habitude a fait de ces Meſſieurs,
Des Amans près du ſexe, & des Héros ailleurs.

RIGOLET.

Quoi, du moindre regard ne daignez-vous, cruelle,
Honorer les tranſports d'un amant ſi fidele?

LUCILE *à Coqueluche.*

Avez-vous préparé quelque Ouvrage nouveau,
Monſieur, & les efforts de ce divin cerveau,
Ne produiront-ils point quelque heureuſe Minerve?
D'un œil impatient tout Paris vous obſerve,
Et l'on ne doute point qu'après tant de ſuccès,
Vous ne vous prépariez à de nouveaux Eſſais.

COQUELUCHE.

Il faudra bien répondre à ſon impatience;
Je travaille pour lui.

FINETTE.

Par pure complaiſance.

COQUELUCHE.

Quand on s'eſt une fois acquis l'amour des gens,
On leur doit à ſon tour, conſacrer ſes talens.

RIGOLET.

Quoi donc, ſans me répondre une ingrate m'écoute?

LUCILE *vers Liſidor.*

Et Monſieur y fera des merveilles, ſans doute.

LISIDOR.

Je ferai mes efforts.

COQUELUCHE.

Je me le ſuis promis.

FINETTE.

Que n'exécutent point deux illuſtres amis?

RIGOLET.

Ce procedé, Madame, & m'inſulte & m'irrite;
De Monſieur Liſidor quel que ſoit le merite;

J'ai crû que je pouvois à bon droit me flatter,
Que comme époux futur, on daignât m'écouter.
J'entrevois les motifs de ce profond silence:
Eraste a grande part à cette indifference;
Mon cœur impunément ne sera point jaloux.

LUCILE.

Vous ne lui devez point mes sentimens pour vous;
N'allez pas lui tenir compte de cet office:
J'étois déja portée à vous rendre justice.

RIGOLET.

Eh quoi, vous l'aimez donc?

LUCILE.

Oui, Monsieur.

RIGOLET.

Oui! Comment?
Vous devez m'épouser.

FINETTE.

Le bel étonnement!
L'un n'empêche pas l'autre.

RIGOLET.

Ah! ma rage est extrême.

FINETTE.

C'est l'époux qu'on épouse, & c'est l'amant qu'on aime.

COQUELUCHE.

Ventre-bleu, le beau Vers! va, ma belle, au besoin
Je puis bien t'assurer qu'il trouvera son coin.

FINETTE.

Vôtre Muſe eſt, Monſieur, trop ſage & trop diſcrette
Pour vouloir adopter les Vers d'une ſoubrette.

COQUELUCHE.

On prend ce que l'on peut.

FINETTE.

C'eſt ſur les Anciens
Qu'un Auteur tel que vous, hypotheque ſes biens.

COQUELUCHE.

Bon, bon, tout eſt égal, Anciens & Modernes.
Mais, Monſieur Rigolet, je crois que tu le bernes.

LUCILE.

Et qu'il n'eſt pas le ſeul.

COQUELUCHE.

Oui, Monſieur Liſidor
Ne l'a pas mal été.

FINETTE.

Ni vous non plus.

COQUELUCHE.

Encor?

LUCILE.

N'allez pas écouter les diſcours d'une folle;
Je vous revere trop.

COQUELUCHE.

C'eſt ce qui me conſole.

RIGOLET.

Non, je ne reviens point de mon ſaiſiſſement;
Et ma rage eſt égale à mon étonnement.

LISIDOR.

Ah ! ne vous chargez point, Seigneur, d'une cruelle,
Qui même avant l'hymen à vos vœux est rebelle.

SCENE V.

Mr. & Mad. ORONTE, & les mêmes Acteurs.

Mad. ORONTE.

DEquoi cela sert-il ?

Mr. ORONTE.

Vous verrez, vous verrez.

Mad. ORONTE.

Je sçais tout ce que vaut Monsieur...

Mr. ORONTE.

Vous l'entendrez:
Cet habillé de noir, c'est Monsieur Coqueluche,
Auteur très-renommé, qui rarement trebuche :
Pour Monsieur Lisidor, vous le connoissez bien.

Mad. ORONTE.

Que j'espere d'ennui de tout cet entretien !

RIGOLET.

Monsieur, de votre fille admirez l'injustice :
Elle ne m'aime point.

Mad. ORONTE.

Chacun a son caprice,
Le mien seroit aussi de ne vous point aimer.

Mr. ORONTE.

Paix, taiſez-vous; Monſieur eſt bâti pour charmer:
Je prétends que demain ſoit le jour de la fête;
Qu'à remplir mes deſirs ma famille ſoit prête.

Mad. ORONTE.

Je ſçais que vous parlez imperativement,
Mais cela ne fait point d'effet, heureuſement.

LISIDOR.

Mais Monſieur eſt chargé du ſoin de ſa famille;
Ce fut toujours au pere à marier ſa fille:
Elle doit être à lui, puiſqu'il eſt votre époux.

Mad. ORONTE.

Elle doit être à lui? dites qu'elle eſt à nous.

Mr. ORONTE.

Je n'en ai que moitié; mais le pouvoir de l'homme,
Me donne ſur la vôtre un droit de Majordome.

COQUELUCHE.

C'eſt fort bien raiſonner.

Mad. ORONTE.

Quoi l'on oſe chez moi,
Approuver vos avis, & me faire la loi?
Meſſieurs, je vous en prie...

Mr. ORONTE.

Allons, prêtons ſilence;
Il s'agit à préſent d'un fait de conſéquence,
Et ce n'eſt point ici que l'on doit diſputer;
Ecoutez le morceau que l'on vâ reciter.

C'eſt, je crois, Marius dans Carthage détruite;
Quand de Sylla vainqueur il fuyoit la pourſuite.

Mad. ORONTE.

Que m'importent à moi Marius ou Sylla ?

Mr. ORONTE.

Point tant de pétulance, écoutez bien cela.

LUCILE.

Ma mere, rendez-vous, puiſqu'il vous le demande.

Mr. ORONTE.

Des ſiéges; allons donc.

Mad. ORONTE.

Ma complaiſance eſt grande.

Mr. ORONTE.

Quand vous aurez oui ce qu'il va déclamer,
Vous ſçaurez à quel point vous devez l'eſtimer.

Mad. ORONTE *à Lucile.*

Nous aurons l'Opera ce ſoir; cela m'enchante,
Pour ſurcroît de bonheur, Monſieur Eraſte y chante.

Mr. ORONTE *à ſa femme.*

Taiſez-vous donc.

Mad. ORONTE.

Sa Tante enragera, je crois.

Mr. ORONTE *à M. Rigolet.*

Allons.

Mad. ORONTE.

S'il y pouvoit avoir un pas de trois.

COQUELUCHE.

Jamais un pas de trois n'a paru dans des Stances;

Madame, & ce ſeroit contre les bienſéances.

Mad. ORONTE.

Il n'eſt pas queſtion de vos Stances ici,
Et c'eſt un Opera qui me tient en ſouci.

LISIDOR.

Oui, oui; pour l'Opera Madame eſt declarée.

Mad. ORONTE.

Et contre le tragique abſolument outrée.

LISIDOR.

J'eſpere cependant, même avant qu'il ſoit peu,
Voir pour votre Opera moderer ce grand feu.
Et vous verrez bien-tôt ſes meilleures Actrices,
Pour venir s'achever, briller dans nos Couliſſes:
On nous en a flattés.

Mad. ORONTE.

Oh, je ne le crois pas.

Mr. ORONTE *à Rigolet.*

Commençez donc, Monſieur, pour finir leurs debats.

COQUELUCHE.

Il ſeroit à propos que je fiſſe une choſe:
Monſieur eſt grand Acteur; mais rarement il oſe
Se livrer à ſon feu, lorſque tout à la fois
Il faut qu'il develope & le geſte & la voix.
Donnez deux Tabourets.

RIGOLET.

Pourquoi donc? je vous prie.

COQUELUCHE.

Mettez-vous là.

RIGOLET.

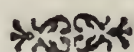
Quelle est cette ceremonie ?

COQUELUCHE.

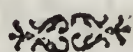
Ne songez seulement qu'à bien articuler,
Voilà tout, & pour vous je vas gesticuler.

STANCES, *que declame Rigolet.*

Infortuné Soleil dont la triste lumiere
Frappant ma debile paupiere,
Decouvre à mes yeux éblouis
Tant de Héros évanouis :
Quoique l'horreur soit mon partage ;
Tu verras Marius se montrer desormais
Dans les ruines de Carthage,
Plus Romain que jamais.



D'un Peuple aimé des Dieux implacable ennemie
Par tant de combats affermie,
Qui vois l'un sur l'autre entassés
Tes murs, tes Temples renversés :
Tu ne pouvois souffrir de maître,
Tu tombois, obstinée à refuser des loix ;
Et le malheur de te connoître
Est le premier de mes exploits.



O toi ! dont les vertus à ma valeur funestes,
Vont bien-tôt détruire les restes

Des ſentimens envenimés
Dont tes ſoldats ſont animés ;
Sylla, mon courage eſt le même.
L'Univers étonné doit attaquer les Cieux
Quand malgré mon deſordre extrême
Je ſuis encor ambitienx.



Mr. ORONTE.

Ah ! je me ſens touché juſques au fond de l'ame.

Mad. ORONTE.

Quel galimatias !

COQUELUCHE.

Que dites-vous, Madame ?

Mad. ORONTE.

Le ſon de voix eſt beau.

FINETTE.

Les geſtes ſéduiſans.

COQUELUCHE.

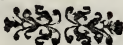
Je vous parle des Vers.

LUCILE.

Ils ſont aſſés plaiſans.

COQUELUCHE.

Plaiſans ! c'eſt mal juger d'un Ouvrage ſublime ;
Et je vous le ſoutiens Architragiquiſſime.



SCENE VI.

VALENTIN, & les mêmes Acteurs.

Valentin deguisé & dans sa declamation il imite un celebre Acteur de la Comédie Françoise.

VALENTIN.

Pardonnez-moi, Messieurs, si d'un pas familier,
Pour venir jusqu'à vous j'ai franchi l'escalier,
Mais l'aimable interêt qui près de vous m'ameine,
M'eût d'un retardement fait trop sentir la peine.

Mr. ORONTE.

Je le crois fort, Monsieur; mais qui demandez-vous?
Est-ce moi?

VALENTIN.

Non, Monsieur.

LISIDOR.

Est-ce quelqu'un de nous?

VALENTIN.

On m'a fort assuré que cela devoit être;
C'est dans cette maison ce qui m'a fait paroître:
Car je n'aurois jamais pris cette liberté,
Ayant trop de respect & de civilité.
Je cherche un camarade, un ami veritable,
D'un merite éminent & presque incontestable;

Avec qui j'ai paſſé les jours les plus heureux :
Dans notre compagnie, il joüoit l'Amoureux,
Et la Province eſt pleine, & retentit encore
Du nom de cet Auteur, qu'à bon droit elle adore.

Mad. ORONTE *montrant Liſidor.*

Monſieur eſt ſeul ici de la profeſſion.

VALENTIN.

Pardonnez-moi, Madame, & mon intention
Eſt de voir Rigolet.

RIGOLET.

Moi ?

VALENTIN.

Viens que je t'embraſſe ;
Viens, mon cher ; tu me vois, & reſtes à ta place?
Loin de me prévenir tu te laiſſes chercher !
J'aurois de ta froideur ſujet de me fâcher,
Après une amitié telle qu'étoit la notre.
Quand un Comédien en voit paroître un autre ;
Du moins il le ſalue, & court le recevoir.
Qu'eſt-ce donc? vous ſemblez fâché de me revoir.

LUCILE.

Quoi, Monſieur en public a paru ſur la Scéne !

RIGOLET.

C'eſt une calomnie, & pour preuve certaine....

VALENTIN.

Ah, ne déniez point ce qui nous fait honneur.
Quand de plaire au Public un homme a le bonheur,
Il eſt trop glorieux ; oui ſon jeu, ſa nobleſſe,

Ont charmé de Roüen la plus fine jeunesse.

FINETTE.

On voit bien à son air, à ses tons excellens
Qu'il a dans la Province essayé ses talens.

VALENTIN.

Ne vous y trompez pas ; qui plaît en Normandie,
Peut par tout l'Univers joüer la Comédie.

RIGOLET.

Il se moque de moi, je ne l'ai jamais vû.

VALENTIN.

Le chagrin que d'abord dans vos yeux j'avois lû,
Me fait imaginer qu'une raison secréte,
Peut-être en ce moment rend votre ame inquiéte.
Vous auriez dû, mon cher, plûtôt m'en avertir ;
Un mot, à vos desseins m'auroit fait consentir :
Mais pour ne rien gâter, Monsieur, je me retire.

Mad. ORONTE.

Non vraiment, demeurez : vous venez de nous dire
Des choses qu'à l'instant je veux approfondir.

VALENTIN.

Non, non ; de vains discours pourquoi vous étourdir ?
Ma demeure, à ses yeux, sembleroit incivile ;
D'un habit de Théatre il se pare à la Ville,
Cela me fait connoître un changement d'état ;
Vous en desabuser seroit un attentat.

RIGOLET.

Son impudence extrême au lieu de me confondre. . . .

VALENTIN.

Ah ! n'injuriez point, & daignez mieux répondre;
Car je me fâcherois.

Mr. ORONTE.

Tout ceci m'étourdit:
Assurez-vous, Monsieur, ce que vous avez dit?

VALENTIN.

Je pense tout au moins meriter qu'on me croye;
Je suis homme d'honneur.

Mr. ORONTE.

J'en ai bien de la joye;
Mais Monsieur se donnoit pour Gentilhomme, ici.

VALENTIN.

Je ne dis pas que non.

LISIDOR.

Il l'est vraiment aussi;
L'on peut sans déroger, joüer la Comédie.

Mad. ORONTE.

C'est sans doute à Paris: mais dans la Normandie,
Fi! la chose est horrible.

COQUELUCHE.

On le peut en tous lieux;
Et commencer d'abord loin d'ici, c'est le mieux.

Mr. ORONTE.

Tout comme il vous plaira; mais il est ridicule
Que Monsieur n'ose point me parler sans scrupule,
Et m'avoüer la chose avec sincerité.

VALENTIN.

Pourquoi suis-je venu dire la verité!

RIGOLET.

Non, c'est un imposteur, & qui me rendra compte
Des discours qu'il nous tient.

VALENTIN.

L'excuse sera prompte.

Mr. ORONTE.

En effet j'ai connu cet homme en quelque endroit.

VALENTIN.

Quand on vient en Province, au Théatre on me voit;
Mais j'y fais le valet, & dans mon air de maître
Vous n'aviez pas osé d'abord me reconnoître.

Mad. ORONTE.

Ceci vient à propos, car c'étoit dès demain
Que ma fille à Monsieur devoit donner la main:
Mais je crois mon mari trop prudent & trop sage
Pour s'obstiner encore à ce beau mariage.

VALENTIN.

On doit le marier? je n'en suis point surpris:
Pour se faire adorer des filles de Paris,
Il ne faut à Monsieur qu'une seule visite.
Le Théatre, en amour, va terriblement vîte.

Mad. ORONTE.

Oui, mon mari s'étoit sottement engagé;
Mais Monsieur à l'instant peut prendre son congé:
Et pour qu'à cet hymen il cesse de prétendre,
Eraste dès ce soir va devenir mon Gendre.

VALENTIN.

Ah, ne permettez point...

Mr. ORONTE.

Mr. ORONTE.

Moi, je permettrai tout :
De ſa fille elle peut diſpoſer à ſon goût.
Je ne veux plus ſonger à ce qui la regarde ;
Et d'en être defait à préſent il me tarde,
Pour ne plus me mêler de rien dans la maiſon ;
Tant j'enrage de voir que ma femme a raiſon.

il ſort.

RIGOLET.

Adieu, je ſors, Madame, & ſoyez bien certaine,
Que je n'en reſſens pas la plus legere peine.
En toute autre maiſon, je devrois m'étonner
Que d'être un impoſteur on me pût ſoupçonner ;
Mais non dans celle-ci : j'en connois le génie,
Et de n'y plus rentrer ma joye eſt infinie.
Mon cher, nous nous verrons indubitablement.

VALENTIN *à part.*

Ce ne ſera jamais de mon conſentement.

Mad. ORONTE.

Si j'oſois tous les deux vous prier de le ſuivre.

LISIDOR.

Avec bien du plaiſir de moi je vous delivre.

COQUELUCHE.

Je les ſuis : mais ſçachez que dans tout l'Univers
Perſonne mieux que lui ne vous dira mes Vers.

FINETTE.

Nous y perdrons beaucoup.

SCENE VII.

Mad. ORONTE, LUCILE, FINETTE ; VALENTIN.

VALENTIN *se fait connoître.*

ILs ſont partis, je penſe ?
Eh bien, n'ai-je pas fait la choſe en conſcience ?

LUCILE.

Quoi, c'eſt toi, Valentin ?

Mad. ORONTE.

Comment ?

VALENTIN.

Vous le voyez
Je les ai de chez vous tous les trois renvoyés
Sans que Monſieur Oronte y pût mettre d'obſtacle.
A l'amour de mon Maître on doit un tel miracle ;
Madame, aſſurément, l'en doit récompenſer.

Mad. ORONTE.

Je n'ai plus de raiſon propre à m'en diſpenſer.

LUCILE.

Que ne vous dois-je point !

FINETTE.

Que ma joye eſt extrême !

VALENTIN.

Finette, tu m'en dois récompenser de même.

FINETTE.

Taupe, je le veux bien.

Mad. ORONTE.

Oui, mais notre Concert ?

VALENTIN.

Attendez un moment, & mon Maître vous sert :
De son hymen prochain ce sera le prélude ;
A le rendre parfait il à mis son étude.

Mad. ORONTE.

Il va donc commencer ? allons-y promptement.

LUCILE.

Tout ce que je verrai, me va sembler charmant,
Et cet amant heureux que nous allons entendre,
N'adressera qu'à moi ce qu'il dira de tendre.

FINETTE.

Tu t'es de ton devoir assez bien acquitté.

VALENTIN.

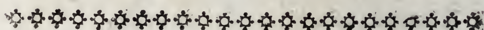
Heureux si l'Opera de mon maître est goûté.





LES

CATASTROPHES LYRITRAGICOMIQUES.



ACTE TROISIE'ME.

SCENE I.

BUCMEQUE, AMPHIGOURIE.

BUCMEQUE.

AU retour d'un amant qu'à ſuivi la victoire ;
Et qu'elle rend à vos deſirs,
Madame, eſt-ce par des ſoupirs
Qu'en ce grand jour vous celebrez ſa gloire?

AMPHIGOURIE.

Je ſçais que votre fils pour prix de ſes exploits
Doit obtenir ma main & ſucceder au Thrône,
Où mon pere donne des loix :
Mais malgré le bonheur dont me flatte ce choix
Mon cœur aux ſoupirs s'abandonne;
Un noir preſſentiment m'étonne,

BUCMEQUE.

Rougiſſez-vous de couronner l'ardeur
D'un Héros qui des Rois eſt l'appui formidable ?
Mon fils Albumazar, par ſa haute valeur,
Rend votre Empire inébranlable.

AMPHIGOURIE.

Ah! ce n'eſt point par ſon bras redoutable
Qu'il a triomphé de mon cœur.
Quand l'amour de ſes traits nous bleſſe,
Nous ne ſentons que ſon poiſon :
S'il pouvoit ſuivre la raiſon,
Auroit-il le nom de foibleſſe ?

BUCMEQUE.

Hélas !

AMPHIGOURIE.

Vous ſoupirez ?

BUCMEQUE.

Des deplaiſirs ſecrets
Troublent auſſi la paix dont joüiſſoit mon ame.

AMPHIGOURIE.

Sans doute un ſonge...

BUCMEQUE.

Non, je ne rêve jamais.

AMPHIGOURIE.

Vous embraſez le Roi de la plus vive flame,
Peut-il dans votre cœur laiſſer quelques regrets.

BUCMEQUE. *Air.*

Le plus fidele amant
Du nœud le plus charmant,
Quelquefois ſe dégage ;

Et le plus tendre époux
Dans un lien moins doux
Peut devenir volage.

AMPHI. & BUC.

Hélas qu'on est à plaindre
Quand l'hymen nous fait craindre
Un cruel changement !
Hélas qu'on est à plaindre
De ne pouvoir contraindre
L'époux d'être fidele amant !

On entend un bruit de Guerre.

BUCMEQUE.

Ces cris & ces chants d'allegresse
Qui s'élevent jusques aux Cieux,
Annoncent le retour d'un Roi victorieux.
Bannissons de nos cœurs une vaine tristesse :
Suivi d'Albumazar Crox arrive en ces lieux.

SCENE II.

CROX, ALBUMAZAR, AMPHIGOURIE, BUCMEQUE.

Marche de Guerriers.

CHOEUR.

TRiomphe, victoire,
Que de nos hauts faits
La future mémoire

Conserve a jamais.
La gloire.

Une Amazone danse.

UN GUERRIER.

Comblés des faveurs de Bellone
Goûtons les charmes de l'amour ;
C'est à leurs feux que tour à tour
Il faut qu'un grand cœur s'abandonne.
Nos ennemis
Nous sont soumis,
Et nos amantes
Nous sont constantes :
L'amour & Mars
De leurs hazards
Nous garantissent ;
Ils comblent nos desirs,
Tous deux s'unissent
Pour notre gloire & nos plaisirs.

CHOEUR.

Triomphe, victoire &c.

CROX.

Cessez des chants qui redoublent mes peines.
Pour des cœurs malheureux il faut d'autres accens:
J'aimerois mieux porter les plus cruelles chaînes
Que d'être en proye aux douleurs que je sens.

AMPHI, & BUC.

Dieux ! qu'entends-je ?

AMPHIGOURIE.

Mon pere!

CROX.

Ah, ma fille!

ALBUMAZAR.

Ah, ma mere!

BUCMEQUE.

Quoi, mon fils!

CROX.

Laiſſez-nous; dans ma douleur amere
Je ne puis ſans frémir ſupporter vos regards.

BUCMEQUE.

Quoi, l'horreur en ces lieux regne de toutes parts!

AMPHI. & BUC.

Pourquoi nous ordonner une ſi prompte fuite!

CROX.

Vous le ſçaurez bien-tôt.

ALBUMAZAR.

Vous en ſerez inſtruite.

SCENE III.

CROX, ALBUMAZAR.

ALBUMAZAR.

QUoi, vous ſemblez avec douleur
Revoir une fille ſi chere!

CROX.

Recevez-vous avec plus de chaleur

Les

Les embraſſemens d'une mere ?

ALBUMAZAR.

Hélas !

CROX.

Juſte Ciel !

Tous deux.

Quel malheur !

Ah ! que de vos chagrins, je ſois depoſitaire.

ALBUMAZAR.

Les rebelles ſont terraſſez,
Rien n'a pû reſiſter au pouvoir de nos armes ;
Mais au ſort dont vous jouiſſez,
Je ne puis donner que des larmes.

CROX.

Que la victoire a peu de charmes
Quand il faut la payer d'un bien ſi précieux !
Loin de terminer nos allarmes,
La paix fait éclater la colere des Cieux :
Je la dois au ferment funeſte
Dicté par le couroux celeſte
Qui me force à verſer mon ſang ſur les Autels.

ALBUMAZAR.

Quoi, Seigneur, votre ſang !

CROX.

Oui, celui de ma fille
Doit couler pour les Immortels,
L'éclat dont ma victoire brille
Va me coûter des remords éternels.

ALBUMAZAR.

Quoi, votre aveugle barbarie,

De l'adorable Amphigourie
Va trancher les jours innocens !
Rompez le ſerment qui vous lie.

CROX.

Non, non, les Dieux ſont trop puiſſans.
Dans l'horreur du combat, preſſé par les Rebelles,
J'étois prêt à finir mon ſort,
Et mes Guerriers les plus fideles
A mes côtez avoient reçu la mort ;
Alors pour ſuſpendre ma perte,
Ma fille aux Immortels par mes vœux fut offerte.
Le Ciel à ma priere accorde un prompt effet,
Vous venez me ſauver ; mais le ſerment eſt fait.

ALBUMAZAR.

J'accourois pour perir moi-même,
Loin de ſonger à vous ſauver :
Hélas ! dans mon malheur extrême
Je n'avois rien à conſerver.
Prêt d'aller au combat un Spectre épouvantable
S'offre à ma vûe, & fait frémir mon cœur ;
Ceſſe, dit-il, d'être coupable,
Par le ſang de ta mere appaiſe ma fureur ;
Des crimes dont elle eſt capable,
Si tu ne les préviens, tu porteras l'horreur :
Tu ne m'as jamais vû, pourſuit-il en colere,
Mais je ſuis l'Ombre de ton pere.

CROX.

Oh, Spectre trop fatal !

ALBUMAZAR.

Oh, ſerment indiſcret !

CROX.

Pouvez-vous obéir, lorſqu'une Ombre commande ?

ALBUMAZAR.

Oui, je dois ſuivre ſon decret,
On ne peut refuſer ce qu'une Ombre demande.
Mais, Seigneur, pourrez-vous accomplir ſans regret
Cette cruelle offrande ?

CROX.

Quand on a fait un ſerment,
Rien n'en peut rompre la chaîne,
Et l'on doit porter la peine
D'un fatal aveuglement.
Mais d'où vient que ces lieux tout à coup s'obſcurciſſent ?

ALBUMAZAR.

Ces murs retentiſſent

CROX.

Ces voutes fremiſſent.

ALBUMAZAR.

Ces marbres gémiſſent.

CROX & ALBU.

C'eſt l'enfer qui vient en ces lieux
Nous preſſer d'obéir aux Dieux.



SCENE IV.

Danse de Furies.

CHOEUR.

Nous vous demandons notre proye,
Vos douleurs nous comblent de joye,

CROX & ALBU.

Hâtons-nous, hâtons-nous
De porter de funestes coups.

CHOEUR.

Nous vous demandons notre proye;
Vos douleurs nous comblent de joye.

CROX & ALBU.

Hâtons-nous, hâtons-nous
De porter de funestes coups.

CHOEUR.

Nous vous, &c.

CROX.

Ce sacrifice affreux pourroit nous étonner;
Dansez, Monstre, dansez, pour nous déterminer.

Le Monstre danse.



SCENE V.

CROX, ALBUMAZAR, AMPHIGOURIE, BUCMEQUE.

Deux diables donnent la main aux Princesses.

CROX.

FRappons, j'apperçois ma victime.

ALBUMAZAR.

Achevons un si juste crime.

CROX.

Oh Ciel! que faites vous?

ALBUMAZAR.

Quel est votre dessein?

CROX.

Je vas plonger ce poignard dans son sein.

ALBUMAZAR.

Vous ne le ferez pas sans m'arracher la vie,
Mais l'Ombre veut être servie.

CROX.

Arrêtez, gardez-vous d'attenter à ses jours;
L'amour m'appelle à leur secours;
Mais mon serment....

ALBUMAZAR.

J'adore Amphigourie;
Mais l'Ombre....

CROX.

De mon cœur votre mere eſt cherie

AMPHI. & BUCM.

Pourquoi nous ſecourir ?
Ah ! laiſſez-nous mourir.

CROX à *Bucm.*

Je veux vous ſecourir.

ALBUMAZAR à *Amphi.*

Gardez-vous de mourir.

AMPHIGOURIE.

Pourquoi nous ſecourir ?

BUCMEQUE.

Ah ! laiſſez-nous mourir !

CROX.

Ciel ! comment dénouer cet embarras funeſte ?
Votre puiſſance eſt tout ce qui nous reſte.

On entend une Symphonie agréable.

ALBUMAZAR.

Le Ciel ceſſe d'être irrité
Ce Concert nous annonce une Divinité.

SCENE VI., & derniere.

VENUS, les ſuſdits Acteurs.

VENUS.

BAnniſſez de vos cœurs une fureur cruelle,
Tendres amans, uniſſez-vous :

Cessez de redouter le celeste couroux,
Venus prend tout sur elle.

CROX.

Quel charme!

BUCMEQUE.

Quel plaisir!

ALBUMECQUE.

Quel secours!

AMPHIGOURIE.

Quel bonheur!

CROX.

Que ne devons-nous point, ô Déesse charmante,
A vos heureux secours?
Par vous tout brille, tout enchante,
Et nous passons du sein de l'épouvante,
Dans les bras des amours.

On danse.

CROX.

Vous allez désormais partager ma puissance,
Tout sera soumis à nos loix:
Voyez combien ce Peuple est docile à ma voix,
Admirez son obéissance.
Cherchons de glorieux travaux,
Peuple courez aux armes.

LE PEUPLE.

Aux armes, aux armes.

CROX.

Cependant la paix a des charmes,

Goûtons un tranquile repos,

CHOEUR.

Goûtons un tranquile repos.

CROX.

Mais doit-on oublier une juſte vengeance?
Vengeance, vengeance.

CHOEUR.

Vengeance.

CROX.

Non, épargnons des malheureux,
Rien n'eſt ſi beau que la clemence.

CHOEUR.

Rien n'eſt ſi beau que la clemence.

CROX.

Quoique l'amour ſoit dangereux
Livrons nos cœurs à ſa puiſſance.

CHOEUR.

Livrons nos cœurs à ſa puiſſance.

CROX.

Que chacun danſe.

CHOEUR.

Que chacun danſe.

Fin de la Comédie.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Les Amuſemens à la Mode*, *Comedie*, ſuite du Théatre Italien. Fait à Paris ce 15. Juillet 1732

DANCHET.

Paysans de Qualité.

Veut...on dans l'art de du..per de..ve-nir ha bi-le? veut on apprendre a tromper qu'on aille a la vil..le; cherche-t-on la sin-ce-ri-té dont on doit faire u-sa-ge la na..i..ve sim-pli..ci..té qu'on aille au villa-ge.

Pour tri-ompher du-

-ne cru-el--le, riche a mar

qui fai--tes por--ter de l'or et

des presents chés el-le, c'est fort bie

reprise

de-bu--ter; mais pour gouter de

doux plaisirs prés d'un ob--jet qu

veut sur prendre, si vous n'of-

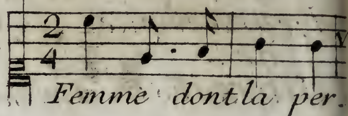
-frés que des soupirs, c'est mal s'y

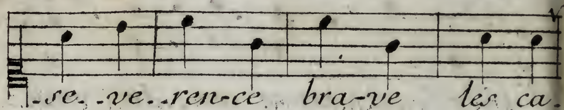
-pren---dre.

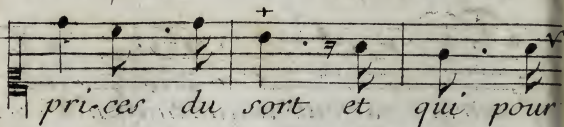
e triomphe de l'interest.

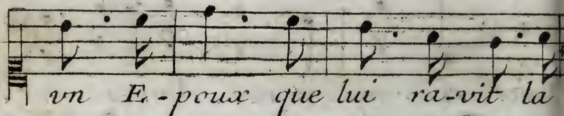
En tou-te sorte d'af: fai-re qui veut se ren..dre vain: queur doit pour ar..me ne ces.. sai..re employ...er l'or se..duc.. teur on ne choisit plus pour gui-de la justi...ce ni l'hon: neur c'est l'in...te..rest qui de.. ci...de.

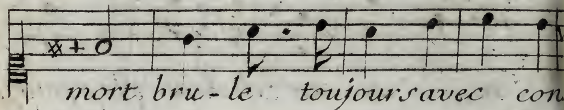
Le Phenix.

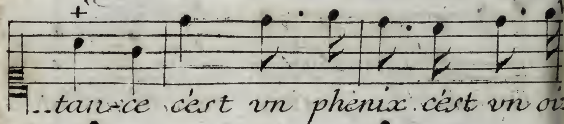


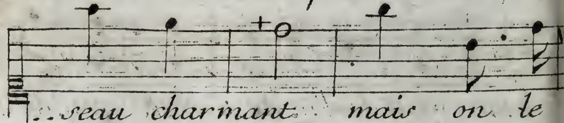


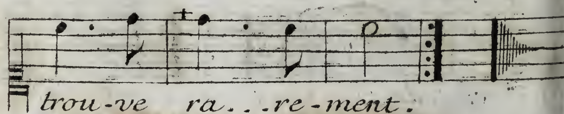












Fin du Tome. 8.e

Grave par Denise Vincent.